#### Mémoires de Félix Platter, médecin bâlois.

#### Contributors

Platter, Felix, 1536-1614. Fick, Edouard (Translator) Klebs, Arnold C. 1870-1943 Singer, Charles Royal College of Physicians of London

#### **Publication/Creation**

Geneva : Fick, 1866.

#### **Persistent URL**

https://wellcomecollection.org/works/sx28gwam

#### Provider

Royal College of Physicians

#### License and attribution

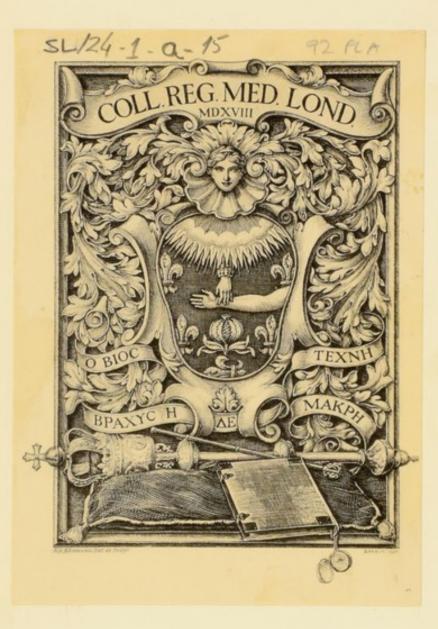
This material has been provided by This material has been provided by Royal College of Physicians, London. The original may be consulted at Royal College of Physicians, London. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection 183 Euston Road London NW1 2BE UK T +44 (0)20 7611 8722 E library@wellcomecollection.org https://wellcomecollection.org





## Digitized by the Internet Archive in 2016

https://archive.org/details/b28036335



Charles Tinger

Charles Singer.

Compare This introduction by Edouard Fick with a certain article published by a distinguished Confider on page 105 of Yol XXII. Johns Hopkins Hospital Bulletin, Baltimare april 1912

leep

Winter C. Klicks



# MEMOIRES de Félix Platter

médecin bâlois



GENEVE Imprimerie de Jules-G<sup>me</sup> Fick

1866

010341 50

S.L. Cak

2.21012.E9

,	
	de Felix Platter
	SL
	ROYAL
	an 92 PLA
	1001 25,699
	BOUR DANISON PUO/-
	DATE 13 Han 1958
	Louis 12 House Charles
	A set of the
•	



# PREFACE du Traducteur.



ENDANT près de deux fiècles le nom de Platter fe lit à chaque page des annales fcolaires de Bâle. Il dut fon premier éclat aux talens de ce pédagogue habile qui, forti des âpres régions du Valais,

vint établir fur des bafes folides l'inftruction de la jeuneffe dans la ville illuftrée par les Erafme, les Froben & les OEcolampade. Thomas Platter vécut affez pour voir fon fils aîné atteindre au plus haut degré de confidération que puiffent donner le favoir & un noble caractère. Toute fa defcendance refta fidèle aux traditions de la fcience, jufqu'à ce que la branche mafculine s'éteignît en 1711.

Etre la fouche de plufieurs générations diffinguées par les dons de l'intelligence, c'eft avoir

IV

quelque droit à l'attention de la postérité. Des mérites plus férieux cependant recommandent Thomas Platter, & les lecteurs de son autobiographie, que nous avons traduite en 1862, verront sans doute avec intérêt sa personne reparoître ici. Que fa phyfionomie foit empreinte de rudesse, cette trace inévitable d'un passé difficile n'arrête point la fympathie, car malgré la mifère des anciens jours, la sensibilité du cœur s'eft confervée vive chez cet homme qui voue à fon enfant la plus tendre follicitude. L'ambition, il eft vrai, se mêle à l'amour paternel; mais c'est une ambition légitime, tournée vers le bien de la patrie & du prochain. Si la recherche d'une aisance acquife par des voies honnêtes a tenu conftamment une large place dans les préoccupations de Thomas Platter, c'est que celui-ci redoutoit pour les fiens la pauvreté dont il avoit connu les souffrances, & qu'il voyoit auffi le moment approcher où, fans auxiliaires, la fcience ne réuffiroit plus toujours à s'affurer le rang auquel elle a droit. Au milieu de l'agitation intense que provoqua la Réforme naissante, les inégalités fociales s'étoient effacées : gentilshommes, membres du clergé, lettrés de toutes classes venoient écouter les leçons d'un jeune cordier encore revêtu de son tablier de travail. Plus tard, au contraire, l'Univerfité prétendit forcer Thomas Platter & le réformateur Myconius lui-même à prendre un grade académique. Une fois, en effet, la grande lutte apaifée, un patriciat nouveau

furgit, celui des eccléfiaftiques & des profeffeurs, comme en France notre fiècle a vu les barons & les ducs du premier Empire fuccéder aux tribuns égalitaires de la Révolution.

Sur ce point ainfi que fur beaucoup d'autres, les Mémoires de Félix Platter & ceux de fon père fe complètent : leurs auteurs ont bien eu chacun l'efprit de fa génération, & l'hiftorien du XVI<sup>e</sup> fiècle comprendra la valeur de ces récits, où s'accufe la différence des temps.

Tout jeune, le fils de l'ancien chévrier ressent un goût prononcé, pour la poéfie & la mufique d'abord, enfuite pour le luxe, la représentation & même la toilette dont il s'occupe avec une naïve complaifance. Néanmoins les recommandations paternelles lui reftèrent en mémoire : les ducs de Wurtemberg & la fœur de Henri IV, Catherine duchesse de Bar, eussent défiré l'attacher à leur cour; malgré leurs offres brillantes & réitérées, il refusa de quitter Bâle. Son amour des grandeurs n'alloit pas jusqu'à lui faire furmonter l'ennui des fêtes & des cérémonies trop prolongées. C'eft ainfi qu'en l'année 1598, ayant accompagné le margrave Georges-Frédéric de Baden aux noces du comte de Hohenzollern, à Hechingen, avant de partir de cette réfidence il traça fur les murs de fa chambre deux vers dont voici le fens: « La vie des cours finit par fatiguer. Pour la goûter, il faut y trouver fon plaifir. »

Outre Catherine de Bourbon & les princes

V

de la maison de Wurtemberg auxquels il donna fes foins pendant plus de quarante ans, Félix Platter compta parmi fes cliens les margraves de Baden & de Brandebourg, les ducs de Lorraine & de Saxe. Les premiers médecins de l'époque, les compagnies favantes recouroient à fes lumières. Par une fortune toujours rare dans les petits pays, ses talens furent promptement reconnus & acceptés de ses compatriotes. Reçu docteur en médecine à 21 ans, il fut nommé membre du Consilium medicum auffitôt après sa promotion. Il n'avoit pourtant pas l'âge requis. On dérogea encore à l'usage lorsque la chaire de médecine pratique lui fut confiée, en 1571, à la mort de Jean Huber auquel il fuccéda également, par décifion unanime du Confeil, dans les fonctions de médecin de la ville (archiater), qui l'inveftissoient de la direction des hôpitaux & lui imposoient le soin de veiller à la fanté publique. Il conferva cette charge jufqu'à la fin de fa vie, c'est-à-dire quarante-trois ans. Déjà, lors de la «grande mortalité» de 1563-64, fon dévouement lui avoit valu la reconnoiffance universelle. Tandis que plusieurs de ses collègues ménageoient leur perfonne, qu'un autre s'enfuyoit à Francfort, Félix Platter se fit tout à tous. L'épidémie emporta sa servante & un jeune Valaifan qu'il hébergeoit, elle jeta fur le lit de douleur fon père, fa mère & tous leurs gens; mais lui remplit fon devoir avec courage, bravant à chaque inftant la contagion. A quatre

VI

nouvelles reprifes, en 1576, 1582, 1593, 1609, il eut à combattre le même fléau. Sa femme & lui n'en furent jamais atteints; une feule fois, ayant commis l'imprudence de garder dans fa main celle d'un agonifant, Platter vit apparoître un bubon; heureufement le mal demeura local.

Le professeur ne fut pas au-dessous du praticien. Une riche expérience, un esprit pénétrant, clair, méthodique, une élocution élégante expliquent pourquoi Platter devint un maître éminent, que ses disciples aimèrent pour son caractère doux & affable, fon zèle infatigable & fon entrain. Haller (Biblioth. anat., I, 255) l'appelle l'étoile de l'université de Bâle; l'épithète se justifie si l'on songe à l'impulsion que la Faculté de médecine reçut de Félix Platter, fecondé par Théodore Zwinger & par Gaspard Bauhin. A fon retour dans la ville natale, Platter n'y trouva que deux étudians en médecine : or, à l'année 1575 la matricule contient déjà 15 infcriptions. De 1532 à 1560 on n'avoit créé que 9 docteurs en médecine; durant les vingt-cinq années fuivantes, les promotions s'élevèrent à 114 & elles atteignirent le chiffre de 454 dans la période comprise entre 1586 & 1610. Allemands, Hongrois, Italiens, Polonois, Hollandois, François, Anglois tenoient à honneur de recevoir à Bâle le doctorat.

Deux innovations contribuèrent à cette profpérité : les diffections & la création d'une chaire de botanique & d'anatomie. L'initiative en ap-

partient à Platter. Elève de la Faculté de Montpellier, qui fe diffinguoit à cette époque de la plupart des autres écoles en ce que les profeffeurs y difféquoient chaque année publiquement deux ou trois cadavres humains, il avoit fuivi ces opérations avec le plus vif intérêt, furmontant les répugnances de fa nature impreffionnable & timide. A peine de retour, il pratiqua une autopfie devant une nombreuse affistance, ce qui n'avoit pas eu lieu à Bâle depuis André Véfale. Toutefois l'installation de Gaspard Bauhin en qualité de professeur d'anatomie & de botanique, l'établissement d'un amphithéâtre & celui d'un «jardin médicinal » ne datent que de l'année 1589.

Félix Platter écrivit tard. Il approchoit de la cinquantaine quand il livra à l'impression, en 1583, l'ouvrage intitulé: De corporis humani structura & usu. Puis vingt ans s'écoulèrent avant qu'il publiât fa Praxis medica, dont le premier volume parut en 1602, le troisième & dernier en 1608; les éditions de ce manuel de pathologie & de thérapeutique se succédèrent à courts intervalles jusqu'en 1736, succès d'autant plus remarquable qu'il correspond à la période durant laquelle la médecine fubit d'ailleurs une transformation complète. Enfin, presque octogénaire & ayant derrière lui cinquante-fept années de pratique, Platter fit paroître des Observationes in hominis affectibus qui renferment le fruit de fa longue expérience. Si ces ouvrages n'ont

VIII

ges n'ont pas été toujours justement appréciés, c'est que souvent on a perdu de vue le but qu'ils se proposoient, l'instruction des étudians. On a, en particulier, reproché au premier livre de Platter de ne contenir que des figures reproduites d'après Véfale. Sur ce point, l'auteur s'explique avec franchife: «Comme jufqu'ici, dit-il, les planches de Vésale sont les meilleures que personne ait données, & qu'il seroit presque imposfible de les furpasser, je les aurois volontiers ajoutées à ce volume en y introduisant de légers changemens (car l'occafion fe préfentoit de les acheter), fi je n'avois été détourné de ce deffein par la néceffité d'adopter dans ce cas un grand format peu commode pour les étudians. C'est pourquoi j'ai fait graver sur cuivre, en les réduisant & en les modifiant un peu, les figures de Véfale que j'ai complétées par quelques autres.» Plusieurs desfins sont nouveaux, en effet, ou plus détaillés que ceux de Véfale. Il ne peut donc être question de plagiat.

Les connoiffances fcientifiques fans la culture littéraire amènent la féchereffe d'efprit, le pédantifme, dont la compagne inféparable eft la pauvreté d'idées. Qui fait, en revanche, quelle part revient aux lettres dans mainte découverte opérée en tel ou tel domaine qui leur eft étranger ? On devine la direction que Thomas Platter imprima aux premières études de fon fils : l'importance des langues anciennes ne rifquoit pas d'être méconnue à une époque où, grâces à la

Β.

X

vogue de Galien & d'Hippocrate, la chaire de grec étoit presque toujours occupée par un médecin. A cette éducation littéraire Félix Platter gagna la promptitude de l'intelligence & le don d'analyse, deux qualités qui lui ont valu la renommée. En effet, ses succès comme praticien proviennent moins de ses prescriptions compliquées, formées de trente à quarante ingrédiens, que de fon habileté dans le diagnoffic. Sa Praxis medica fe recommande en premier lieu par une claffification rationnelle des maladies, qui font étudiées d'après leur nature & non plus feulement d'après leur fiége. Ses obfervations fur la folie témoignent d'une nouveauté d'aperçus remarquable; Platter s'élève contre la barbarie avec laquelle on traitoit alors les aliénés; il cherche leur guérifon dans une méthode qui tient compte des phénomènes moraux. En effayant d'arriver par l'autopfie à la découverte des caufes morbides, il inaugure l'anatomie pathologique. Enfin il preffent l'utilité d'une ftatistique exacte, lorsqu'à l'occasion de la peste il dreffe le recenfement de la ville, rue par rue, indiquant pour chaque maison le nombre de ses habitans, leur nom & leur état, le chiffre des cas d'épidémie, celui des décès; travail entrepris fous l'empire de préoccupations médicales, & qui n'en reste pas moins un document historique précieux.

Cette originalité de vues s'accorde avec la fraîcheur d'esprit que le goût de la poésie entre-

tint chez Félix Platter juíqu'aux derniers inflans de fa vie. Il fe plaifoit, vieillard, à compofer des pièces de vers, tantôt badines, tantôt infpirées par un vrai fentiment patriotique. Proche de fa fin, il écrivit fon épitaphe, laquelle ne fauroit que perdre à une traduction en profe: « Sur cette terre ma vocation fut d'étudier les œuvres de Dieu & de m'appliquer, dès ma jeuneffe, à les faire tourner à fa gloire comme au bien de mes femblables. Maintenant mon âme jouit de la félicité célefte: elle contemple les magnificences du Seigneur, attendant qu'Il la refluícite avec mon corps au jugement dernier.»

La mufique le charma toujours. Habile de la main, il excella dans l'art du tourneur. Les plantes & les animaux occupèrent auffi fes loifirs. Il aimoit les tourterelles & fut le premier à Bâle qui pofféda des oifeaux des Canaries. Déjà en 1595, il s'appliquoit à l'élève des vers à foie. Son magnifique jardin, les végétaux rares qu'il y cultivoit faisoient l'admiration des visiteurs. Riche étoit sa collection d'objets d'art & d'histoire naturelle, qui malheureusement fut dispersée au XVIII<sup>e</sup> fiècle : entre autres curiofités, elle comprenoit des chefs-d'œuvre d'orf èvrerie, une galerie de tableaux, des portraits d'hommes célèbres, une quantité de monnoies romaines, grecques & modernes, & furtout un musée des trois règnes qui jouissoit d'une réputation européenne.

Les Mémoires de l'hiftorien de Thou racon-

tent: «Il vifita Félix Platter, docteur en médecine, logé dans une grande & agréable maison, & qui le reçut fort civilement. Platter lui fit voir dans fon écurie une espèce d'âne fauvage, de la grandeur des mulets de Toscane ou d'Auvergne, le corps court & de longues jambes, la corne du pied fendue comme celle d'une biche, quoique plus groffe, le poil hériflé & d'une couleur jaunâtre & brune. Il lui montra encore un rat de montagne de la grandeur d'un chat, qu'ils appellent une marmotte : ce petit animal étoit enfermé dans une cassette, & comme il avoit paffé l'hiver fans manger, il étoit tout engourdi. Platter avoit auffi l'étui des foffiles de Conrad Gefner venu de Zurich, tel qu'il eft décrit & deffiné dans un de fes livres. Cet étui renfermoit bien des raretés différentes, entre autres quantité d'infectes particuliers, qui femblent autant de jeux de la nature. De Thou les examina à loifir, & avec une grande curiofité, aidé de d'Amerbach, qui s'y connoifsoit fort bien.»

L'année fuivante (1580), ce fut le tour de Montaigne. Dans fon Voyage en Italie, on lit à propos de Bâle: « Nous y vîmes de fingulier la maifon d'un médecin nommé Fælix Platerus, la plus peinte & enrichie de mignardifes à la françoife qu'il est possible de voir; laquelle ledit médecin a bâtie fort grande, ample & fomptueuse. Entre autres choses, il dresse un livre des fimples qui est déjà fort avancé; & au lieu que les autres font peindre les herbes selon leurs

XII

couleurs, lui a trouvé l'art de les coller toutes naturelles fi proprement fur le papier, que les moindres feuilles & fibres y apparoiffent comme elles font, & il feuillette fon livre, fans que rien en échappe; & montra des fimples qui y étoient collés y avoit plus de vingt ans. Nous vîmes auffi & chez lui & en école publique des anatomies entières d'hommes morts, qui fe tiennent. . . . Nous y vîmes (à Bâle) force gens de favoir, comme Grineus, & celui qui a fait le *Theatrum*, & ledit médecin (Platerus), & François Hottoman. Ces deux derniers vinrent fouper avec meffieurs, lendemain qu'ils furent arrivés. »

Le célèbre médecin mourut d'hydropifie, le 28 juillet 1614, après quinze jours de cruelles fouffrances fupportées avec réfignation. Deux fois feulement durant fa longue carrière, il avoit reflenti les atteintes d'un mal férieux, qu'il s'étoit attiré en rempliffant les devoirs de fa profeffion. Sa femme l'avoit précédé de onze mois dans la tombe. Cinquante-fix ans avoit duré leur union, au bonheur de laquelle une feule félicité manqua, la préfence d'enfans au foyer conjugal. D'un commun accord, tous deux par de riches legs affurèrent aux pauvres les foins médicaux.

Félix Platter fut inhumé dans le cloître de la cathédrale. Sur fa pierre funéraire, maintenant placée à côté de celle de fon père, l'épitaphe fuivante eft gravée:

C. S. ARCHIATRO BASIL. DIGNISSIMO, VRBIS IMO ORBIS ÆSCVLAPIO, ACAD. PROFESSORI CELEBERRIMO ANNOS XLIII. CONTINVOS, QVI RECTOR MAGNIF. SEXTVM FVIT, QVIQVE VNO IN CONIVGIO EXOPTATISS. CVM MAGDAL. IECKELMAN MATRON. LECTISS. ANTE ANNVM PIE DEFVNCTA, MARITVS VIXIT ANNOS LVI. DOCTOR VERO ANNOS LVII. FELICI PLATERO THOMAE F.

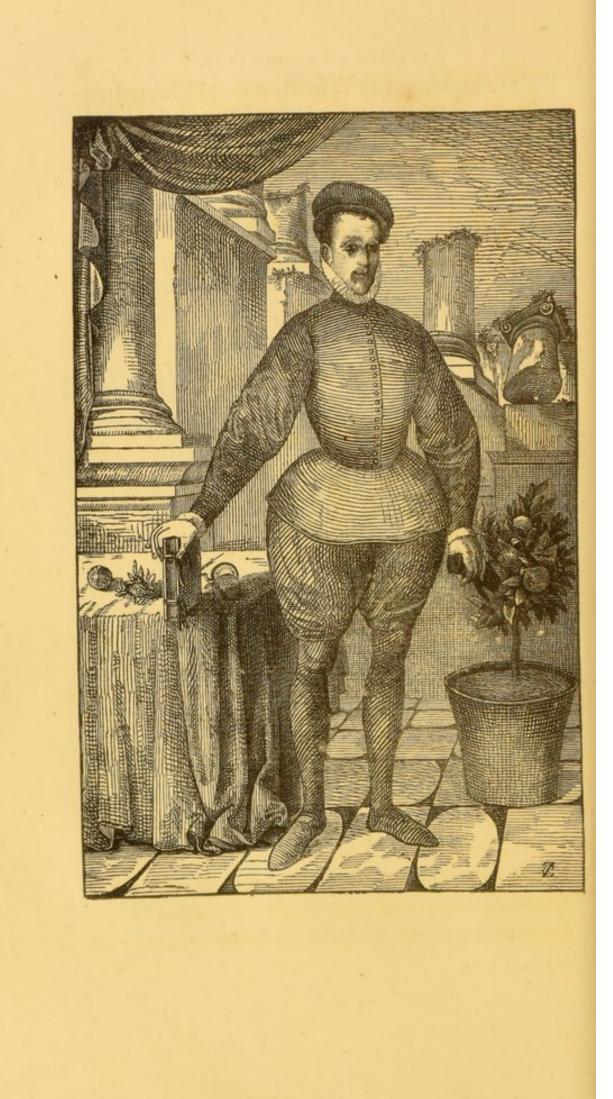
NATVRÆ, ARTISQVE OPERVM INDAGATORI SOLERTISSIMO, CONQVISITORI COPIOSISSIMO, MEDICORVM SVÆ ÆTAT. PRINCIPI NOMINE ET OMINE FELICI, VIRO PROBO, PROBIS OMNIB. PROBATO; IN EGENOS LIBERALI, IN OMNES OFFICIOSO, PHTHISI SEN. IN SED. BEAT. SVBLATO: AT SALVTARIBVS INVENTIS, INGENIIQVE MONVMENTIS, ÆTERNVM VICTVRO, THOMAS PLATERVS D. PROF. ANAT. BOT. FRATRI, POTIVS PATRI DESIDERATISS. M. H. P. VIXIT ANNOS LXXVII. M. IX. OBIIT ANNO SAL. M. DC. XIV. IVL. XXIIX.

Parmi les nombreux manufcrits de Félix Platter dépofés à la Bibliothèque publique de Bâle, fe trouvent plus de deux cents feuillets détachés qui forment une efpèce de journal, bien qu'ils renferment beaucoup de faits étrangers à la perfonne de l'écrivain. Ces notes furent rédigées en 1612; M. D.-A. Fechter a recueilli celles qui préfentent le plus d'intérêt & les a publiées, avec la *Vie* de Thomas Platter, en y intercalant mot pour mot quelques lettres de ce dernier. Comme la partie biographique s'arrête à 1566,

XIV

il l'a complétée par l'addition de plusieurs fragmens empruntés à des relations qui font dues pareillement à la plume de Félix Platter. M. Fechter a eu l'obligeance de nous communiquer divers paffages qui ne figurent pas dans fon édition : nous le prions d'agréer l'expression de nos fentimens de reconnoissance. Notre devoir eft auffi de mentionner, d'abord parce qu'elle nous a été utile, enfuite parce qu'elle épuife le fujet, la remarquable étude que M. Frédéric Miescher a confacrée à Félix Platter & à la Faculté de médecine illustrée par fes talens. Le portrait de Félix Platter que nous avons fait graver décore l'aula de l'univerfité de Bâle. Il a été peint en 1584 par Hans Bock, artifte bâlois.

> EDOUARD FICK Docheur en droit S en philosophie.





# MEMOIRES.



### Naiffance, famille.



'AN de Chrift 1536, par l'éternelle providence, grâce & bonté du Toutpuiffant, je fuis entré dans cette vie, en octobre. Le très-docte feigneur Erafmus Roterodamus étoit mort au mois

de juillet précédent. On ne m'a jamais dit le jour précis de ma naiffance, mais ce devoit être tout près de la Saint-Simon & Jude, puifque ma mère (elle me l'a fouvent raconté) n'étoit pas encore relevée de couches quand on étala fur fon lit les préfens d'ufage au temps de la foire, & que mon père fut félicité du cadeau que fa femme lui faifoit en ma perfonne, car j'étois fon premier fils. Une autre preuve eft la lettre de congratulation que mon coufin Simon Steiner écrivit de Strasbourg en envoyant à l'ac-

a.

2

couchée fes complimens & 1 pfenning 4 batzen en hommage : la date de cette miffive eft la fête des SS. Simon & Jude.

Mon père, Thomas Platter, Valaifan, du dizain de Viége, iffu d'une bonne & très-nombreufe famille du pays, étoit bourgeois de Bâle & typographe. Il imprimoit alors le livre de Calvin, les Inftitutiones christianæ religionis, & il étoit âgé d'environ 37 ans. Ma mère, Anna Dietschin, de Zurich, étoit née à Witkingen, d'une ancienne & honorable famille dont plusieurs membres ont été anoblis depuis lors.

Je fuis venu au monde à Bâle, la très-renommée, gaie & gracieufe ville, qui poffède une univerfité de la religion chrétienne réformée & jouit des libertés de la Confédération fuiffe. Je naquis au Grand-Bâle, quartier du Mont Saint-Pierre, dans la maifon de l'*Ours noir*, vis-à-vis l'hôtel d'Andlow; c'eft là que mon père dirigeoit une imprimerie avec fon affocié Balthafar Lazius foit Rauch.

Mon père étoit très-attaché à M. Ofwald Myconius, premier pafteur de la cathédrale, auquel il avoit fait quitter Zurich. Dans cette dernière ville ma mère avoit été la fervante de maître Ofwald, qui l'avoit mariée à mon père. Or, Myconius avoit eu un fils nommé Félix, il engagea mon père à m'appeler de même; ma mère en fut d'autant plus charmée qu'à Zurich ce prénom eft fort répandu. J'eus pour premier parrain le très-favant M. Simon Grynæus, lequel entendant que je m'appelois Félix, termina fes félicitations par ces paroles : *Ni me fallit animus*, *hic puer felix erit*, ce qui fignifie : Si mon jugement ne me trompe, cet enfant fera *felix*, c'eftà-dire heureux. Plus tard Utenhofius a compofé à ce propos les vers fuivans :

> Hoc tibi qui nomen Grynæus contulit, omen Nominis haud minus & contulit ille tibi : Namque pater nomen tibi cum daret, addidit ille : Hic erit & felix nomine reque puer.

Tels furent les fouhaits de mon parrain; il donna un florin d'or qu'on me conferva longtemps. M. le docteur Phrygio me baptifa felon le rit de l'Eglife réformée bâloife, dans le temple paroiffial du quartier Saint-Pierre.

Mon coufin Simon Steiner, de Grenchen comme mon père, professor secundæ classis à Strasbourg, & perfonnage très-érudit, n'avoit point d'enfant, quoiqu'il eût été marié deux fois; auffi fut-il tout heureux de ma naissance. Il écrivit auffitôt à mon père, qu'il appeloit fon frère : « Je te félicite d'avoir un fils & je me félicite d'en avoir un que j'élèverai fi fon père vient à le négliger. Tu le fais, depuis de longues années mon ardent défir est de voir se former un noyau de Valaisans instruits; or, pour que l'œuvre arrive à bonne fin, il est de toute importance de la bien commencer; donc je te promets mon aide. Dieu veuille nous conferver cet enfant.» Et plus loin : «Félix fera mon fils, non le tien, ou plutôt le tien auffi, car entre amis tout doit

3

être en commun.» Mon père s'étoit propofé de m'envoyer vers Lithonius dès que j'aurois eu huit ans; malheureufement, notre coufin mourut en 1543, au grand chagrin de mon père. Il me légua fa bibliothèque qui étoit confidérable; je la poffède encore; tous les volumes dont elle fe compofe fant marqués d'un trèfle.

### Souvenirs d'enfance.



4

ES premiers fouvenirs remontent à l'année 1539, époque à laquelle j'avois trois ans. J'ai gardé bonne mémoire de certains faits qui m'ont vivement frappé dans mon enfance, tant ils me paroiffoient alors

extraordinaires. Ce que je me rappelle de plus ancien, c'eft d'avoir vu peindre la façade de notre maison, jadis la *Wisseburg*, & maintenant : *zum Gejegt*; la chose eut lieu en 1539, comme le prouve le millésime toujours listible. Sur l'échafaudage, en dehors de la fenêtre, maître Mathis manioit se pinceaux, peignant les chiens, les chaffeurs & le cerf avec son bois, qui n'est pas encore effacé.

Quelle joie me caufoient les cadeaux de la Saint-Nicolas! Longtemps j'ai cru que faint Nicolas arrivoit dans la nuit monté fur un âne.

- J'avois toujours l'oreille tendue lorfqu'on narroit des histoires; comme tous les enfans, j'étois furtout curieux de fables & de légendes. Or, en ce temps, les vieilles femmes ne tariffoient pas fur le compte des esprits & je prenois leurs récits au férieux; ils me rendirent fi peureux que je craignois de refter seul, principalement la nuit. Je me réveillois & pouffois les hauts cris quand mon cerveau étoit agité par les contes que j'avois entendu faire fur les monstres qui, par exemple, coupent avec les dents la tête aux hommes. Une nuit je voulus absolument quitter mon lit, mon père dut me prendre auprès de lui : je m'imaginois qu'une vache noire, appartenant à l'hôpital & logée dans une écurie en face de chez nous, vouloit me manger.

Je me fouviens auffi de la pefte qui févit à cette époque. Lorfque ma fœur Marguerite fut atteinte de la contagion, mon père m'emmena, un famedi, avec ma fœur Urfule, coucher chez l'imprimeur Gœrg & fa femme Urfule, & afin de m'y faire refter, il me donna des outils à fculpter le bois. Mais cette maifon ne me plaifoit pas. Nous fûmes logés dans la chambre haute. Le dimanche matin (tout le monde étoit à l'églife), nous vîmes à notre réveil briller le foleil à travers les fentes & la pouffière s'agiter dans le rayon, ce qui nous fit grand'peur: nous nous mîmes à pleurer, penfant avoir affaire à l'un de ces monftres qui, fuivant la croyance enfantine, coupent les têtes avec leurs

1

6

dents. Nos lamentations furent telles qu'elles obligèrent les voifins à courir à l'églife quérir nos hôtes.

Pareillement je me rappelle d'avoir vu mon père tout équipé fe rendre à la place d'armes, comme auffi partir avec d'autres pour la fête patronale de Lieftal. Il portoit une longue hallebarde & marchoit dans les rangs à côté de Heinrich Petri, typographe.

Un individu fut décapité à Bâle & fon corps demandé au Confeil par M. Jean Leuw, pasteur à Riehen, qui se donnoit pour médecin. La requête fut accordée & le cadavre transporté à la cure de Riehen. Comme mon futur beau-père, maître Franz le barbier, avoit aidé M. Vefalius dans la diffection que ce dernier avoit faite au Collegium, Leuw le pria de venir l'affifter, car il étoit incapable de se tirer d'affaire tout seul. Mon père, amateur de médecine, fe rendit également à Riehen, ainfi que Gengenbach l'apothicaire & d'autres. Ils reftèrent absens plus de huit jours. La neige étoit tombée en abondance & l'on parloit d'accidens causés par les loups; auffi, ne voyant pas revenir mon père, je tremblois qu'il n'eût été déchiré par les bêtes féroces. A Riehen se passa l'aventure suivante, que mon père & mon beau-père ont maintes fois racontée. Le froid étoit extrême, une foule de mendians venoient demander l'aumône à la cure; on en laiffoit entrer un dans la grange où la diffection avoit lieu, puis Gengenbach fe hâ-

toit de refermer la porte & de tirer l'épée; auffitôt le pauvre diable s'imaginoit que, s'il ne donnoit pas de l'argent, on alloit lui faire le même parti qu'à celui dont les membres déchiquetés gifoient épars, & à cet aspect horrible il prenoit peur, croyant sa dernière heure venue, tomboit à genoux, demandoit grâce, ouvroit sa bourse & offroit quelques batzen; à la fin, on lui rendoit la liberté & il se sauvoit à toutes jambes en poussant de grands cris. On essaya de cette plaifanterie avec un mendiant welche, robufte gaillard qui ne se laissa point effrayer: car s'étant faisi de l'épée de Gengenbach, il se mit sur la défensive & montra qu'il étoit prêt à leur tailler à tous plus de besogne qu'ils n'en dési-roient; on le relâcha bien vite, il partit en grommelant & jurant. Cette affaire valut au Confeil un avis de Schaffhouse portant que, d'après des rapports dignes de foi, un meurtre avoit été commis dans un village voifin de Bâle & qu'il falloit procéder à une enquête rigoureuse. Mon beau-père fit du cadavre un squelette qui resta long-temps à Riehen dans la grange de la cure, où moimême je l'ai vu.

Nous autres enfans, tout jeunes encore, étions obligés de plier le papier, tant que les doigts nous en faignoient; ma mère empiloit les feuilles, comme c'eft l'habitude dans les imprimeries, & confectionnoit les tampons de cuir, dont nous nous fervions en guife de balles pour jouer, lorfqu'ils étoient vieux.

1

Avant le fermon mon père nous lifoit au logis les faintes Ecritures, ajoutant à cette lecture des exhortations qui remuoient profondément nos jeunes âmes; & je me demandois : « Comment fe peut-il qu'il y ait des impies? N'ontils donc aucune crainte de l'enfer? » L'endurciffement de Pharaon furtout m'étoit un fujet de longues réflexions. Or, en ce temps, les chrétiens étoient perfécutés pour la religion dans les Pays-Bas; on apprit, entre autres, que deux jeunes filles avoient péri fur le bûcher; l'émotion que me caufa cette nouvelle m'a fouvent fait penfer que j'étois bien plus pieux alors, qu'après mon entrée dans le tourbillon du monde.

En l'an 41, il y eut fur la place Saint-Pierre un grand tir à l'arbalète, auquel furent conviés les hommes des pays voifins & les Confédérés; beaucoup répondirent à l'invitation, quoique la peste n'eût pas entièrement cessé; elle emporta même plus d'un arbalétrier. Je me fouviens des nombreux cortéges costumés qui parcouroient la ville avec fifres & tambours; j'avois grand'peur des hommes déguifés en fous qui couroient à droite & à gauche, frappant de leur batte les enfans. On me conduisit à la place Saint-Pierre où je vis le capitaine valaisan Thomas de Schalen tirer de l'arbalète; dès que le coup étoit décoché, des mannequins de carton, peints en neir & blanc, & qu'on gardoit à l'arsenal, s'avançoient pour montrer l'endroit touché; je les croyois vivans. Des cuifines étoient installées en plein air, le

8

9

air, le cuifinier de l'hôpital m'y fit entrer; on avoit également établi des lits de camp formés de planches.

Le capitaine Summermatter, un ami de mon père, arriva de Piémont après la bataille de 1544. Il m'habilla d'un pourpoint & de chauffes miparti blanc, mi-parti rouge & bleu; c'étoient les couleurs de Summermatter & je les ai prifes à mon tour. Longtemps je me pavanai dans ce coftume. Je portois auffi d'ordinaire un manteau de velours que noble Gédéon d'Oftheim m'avoit donné.

Un Soleurois nommé Stelle, coufin du capitaine Wolfg. Stelle, étoit notre penfionnaire. Tous les dimanches il m'emmenoit déjeuner chez le capitaine, qui demeuroit précifément dans la maison dont je suis devenu propriétaire. J'avois toujours un peu d'appréhension, parce que la maîtreffe du logis, une Ber, tançoit vertement le jeune homme à cause de sa malpropreté; aussi nous arrêtions-nous fur les bancs de la place Saint-Pierre, pour y faire au préalable une prière afin que la semonce ne fût pas trop forte. L'immeuble me plaifoit beaucoup; guère ne penfoisje qu'avec le temps il m'appartiendroit, que je le réparerois, l'habiterois. Cependant (étoit-ce un pronoftic?) il m'arrivoit fouvent de rêver que je dormois devant cette maison, sur le banc de pierre qui servoit de montoir.

Mon père défiroit ardemment me voir avancer à l'école; il ne tarda pas à me faire entrer dans

a. i.

la quatrième classe, afin de me tenir mieux sous fa main. Ma place étoit tout proche de fa cathedra. Un jour, il me demanda ce qu'étoit en grec l'a purum; je ne sus pas répondre : aussitôt, fans bouger de sa chaire, il fit jouer sur ma perfonne une gaule toute neuve; il croyoit frapper le dos, mais comme j'avois le nez en l'air pour le regarder, les coups portèrent en pleine figure. Je fus tout balafré, peu s'en fallut même que mes yeux ne fussent sérieusement atteints. Mon vifage s'enfla, je faignois à plufieurs places; on n'ofa me laisser aller seul dans la rue & l'on attendit jusqu'au déjeuner pour m'emmener chez nous, la tête bien enveloppée. Grande fut la frayeur de ma mère, qui fit une bonne algarade à fon mari; lui-même regrettoit fa vivacité; il fut auffi grondé par le docteur Paulus Hœchfletter & par mon futur beau-père qui m'appliqua des onguens. Depuis cette aventure mon père usa d'une grande douceur envers moi & ne me toucha plus de son bâton. Auparavant il étoit très-févère à mon égard, voire affez dur, parce qu'il vouloit me rendre vite favant; il ne fe gênoit pas pour me fustiger, pour m'abîmer même de coups de pieds, & cela sans motifs valables. J'eus deux fois de fuite le malheur de casser un canif: tout le temps que mon père ignora l'accident, fix mois presque, je n'eus pas une minute de gaîté.

On joua fur le Marché aux Grains la comédie de la Conversion de s'aint Paul, composée par

10

Valentin Boltz. Je la vis de la demeure de Félix Irmi, fituée au coin de la Hutgaffe. Le bourgmeftre von Brun repréfentoit Saul, Balthafar Han le Père éternel, logé dans un ciel rond fufpendu en dehors de la maifon du *Paon*; c'eft de là que partit l'éclair, une fufée qui, lorfque Saulus tomba de cheval, mit le feu à fes chauffes. Rudolf Fry étoit le capitaine; il avoit habillé à fes couleurs près de cent bourgeois qui fuivoient fon guidon. Dans le ciel on fimuloit le tonnerre en roulant des tonneaux remplis de pierres.

Longtemps auparavant Ulricus Coccius avoit joué Sufanna fur le Marché aux Poiffons. Du logis de mon tailleur, Wolf Eblinger, je vis toute la repréfentation. Le baffin de la fontaine étoit recouvert d'un plancher qui formoit la fcène; on avoit difpofé pour le bain de Sufanne une cuve d'étain, auprès de laquelle vint fe placer une femme en robe rouge; c'étoit une Mérian, promife à Ulricus Coccius, mais non mariée encore. Ringler, alors un tout petit gars, figura Daniel.

Mon père fit jouer à l'école l'*Hypocrifis*; j'y remplis le rôle d'une *Gratia*. On me mit les habits de la fille de Herwagen, Gertrude: ils fe trouvèrent trop longs; pas moyen de les retrouffer pendant que le cortége parcouroit la ville; ils fe falirent donc tellement qu'au Marché aux Poiffons il me fallut fortir des rangs & entrer chez mon tailleur pour les nettoyer un peu.

II

12

Weinperg faifoit le perfonnage de Pfyché, Scalerus celui de l'Hypocrifis, Théodore Zwinger celui de Cupidon. Petit, mais de gentille tournure, Zwinger fut indiquer avec tant de charme toutes les nuances de fon rôle, fa tenue fut fi parfaite, fa déclamation fi pleine de grâce, qu'il fixa fur lui l'attention générale & permit à ce moment déjà de bien, augurer de fon avenir. La repréfentation marchoit bien, quand elle fut tout à coup dérangée par la pluie qui gâta nos coftumes.

On a fouvent joué aux Augustins, en bas, dans l'églife qui est maintenant transformée. Lorfque le nouveau recteur donnoit son banquet, les étudians, fifres & tambours en tête, alloient le quérir, ainfi que le Confeil, à l'hôtellerie, & de là on se rendoit en cortége à la repréfentation. La première pièce que je vis en pareille occasion fut la Résurrection de Christ. Henricus Rihener faisoit Marie; les pensionnaires de mon père composoient une troupe de nonnes; il y avoit auffi des diables & Jacob Truchfess étoit fort amusant dans son costume de fou. Une autre fois on donna Zachée, où le docteur Pantaléon étoit en même temps auteur & acteur; les filles de Lepufculus y jouèrent auffi. Une troisième comédie représentée à la même folennité fut Hamanus. Ifaacus Cellarius rempliffoit le rôle d'Haman, Ludovicus Humelius celui du bourreau. On pendoit le fils d'Haman, c'est-à-dire Gamaliel Girenfalck, en le repouf-

13

fant de l'échelle. Or Girenfalck, par fuite d'un faux mouvement, manqua la planche fur laquelle il devoit tomber & refta bel & bien pendu; il eût été étranglé net fi le bourreau, Humelius, n'avoit en un clin d'œil coupé la corde. Girenfalck en porta une large raie rouge autour du cou.

Mon père avoit compofé une comédie allemande dans laquelle je devois remplir le perfonnage d'un hôtelier appelé « l'hôtelier de l'Arbre fec; » mais lorfqu'il voulut la faire jouer, la pefte éclata & la repréfentation fut différée; puis je partis pour la France & Gilbert me remplaça.

Avec l'aide de nous autres écoliers, Humelius donna l'Aulularia Plauti dans la falle de la Mücke. Je fis Lycondes; j'avois un beau manteau appartenant au fils de Schærlin; Martinus Huberus figuroit mon valet Strobilus.

Entre jeunes garçons c'étoit plaifir que de s'effayer aux jeux fcéniques. Un jour, dans la cour de mon père, nous imaginâmes de repréfenter le Saulus, dont nous favions par cœur quelques phrafes, les bourgeois l'ayant joué. Roll fit Saul & moi le Père éternel. Juché fur l'échelle du poulailler, j'étois armé d'un rondin en guife de tonnerre : à l'inftant où Roll paffa devant moi, chevauchant vers Damas monté fur une bûche, je lançai la foudre; elle l'attrapa droit fur l'œil, le fang jaillit. Roll fe mit à pleurer, difant qu'il étoit pauvre, abandonné des

14

fiens (ce pour quoi nous le tourmentions), mais que fon malheur finiroit par être notre partage. Ses plaintes m'allèrent au cœur, & maintes fois à l'étranger elles me font revenues à la mémoire, lorfque j'effuyois quelque méfaventure.

Certain jour que M. Froben traitoit des hôtes, nous devions réciter chez lui, déguifés en bergers, quelques églogues de Virgile. Roll avoit revêtu les guenilles de notre voifin Chrifteli & tenoit une cornemufe. Lorfqu'on voulut m'accoutrer de la même façon, j'eus honte & prétextai une indifpofition; je reflai donc au logis. J'étois jeune & ne poffédois pas l'affurance de mon camarade.

Les penfionnaires de mon père jouoient la comédie lorfque nous avions des convives. Une fois ils repréfentèrent le 1<sup>er</sup> acte de *Phormio* & Sigifmond d'Andlow, qui étoit encore un enfant, remplifioit le perfonnage de *Crito*. Il n'avoit que fept mots à dire : *Ego amplius deliberandum cen-feo*; res magna eft. Plufieurs jours il étudia ce rôle, mais à la repréfentation il fe prit à bégayer :  $E \dots e \dots gug$  amplius  $de \dots li \dots li \dots li \dots$  terandum cen … cenfeo, & n'acheva pas la phrafe. Qu'on juge des rires!

Pendant un carnaval Sigifmond d'Andlow fut mandé par fa mère à Neuenburg, où elle demeuroit. Nous nous y rendîmes en nacelle, d'Andlow, Balthafar Hummel & moi. Ce fut ma première fortie de Bâle. Nous logeâmes chez M<sup>me</sup> d'Andlow. Elle étoit de la confeffion évan-

gélique; une fois elle m'envoya épier ce qu'on faisoit à l'église. A mon retour, je rapportai que j'avois vu un homme revêtu d'une longue & belle robe rouge, ornée fur le dos d'une croix blanche fuisse, qu'il avoit mangé & bu quelque chose, mais n'en avoit rien donné à personne. Mon récit fit rire M<sup>me</sup> d'Andlow. Un jour nous allâmes chercher les gâteaux de carnaval chez J.-Jacob de Leuvenberg. Mme d'Andlow m'habilla en fille, m'ajusta une coiffe brodée d'or qui, difoit-elle, me seyoit à ravir, parce que j'avois un large front, & me conduisit ainsi chez M. de Leuvenberg. Elle me présenta comme fa coufine; je dus parader pendant tout le temps qu'on but le coup du foir, & perfonne ne me reconnut. Mais à la danse je me donnai à connoître. Sigifmond & moi, lorfqu'un prêtre se treuvoit fur notre passage, nous ofions l'apostropher en criant: Disputa ! Nous ne nous gênions même pas de parler contre la papauté. Il y avoit devant la maison un étang où barbotoient beaucoup d'oies; un jour j'en visai une & l'atteignis fi bien à la tête qu'elle tomba roide morte; il fallut dédommager la propriétaire. Enfin le vieux Hummel, qui avoit habité longtemps la maison d'Andlow à Bâle, vint nous chercher avec un cheval; il nous prit en croupe, Andlow & moi, Balthafar fit la route à pied, & c'est ainsi que nous arrivâmes chez mes parens.

Le greffier Ruft, de Trub dans l'Emmenthal, qui avoit perdu sa femme & plusieurs enfans,

vint demeurer un certain temps avec nous. C'étoit un alchimiste & un poëte. Il apporta beaucoup d'argent. Ensuite il s'installa dans notre voifinage, dans la maison Truchfess, & devint un bon ami de mon père, comme auffi D. Borrhai qui s'occupoit également de diffiller. Ruffius possédoit un secret qui lui fut bien utile : lorsqu'on abolit le culte des images dans le territoire de Berne, il composa une poudre dont il enduifoit les idoles & auffitôt l'or s'en détachoit, tandis qu'ordinairement les orfèvres font obligés de gratter. Ruft fit un affez long féjour à Bâle. Je vis un jour en son laboratoire une groffe boule blanche de mercure, qui lui éclata dans la main de manière à la remplir. Ayant acheté la Kalchmatte dans le Siebenthal, Ruft alla s'y fixer. Mon père, me tenant par la main, lui fit la conduite jusqu'à Liestal, à l'auberge de la Clef. Ce fut alors que je vis Joh. Calvinus: il se rendoit de Strasbourg à Genève; il eut une longue conversation avec mon père qui lui avoit imprimé fon premier livre : Chrift. relig. Institutiones, en 1536, année de ma naisfance.

J'étois toujours affez galamment habillé d'étoffe de couleur, fuivant la mode du temps : je portois un pourpoint tailladé & des chauffes mi-blanches, mi-jaune foufre. Je brûlois d'impatience toutes les fois que maître Wolf Eblinger, tailleur au Marché aux Poiffons, devoit m'apporter de nouvelles chauffes.

J'avois un goût particulier pour la musique, furtout

furtout pour la musique instrumentale. Tout enfant encore, je tendois sur un chevalet les ficelles qui servoient à mettre sécher la lessive, & je les râclois foit avec les mains, foit avec un archet fait de cheveux; cela m'amufoit beaucoup. J'étois grandement heureux d'entendre les ouvriers imprimeurs de mon père frapper en mesure sur le tympanon, instrument qui étoit alors très-répandu. Je me souviens de l'un de nos penfionnaires, Huber, de Berne, lequel en temps de carnaval jouoit du luth au clair de la lune après le fouper : oh! quelle délicieuse mufique! quel défir j'éprouvois de devenir un habile virtuose; ce devoit être, me sembloit-il, le comble de la félicité. Auffi j'avois à peine huit ans que mon père me mit entre les mains de Pierre Dorn, qu'il prenoit pour donner les leçons de luth à nos pensionnaires. Dorn fit fi bien que j'acquis le renom d'être fon meilleur élève; telle étoit mon habileté qu'à Montpellier on m'appeloit «l'Allemand du luth » & que les occafions de montrer mon talent dans les banquets & les aubades ne m'ont jamais manqué. Pareillement l'épinette, l'orgue me plaisoient fort. En même temps que je commençois le luth, le D' Pierre Hæchstetter, commensal de mon père, m'apprenoit le clavicorde, qui m'infpira un goût si vif que plus tard je fus conduit à de grandes dépenses pour rassembler une collection de ce genre d'instrumens, collection qui valut un moment 200 couronnes. Le chant me

17

b.

ravifloit; je m'y exerçai, fans toutefois ofer me produire, ou, comme je difois alors, ouvrir le bec devant le monde, car j'étois très-timide. A l'églife même je reftois muet. C'eft à peine fi je fortois de ma réferve lorfque je me promenois à cheval & que j'étois bien gai; mais jufque dans mes vieux jours j'éprouve un plaifir extrême à entendre chanter, furtout quand on n'y met pas trop d'art, que les exécutans ne font pas trop nombreux, ou qu'il s'agit de mélodies que j'ai entendues fouventes fois, dans ma jeuneffe, par exemple les chants des mineurs.

Dans mon jeune temps, le provifeur de l'école de Saint-Pierre étoit un Bourguignon nommé Nicolas; fa femme avoit été jetée dans le Rhin pour crime d'adultère. Ayant demandé ma coufine Marguerite en mariage, il lui envoya un joli éventail fait de plumes de paon, objet qu'il étoit habile à fabriquer : j'étois là quand fon fils cadet Samuel, vêtu d'un beau pourpoint de foie, apporta ce cadeau. Marguerite refufa le préfent & repartit pour Strasbourg. Nicolas en garda rancune à mon père, auquel il attribuoit fon échec; il fit aiguifer un glaive bien tranchant : «C'eft pour tuer Platter,» ditil à Uebelhard, qui s'écria : «Mais vous ferez roué!» — «Roué ou non, ainfi ferai-je,» répliqua Nicolas. Dieu ne le permit pas. Mais cet homme n'en mourut pas moins fur la roue, ainfi qu'on va le voir. Il avoit une gouvernante : étoit-ce la fœur de fa femme? je n'en fuis pas fûr. Elle

étoit jolie, il la courtifa, puis un jour il tenta de lui faire violence. Elle se défendit, le repoussa; enflammé de colère, il faifit un couteau, le brandit contre elle & le lui plongea dans le fein. La femme descend précipitamment l'escalier, criant: «Il m'a affaffinée!» Au feuil de la maison elle s'affaisse fur elle-même & expire. Nicolas, fans lâcher fon arme, s'enfuit hors du logis & court jusque dans le faubourg Saint-Jean, derrière le Pilier noir, où fe trouvent, adjacentes à la maifon de Drübelmann (celui qui a rapporté des guerres de Navarre un étendard blanc & bleu), des latrines donnant fur le Rhin. Nicolas enfonce la paroi, laisse tomber son couteau & faute dans le fleuve. Des pêcheurs qui se trouvoient là tout près dirigèrent leur bateau vers lui & le repêchèrent. Il les supplia de lui venir en aide, avouant qu'il s'étoit rendu coupable d'un méfait. Ces hommes le recueillirent chez eux, féchèrent ses vêtemens & réuffirent à lui faire franchir la porte Saint-Jean, d'où il se mit à fuir vers la forêt du Hart. Mais les mercenaires ne tardèrent pas à être fur ses traces & à le capturer. Ramené en ville, il fut incarcéré dans la tour d'AEschamar; immédiatement il envoya chercher chez mon père un petit Testament pour y puifer quelque confolation. Son procès fut bientôt fait: appréhendé un mercredi, le mercredi fuivant le coupable fubit le dernier fupplice. La foule des spectateurs fut telle qu'étonné je demandai comment tous ces gens trou-

voient moyen de se procurer chacun leur cuiller (je ne m'inquiétois pas des vivres), ce qui fit bien rire. Nicolas fut lié vivant & ses membres brisés. Longtemps il s'écria : «Jesu, fili David, miserere mei ! » c'est-à-dire : Jésus, fils de David, aie pitié de moi! Le dernier coup porta en pleine poitrine & sit sortir la langue de la bouche. Puis les membres furent entrelacés sur la roue qu'on dressa droite; mais dans la nuit le cadavre fut enterré secrètement sous l'échafaud.

En cette circonftance il fallut user de rigueur: en effet, peu de temps auparavant un Brabançon avoit payé de fa vie un crime de moindre gravité, difoit-on; or, le petit peuple se permettoit des propos hardis, prétendant que Nicolas, en fa qualité de lettré, pouvoit compter fur la clémence des magistrats & que les sayans mettroient tout en œuvre afin de le fauver. Pour en revenir au Brabançon, à tous les carrefours le bourreau qu'on avoit mandé de Berne, maître Nicolas, un bel homme à l'air martial, lui appliquoit des tenailles chauffées à rouge, ce\* qui produisoit chaque fois une grande fumée. Quand je le vis, on lui avoit arraché près le pont du Rhin une des mamelles qui étoit affez groffe (car il avoit de l'embonpoint) & ce lambeau de chair pendoit. Puis le criminel fut mené hors la ville, fur la place des exécutions; il avoit perdu toutes ses forces, ses mains étoient couvertes de fang caillé, à chaque inftant il défailloit. Enfin il fut décapité; on jeta dans une

fosse fon cadavre, au travers duquel on planta un long épieu, ce dont je fus témoin, car mon père m'y conduisit en me tenant par la main.

Dans la ruelle des Tanneurs à Bâle demeuroit un fabricant de savon. Il étoit d'un âge trèsavancé, sa femme pareillement. Le savon qu'il fabriquoit, sa ménagère le vendoit dans une échoppe proche de l'abbaye du Safran. Paffant un jour par là, mon père remarqua cette vieille, qui étoit coiffée d'un chapeau souabe garni de fourrure; il demanda d'où elle étoit : «De Munich, » répondit-elle. Là-dessus mon père de lui raconter que jadis, du temps qu'il étoit miférable, il logeoit à Munich chez un fabricant de favon dont il recevoit, ainfi que de sa femme, toutes fortes de bienfaits; que ce digne homme étoit maître ès arts libéraux; qu'il habitoit une belle maison; que derrière le poêle étoit peint un payfan endormi, avec ces mots au-deffus : «Oh! oh! oui, que j'ai bien dormi!» Ce qu'entendant, la marchande demande à mon père son nom & s'il se fouvient d'autres détails encore. ' « Je m'appelle Thomas, » répond mon père. A peine a-t-il achevé que la vieille lui faute au cou, pleurant & s'écriant : «O mon Tomli! nous fommes ceux dont tu parles : chassés de Bavière pour cause de religion, tombés dans la misère, depuis plusieurs années nous cherchons à gagner ici notre chétive existence.» Mon père, émerveillé de cette rencontre inopinée, pria la marchande de le conduire fur-le-

champ chez elle; il vit le mari & promit toute fon aide. Il tint parole & prit foin des deux vieillards jufqu'à leur décès, lequel arriva quelques années plus tard. Le mari mourut le premier, fa femme ne tarda pas à le fuivre dans la tombe. Mon père leur fit tout le bien imaginable, les invitant, leur envoyant des vivres, leur prêtant auffi de l'argent. Il ne les appeloit jamais que: «mon père» & «ma mère». Ainfi varie la fortune inftable.

# Projets & réfolutions.



22

A mère étoit âgée déjà: je ne me fouviens pas de l'avoir vue jeune, & j'ai été fon dernier enfant. Elle étoit fujette à beaucoup de maladies; en particulier elle fouffroit d'un point. Or elle fut atta-

quée d'une dartre, nous la crûmes perdue (heureufement elle fe rétablit par la grâce de Dieu); ma fœur & moi nous nous lamentions, redoutant une marâtre qui nous maltraiteroit, à ce que difoit ma mère. Un jour que nous étions devant fon lit, elle me tint un férieux difcours : «Mon fils, fi je meurs, je crains qu'on ne veille pas fur toi & qu'à l'exemple de nos étudians, tu n'époufes avant l'âge de raifon quelque gour-

23

gandine qui fera mauvaife ménagère. Ce feroit ta perte : toute ta vie tu refterois un homme de peu & méprifé, quelque chofe comme un fousmaître de ton père ou bien un méchant prêtre de village. »

Quoique je fuffe bien jeune encore, ces paroles m'allèrent au cœur & s'y gravèrent profondément. Du refte, j'étois ambitieux de ma nature & le fpectacle du luxe ne manquoit jamais de m'infpirer des idées de grandeur. En conféquence je me dis : « Coûte que coûte, tu te comporteras de manière à faire ton chemin & à conclure un mariage honorable, lorfque l'heure en fera venue.»

Or, mon père avoit étudié la médecine; il vendoit de beaux livres grecs & latins traitant de cette fcience; au commencement de fon mariage, il étoit entré avec ma mère au fervice du D'Epiphanius à Porrentruy, afin d'apprendre l'art de guérir, mais la pauvreté l'avoit empêché de parvenir au doctorat. Donc je réfolus d'embraffer cette carrière & de diriger vers elle mes études. Ce qui m'affermit dans ce dessein, ce fut de voir le D' Sebaftianus Sinkeler, le D' Eucharius Holtzach aller & venir en habits de camelot bordés d'un large velours, & jouir d'une confidération universelle; le D' Albanus se rendre fréquemment à cheval chez le comte Georges de Montbéliard ; le Dr Jean Huber prendre l'habitude de ne fortir de ville que monté fur une haquenée & précédé d'un reître. De fon

24

côté, mon père fut très-satisfait de ma résolution. J'aimois les ouvrages de botanique & j'étois curieux d'apprendre à connoître les plantes; je me fis un répertoire où je confignai les recettes que je trouvois mentionnées dans les livres ou qu'on m'indiquoit de vive voix. Je me souviens d'avoir entendu mon père dire un jour au D' Paulus Hæchstetter, qui demeuroit chez nous: « Le gars fera médecin, & si Dieu lui donne cette vocation, c'est peut-être parce que j'ai défiré en vain que ce fût la mienne.» Toutes ces circonftances m'encouragèrent d'abord; enfuite j'éprouvai quelque anxiété en fongeant aux triftes spectacles que le médecin a sous les yeux. C'est à quoi mon père ne manqua pas de me rendre attentif: ma mère fut malade, elle eut des vomissiemens; comme je lui soutenois la tête avec un peu de dégoût, mon père me dit : «Si tu veux être médecin, tu ne dois te laisser rebuter ni par une chose, ni par une autre. »

C'étoit un figne de ma vocation que, dès ma plus tendre enfance, je priffe plaifir à regarder les bouchers ouvrir les bœufs, & cela parce que j'avois ainfi l'occafion d'examiner le cœur & l'intérieur du corps. Et je penfois en confidérant la bête encore vivante : « Quelles curiofités tu portes en toi? qu'eft-ce que le boucher va trouver? » Je me réjouiffois toujours quand on tuoit chez nous le cochon, je demandois avec inftance congé afin de voir comment on s'y prenoit pour dépecer. Il me fouvient (c'eft un de mes plus anciens

anciens fouvenirs) d'avoir découpé des feuilles de bardane comme fi j'euffe eu affaire à un animal, de les avoir fuſpendues & d'avoir cherché où étoient les veines. Un jour, en l'abſence de mon précepteur Scalerus, je m'emparai d'un oiſeau & me mis à l'examiner pour ſavoir s'il avoit aufſi des veines; j'en découvris une grofſe à la cuiſſe; alors eſſayant de pratiquer une ſaignée, je piquai la pauvre bête avec un canif: à ma grande ſurpriſe elle creva, ce qui me chagrina longtemps.

Le difcours de ma mère que j'ai rapporté plus haut eut cet effet, qu'à la vue d'une belle noce (telle que celle de J. Philippe d'Offenburg & de la fille de Noble Hildebrand de Schauenburg, ou celle de Rifchacher & de dame Barbara, la fille du bourgmeftre Meier) je me lamentois en penfant que je n'atteindrois jamais à de pareilles fplendeurs. Encore enfant, je me préoccupois avec une fingulière naïveté des jeunes filles d'une certaine condition, furtout de celles qui étoient un peu ménagères, puifque ma mère les tenoit en fi haute effime.

Or, en l'an 50, un foir à fouper, mon père qui, ce jour-là, s'étoit arrêté avec fon penfionnaire Etienne am Biel dans la boutique du barbier maître Franz Jeckelmann, fit un grand éloge de Marguerite, la fille du fufdit maître Franz : comme quoi, malgré fa jeuneffe, elle gouvernoit fort bien le ménage de fon père, qui étoit veuf; & il ajouta qu'avec le temps b.i.

un honnête garçon trouveroit son compte en l'époufant. De ces propos & d'autres tout auffi flatteurs, je fis immédiatement mon profit : dès lors je pensai à Marguerite, plus même peut-être qu'il n'étoit convenable à mon âge. Toutefois mes plans inspirés de Dieu, quoique intempestifs, restèrent mon secret; je ne m'en ouvris qu'à mon confident Martin Huber, fils de Jean, qui demeuroit chez nous. Quant à la jeune fille, ni mes paroles ni mes actions ne lui laissèrent foupçonner la nature de mes sentimens; mais dès que je lui parlois, il me sembloit qu'elle alloit deviner mes espérances; aussi me sentant embarrassé devant elle, j'espaçai toujours plus mes vifites, fans compter que je craignois de me faire couper les oreilles. De tout cela le réfultat fut que je devins plus férieux, plus fédentaire, plus foigné dans ma toilette; je me mis à travailler bravement pour vite aborder l'étude de la médecine.

Mais en 1551 la pefte fondit fur Bâle. Déjà l'année précédente elle avoit fait quelques apparitions. Donc, en mars 51, Nicolas Stetten, un penfionnaire de mon père, tomba malade: certain dimanche, au moment du dîner, il fe trouvoit fur un fauteuil dans la chambre du poêle; fon état fembloit fatisfaifant, nous ignorions qu'il eût la pefte. L'après-midi, mon père nous expédia tous à Gundeldingen, y faire des fifflets avec du faule. Nicolas, refté feul, rendit l'âme dans fon lit. Ma fœur Urfule, qui lui appor-

toit à manger, le trouva mort; fa frayeur fut extrême, elle n'oublia jamais ce trifte fpecfacle qui fut une des caufes de fa maladie. Nous nous difpofions à rentrer en ville, à 4 heures, pour aller au prêche, quand mon père nous manda de refter à Gundeldingen; nous ne revînmes donc au logis qu'à l'heure du fouper. Les voifins nous apprirent la mort de Nicolas; on l'avoit déjà enterré à Sainte-Elifabeth. Mon père étoit très-trifte. Le lendemain il m'envoya à Rœtelen avec deux de fes *convictores*, Albert Gæbwiler, fils du D' Pierre Gæbwiler, greffier de Rœtelen, & Pierre Horanf, fils de la fœur de la femme du fufdit Gæbwiler.

Mon père lui-même alla demeurer à Gundeldingen avec fes autres commenfaux. Ma fœur Urfule n'en continua pas moins à venir en ville & à y tenir en ordre notre ménage. Le jour de Pentecôte elle se trouva mal à l'église; elle put encore retourner à Gundeldingen & se mit auffitôt au lit. Elle avoit un bubon à la jambe, fes forces l'abandonnèrent promptement. Saignées, remèdes, tout fut inutile; fon heure étoit venue. Pendant les quatre jours que dura la maladie, elle tint des discours chrétiens, car c'étoit une fille pieuse, élevée dans la crainte de Dieu. Le vendredi, elle prit congé de nos parens, les embrassa, les chargea de me faire ses amitiés (j'étois à Rœtelen): « Que Dieu vous protége, mon bon père, ma bonne mère, & dites adieu pour moi à mon petit frère chéri!» Puis elle

mourut en paix; elle avoit 17 ans. Le lendemain matin, nos voifins & beaucoup d'autres perfonnes arrivèrent de la ville pour accompagner le corps. Ma fœur fut enterrée à Sainte-Elifabeth. Mon père, accablé de douleur, coucha quelques nuits chez M. Myconius; avant de rentrer au logis, il voulut qu'on fît difparoître les vêtemens & les autres objets qui avoient appartenu à fa fille.

Pendant ce temps j'étois à Rœtelen chez le greffier Pierre Gæbwiler; fa femme fe montra très-bonne à mon égard. Je croyois être bientôt rappelé à Bâle; il n'en fut rien. On me cacha la mort de ma sœur; néanmoins, d'après le ton trifte d'une lettre de mon père, qui terminoit par une pressante exhortation de veiller fur moi & de me garder du péché, je pressentis un malheur. A la fin, je rencontrai derrière le château une Bâloife qui fe mit à s'apitoyer fur mon fort; mais remarquant mon angoiffe, elle usa de réticences & m'avoua seulement que ma fœur avoit été malade. L'inquiétude me faifit & je rapportai cette conversation à la femme de mon hôte. Alors elle m'annonça, fuivant fes instructions, que ma sœur étoit morte en chrétienne. Cette nouvelle me navra. Nous avions été élevés ensemble; le proviseur de mon père, Jean de Schalen, de Sion, nous avoit à tous deux donné des leçons de latin & de luth. Vive étoit notre affection mutuelle; nous avions mis en commun bien des amertumes, car notre

mère ne nous avoit pas celé que, par l'achat de Gundeldingen, notre père s'étoit tellement plongé dans les dettes qu'il ne nous laisseroit rien, absolument rien. Ainsi la faisoit parler sa follicitude pour nous; de là, par momens, une méfintelligence entre nos parens qui nous attriftoit fort. Ma chère fœur étoit tout récemment revenue de Strasbourg où elle avoit été voir notre coufine, & déjà les prétendans à fa main commençoient à se présenter. A ces souvenirs ma douleur redoubla. Informé de mon état, mon père m'écrivit une lettre de confolation; mais il s'oublia lui-même en racontant la réfignation de ma sœur, sa fin chrétienne, les adieux touchans qu'elle m'avoit adreffés; aussi me sembla-t-il que mon cœur alloit se brifer, & à l'heure qu'il est, je ne puis encore lire cette épître sans répandre des larmes.

Plus tard mon père me manda qu'il falloit me vouer à la médecine : il viendroit fous peu me quérir; je fubirois la dépofition, mènerois mes études bon train, & pourrois au bout de quelques années me marier; alors la femme que j'amènerois fous notre toit adouciroit l'affliction de mon père, en remplaçant la fille qu'il venoit de perdre. Cette perspective me remplit de courage, elle donna une force nouvelle aux idées que je nourriffois à l'égard de la personne dont mon père vantoit la vertu & les talens; c'étoit à elle, je n'en doutai pas, qu'il faisoit allusion en parlant d'une seconde fille.

Tout cela m'inspiroit de sérieuses réflexions & me préoccupoit même trop. Quoique je fusie encore bien jeune, comme Paulus Pellonius, de Schmalkaden, m'avoit initié à la poéfie latine & que pour ma propre satisfaction je faisois des vers allemands pas trop mal tournés, je compofai fur l'amour & fes effets quelques rimes que je dédiai à la fus dite jeune fille. De peur qu'elles ne tombassent en mains étrangères, je les cachai dans la doublure de mon pourpoint. Je les y oubliai & le tailleur qui raccommoda mon vêtement les trouva. Sans me prévenir, il les montra à fon beau-fils Michel, celui-ci à d'autres & voilà mes plus fecrètes penfées divulguées. Alors, fuivant l'ufage, on ne m'épargna pas les plaifanteries. Une fois connu de quelques-uns de mes anciens camarades d'école, le fait parvint aux oreilles de mon père, qui ne fit jamais semblant de rien favoir, mais ne parut point fâché : mes fentimens cadroient avec ses projets; on eût dit qu'en arrêtant ce mariage, il avoit pressenti mes défirs. En un mot, l'Eternel y mettoit la main.

Dans le plus grand fecret mon père entama des négociations auprès de M. Franz Jeckelmann, fe conformant à la coutume des Valaifans qui fiancent des enfans au berceau. La réponfe fut que nous étions tous deux trop jeunes & qu'il étoit impoffible de favoir comment Dieu difpoferoit de nous. Du refte, maître Jeckelmann fe montra gracieux; il demanda fimplement de remettre à plus tard toute décifion, déclarant que

31

fon intention n'étoit pas de marier ni de promettre fa fille avant plufieurs années. Quoique ces pourparlers fuffent fecrets & que mon père n'en eût informé ni fa femme ni moi-même, cependant les fréquentes entrevues des deux chefs de famille, comme les cadeaux réciproques de vin & de mets, permirent à ma mère, à mes camarades & à moi de fuppofer une entente mutuelle, dont le réfultat devoit être une alliance. Auffi mes amis ne fe firent nullement faute de me taquiner à ce fujet dans les lettres qu'ils m'adreffèrent à Rœtelen.

Au mois d'août, la mortalité diminuant, mon père envoya Roll me chercher. En une matinée nous arrivâmes à Bâle. Ma mère pleura beaucoup & je trouvai la maison fingulièrement morne. Le dimanche auparavant la femme du forgeron de l'hôpital étoit morte de la peste, l'épidémie n'avoit donc pas tout à fait cessé. Je retournai à l'école & me préparai à la dépofition, afin de vite commencer la médecine, fuivant mon défir & la volonté de mon père. Le 29 septembre, jour de la Saint-Michel, j'accomplis la cérémonie de la déposition en même temps que Jacques Grynæus, Samuel Grynæus, Frédéric de Pfirdt & d'autres. Je ne fuivis que le cours de dialectique dans le Pædagogium & in secundâ classe l'explication de Cælius orator. A la maison mon père me faisoit lire les auteurs grecs & le Compendium Fuchsii. Durant l'année 1552 je poursuivis sérieusement mes études, je

rédigeai en tables le Compendium Fuchfii & affiftai aux leçons du D' Joh. Huberus qui étoit profeffor medicus. Il recevoit un traitement annuel de 100 couronnes & commentoit le livre d'Hippocrate De naturâ humanâ. J'entendis encore d'autres profeffeurs : ainfi fe paff'èrent le printemps & l'été. A côté de cela, j'avois beaucoup de foucis : mon père étoit chargé de dettes & d'intérêts à payer, d'où naiffoient entre ma mère & lui de fréquentes altercations qui m'étoient fort pénibles.

# Voyage à Montpellier.



32

ES mon enfance je n'avois nulleautre ambition que d'être reçu docteur en médecine. Mon père approuvoit mon deflein, car lui-même avoit étudié la fcience de guérir. Il m'entretenoit du rang

honorable qu'occupoient les *doctores medicinæ*, il me les montroit quand ils paffoient dans la rue en chevauchant. Auffi, confidérant que j'avois atteint l'âge de 15 ans, que j'étois fon unique enfant & que plus vite j'aurois obtenu mon grade, plus vite je reviendrois à la maifon, mon père réfolut de m'envoyer à Montpellier où floriffoit l'enfeignement de la médecine. Il s'y étoit

étoit pris plusieurs années d'avance pour arranger un échange : il défiroit que je remplaçaffe Frédéric Rihener qui féjournoit à Montpellier depuis trois ans déjà & faisoit échange avec les fils de Laurentius Catalanius.

En ce moment avoit lieu la foire de Francfort, que les marchands de Lyon ont coutume de fréquenter; mon père décida qu'à leur retour ils m'emmèneroient avec eux. Thomas Scheepfius, maître d'école de Saint-Pierre, vouloit également se rendre à Lyon. Or ma jeunesse exigeoit que quelqu'un veillât fur moi. Nous commençâmes les préparatifs du départ ; pour fix couronnes mon père m'acheta un petit cheval. La peste sévissoit toujours cruellement. Nous attendîmes avec impatience le retour des Lyonnois & furtout d'un certain Beringer; mais ce dernier passa par Bâle à notre infu: plus moyen de compter fur les marchands. Pourtant il en arriva un, Robertus, de Paris, qui s'acheminoit fur Genève: c'étoit un homme de manières diffinguées. Nous nous affociâmes à lui, avec l'intention de séjourner à Genève afin d'y trouver une neuvelle occafion.

Le dimanche 9 octobre, mon père m'enveloppa dans de la toile cirée deux chemifes & quelques mouchoirs; il me remit pour le voyage quatre couronnes d'or, qu'il eut la précaution de coudre dans mon pourpoint, & trois couronnes en monnoie. Cet argent, me dit-il, étoit emprunté comme celui qui avoit fervi à payer mon cheval.

c.

34

Mon père me fit auffi cadeau d'un écu valaifan frappé fous le cardinal Mathieu Schinner; plufieurs années après, je rapportai cette pièce à la maifon. Ma mère me donna une couronne. D'un ton très-férieux, mon père m'avertit de ne point faire fond fur ma pofition de fils unique, parce qu'il avoit des dettes nombreufes, quoique fon bien en couvrît le montant. Il exprima l'efpoir que j'étudierois avec zèle, me rendrois maître de mon art & agirois auprès de Catalan pour être reçu en échange. Du refte, il m'affura qu'il ne m'abandonneroit jamais.

A notre dernier souper il convia maître Franz, ce qui fut loin de me déplaire. J'en conclus que tout étoit réglé pour mon mariage. On nous fervit, outre un lapin rôti, un pigeon que j'avois pris plaifir à élever & que ma mère tua fans m'en prévenir. Elle aimoit son franc parler, ma mère : lorfqu'elle vit Daniel Jeckelmann faire mine d'allumer la lanterne pour reconduire fon père, elle me dit : «Félix, affieds-toi à côté de Daniel, vous pourriez bien un jour être beauxfrères.» J'obéis, mais sans paroître avoir entendu. Le repas n'étoit point fini quand on vint chercher en toute hâte maître Franz pour aller faigner Batt Meier, qui reffentoit les premières atteintes de la peste. En conséquence, neuf heures avoient à peine fonné que M. Jeckelmann me fit seadieux, me souhaita beaucoup de bonheur & fe retira.

Le lendemain 10 octobre, Thomas Scheepfius

& notre compagnon Robertus fe préfentèrent à cheval, paflé 9 heures, de forte qu'il étoit déjà tard quand nous fûmes prêts à partir. Je pris congé de ma mère qui pleuroit : elle s'imaginoit ne plus jamais me revoir, vu le long féjour que je devois faire à l'étranger. En outre, elle appréhendoit que Bâle ne fût faccagé de fond en comble, parce que l'empereur Charles-Quint campoit devant Metz.

Nous nous mîmes en route. Mon père, qui vouloit nous faire la conduite, étoit allé nous attendre à Lieftal. Là, comme je defcendois l'efcalier, les éperons dont je n'avois pas l'habitude m'embarraffèrent & je faillis rouler du haut en bas de la rampe. Nous dînâmes à l'auberge de la *Clef*. L'hôte, père de Jacob Martin qui étudioit à Bâle, me fit cadeau de l'écot. La journée étoit avancée quand nous quittâmes la table. Mon père nous accompagna jufqu'à la porte de Kappel; alors il me tendit la main, voulut prendre congé & dire : *Felix, vale !* mais il ne put prononcer *vale ;* il dit : *Va...* & partit tout trifte. Je me fentis ému jufqu'au fond du cœur & je continuai navré un voyage dont la perfpective m'avoit tant de fois réjoui.

Le 13 d'octobre, le ciel fe mit à la pluie. A ce moment Thomas s'écarta & nous dûmes l'attendre longtemps. Survint la nuit accompagnée d'un brouillard épais. Nous nous égarâmes dans un bois du Jorat où pour l'heure il n'étoit pas fûr de voyager. Nous ne fouhaitions qu'une

36

grange, un abri quelconque afin de nous garantir de la pluie. Après avoir bien erré, nous parvînmes enfin à un petit village, mais on refufa de nous y héberger. Alors nous louâmes un gars qui nous montra le chemin à travers la forêt & nous atteignîmes au milieu de la nuit un endroit nommé Meffières. Il y avoit là une méchante auberge; loin à la ronde les maifonsétoient rares. Nous fûmes reçus par une hôteffe; le logis n'avoit qu'une pièce avec fenêtres, au rez-de-chauffée. Autour d'une longue table étoient affis des mendians & des payfans favoyards. Devant eux, des châtaignes rôties, du pain noir & de la piquette.

Fuir de ce lieu, nous l'euffions défiré, mais nous étions si trempés, il faisoit si noir que le feul parti à prendre étoit de refter, quoique l'hôteffe déclarât qu'elle n'avoit ni lit ni écurie. Tant bien que mal nous remifâmes nos chevaux dans une étable étroite & baffe; ils demeurèrent toute la nuit sellés & bridés. Quant à nous, il fallut nous affeoir à côté de ces perfonnages à mine fuspecte & nous contenter du même ordinaire. Nous eûmes bientôt vu à quelles gens nous avions affaire, car ils examinoient nos armes & nous rudoyoient, malgré notre foin à ne pas leur en fournir l'occafion. Ils buvoient à force & ce fut en chancelant qu'ils allèrent fe coucher hors de la falle devant le feu qui flamboit encore. Ils ne tardèrent pas à s'endormir, de forte que nous l'échappâmes belle, car ils avoient médité de nous

faire un mauvais parti, comme nous l'apprit le lendemain matin notre guide qui paffa la nuit avec eux fur la paille.

Grande étoit notre inquiétude. Après avoir fermé les volets, nous poussâmes devant la porte un mauvais lit qui se trouvoit dans la chambre; puis, ayant posé fur la table nos rapières nues, nous restâmes àveiller ainsi julqu'au jour. J'étois jeune & point encore accoutumé aux aventures de voyage; j'éprouvois donc de la crainte & de la mauvaise humeur. Au bout de je ne sais combien d'heures, voyant ces gens en train de cuver leur vin (nous les entendions ronfler), Robertus & Thomas décidèrent qu'il nous falloit fortir à tout hafard, prendre fans bruit nos montures & déguerpir, n'importe dans quelle direction. Nous avions payé notre fouper. En conféquence nous écartons doucement le lit de devant la porte & nous voilà dehors. Tous dormoient. Nous courons à l'étable & enfourchons nos chevaux. A ce moment arrive notre guide; il informe Robert (le feul de nous trois qui comprît le françois) que les coquins ont comploté d'aller de bonne heure nous attendre au milieu de la forêt & de nous y attaquer. Dieu mit à néant ce mauvais deffein en les plongeant dans un profond sommeil, & il étoit encore de grand matin, il s'en manquoit bien de trois heures que l'aube parût.

Nous promîmes un bon pourboire au gars s'il nous faisoit rejoindre la route de Lausanne

par des sentiers de traverse; nous pouvions craindre, en effet, que ces détrouffeurs ne s'embusquassent fur le chemin ordinaire. Enfin, après bien des tours & des détours, au moment où commençoit le crépufcule, nous débouchâmes fur la grande route de Laufanne. Nous rendîmes grâces à Dieu. Vers midi nous entrâmes à Laufanne, mouillés jusqu'aux os, exténués de fatigue; nos chevaux, qui n'avoient rien mangé depuis 24 heures, n'étoient pas en meilleur état. Quand nous racontâmes à Laufanne le danger que nous avions couru, en précifant les localités, on nous répondit qu'aucun de nous n'eût-il échappé, il n'y auroit rien eu là d'étonnant : une bande commettoit alors dans le Jorat des affaffinats multipliés; fon chef s'appeloit « le grand Pierre ». Peu de temps après il fut roué à Berne &, entre autres aveux, il déclara que tout récemment, à Meffières, il avoit formé le projet d'occire des étudians. C'eft ce que Thomas apprit à Berne à fon retour de Montpellier, où il me l'écrivit.

Le 15 d'octobre nous nous acheminâmes fur Genève, le long du lac, par les petites villes de Coppet & Nyon. Après dîner nous vifitâmes Genève, & comme on remarquoit avec furprife mes cheveux que, felon la coutume du temps, je portois longs depuis mon enfance, j'allai aux étuves me les faire couper pour la première fois. Ce fut, je fuppofe, cette opération qui me valut un catarrhe, malaife dont jufqu'alors je

n'avois jamais fouffert. Je me rendis chez M. Calvin, à qui je remis la lettre par laquelle mon père lui recommandoit Schœpfius & moi. Dès qu'il en eut pris connoiffance, Calvin me dit : *«Mi Felix*, tout s'arrange pour le mieux : j'ai juftement un excellent compagnon de voyage à vous donner, un aide-chirurgien, Michael Edoardus, de Montpellier même. Il doit fe mettre en route demain ou après-demain; c'eft le guide qu'il vous faut. » La nouvelle nous fut d'autant plus agréable que Robertus reftoit à Genève. Donc nous attendîmes le moment de partir jufqu'au dimanche 16 d'octobre. Le matin de ce jour j'entendis Calvin prêcher devant une trèsnombreufe affiftance, mais je n'y compris rien.

A notre entrée à Avignon, cité confidérable qui appartient au pape, Michael Edoardus me planta là. Il s'en fut loger chez un maître monnoyeur de ses amis & me laissa de l'autre côté du grand pont sur le Rhône, dans la partie de la ville qui s'appelle Villeneuve. Je descendis à l'hôtellerie du Coq, un mauvais gîte hanté par des bateliers aux larges chausses & aux bonnets bleus. J'avois grand'peur, car j'étois feul & ne pouvois me faire comprendre de perfonne. Les habitués du lieu m'inspiroient peu de confiance: de toute la nuit à peine fermai-je l'œil. La longueur du pont de pierre qui traverse le Rhône eft d'environ 1300 de mes pas; au milieu eft une avance qui porte une chapelle. Le pavé est formé de petites dalles blanches & polies, de forte

40

qu'au lieu de paffer à cheval, il est plus prudent de conduire sa monture par la bride. On disoit qu'il étoit impoffible de ne pas rencontrer fur ce pont deux moines, deux ânes & deux ribaudes. Les ribaudes étoient fous la protection du pape, lui payant tribut; elles occupoient toutes les maisons de deux rues affez longues; quelques-unes de ces filles, richement accoutrées, fe tenoient en montre, invitoient les passans à entrer, voire les accostoient brusquement. Elles avoient une supérieure nommée par dérision l'Abbeffe. Dans la même ville se trouve le palais qui a fervi de réfidence aux papes, lorfqu'ils transportèrent leur siége de Rome à Avignon. Au haut de l'édifice on montre une cage de fer: on y avoit enfermé un chrétien réformé; il y refla longtemps exposé à toutes les intempéries; enfin, récemment, la mort l'avoit délivré de ce fupplice.

Le lendemain matin je me levai de bonne heure. J'étois au défefpoir de ne connoître perfonne; j'ignorois ce que mon compagnon étoit devenu. Il me prit une telle envie de retourner au pays, que je me rendis à l'écurie où, le bras autour du cou de mon cheval, je me mis à pleurer. La pauvre bête, qui fe trouvoit là toute feule, henniffoit & fembloit demander de la compagnie; on eût dit que notre abandon lui pefoit autant qu'à moi. Je fortis & me dirigeai vers un rocher qui furplombe le Rhône. J'étois navré de me fentir ainfi délaiffé. Je foupçonnois maître

maître Michel d'être parti sans moi pour Montpellier. De noires penfées me montèrent au cerveau; je déchirai & secouai dans le fleuve de jolis couffinets, d'un goût charmant, que j'avois achetés en route pour les expédier à la maison. Mais Dieu me vint en aide: j'entrai dans une églife, c'étoit dimanche, on chantoit, les orgues jouoient. Cette musique me rasséréna un peu. Je regagnai mon hôtellerie où je ne fis pas grand honneur au dîner; je me jetai fur mon lit & ne tardai pas à m'endormir, par suite de l'accablement fans doute, car la fieste n'étoit pas dans mes habitudes. Vers le foir je me rendis à vêpres afin d'entendre de la mufique; je m'assis tout trifte dans un coin. De retour au logis, je trouvai le valet de maître Michel qui m'avertifioit d'être prêt de bonne heure le lendemain. Je lui mandai que pour rien au monde je ne voulois passier une seconde nuit au Coq, craignant d'être affaffiné par les mariniers. Il me fit donc venir chez fon ami le maître monnoyeur, & après y avoir soupé, je me trouvai en meilleure disposition d'esprit.

Au matin je retournai à l'auberge en traverfant le pont du Rhône. L'hôteffe écrivit avec de la craie fur une planche ce que je lui devois, tout en récitant en latin un *pater noster*. Force me fut de payer sans discussion : comment, en effet, me ferois-je expliqué? Je selle ma monture, maître Michel arrive & nous partons. Tout d'un coup mon cheval commence à boîter affreuse-

c. i.

42

ment; grand eft mon effroi, déjà je me vois contraint de refter à Avignon. Je mets pied à terre & m'aperçois qu'une pierre s'eft logée fous le fer; je l'enlève & l'animal reprend fon allure accoutumée. Après avoir paffé en bac une rivière nommée Gard, nous nous arrêtâmes vers midi à Sérignac. La fille de l'hôte voulut m'embraffer : je m'en défendis, ce qui fit rire, car l'ufage eft de fouhaiter la bienvenue par un baifer.

Le jour fuivant nous arrivâmes à Chambéry; les Allemands qui habitent Montpellier ont la coutume, quand part un des leurs, de l'accompagner jusque là. Bientôt nous atteignîmes une hauteur, sur laquelle étoit plantée une croix, & j'aperçus pour la première fois la ville de Montpellier ainfi que la mer. Nous traversâmes le pont qui est proche de l'hôtellerie de Castelnau. Dans le voifinage se trouve le champ des exécutions; des quartiers de chair humaine pendoient aux oliviers, ce qui me caufa une impression étrange. Nous entrâmes donc à Montpellier au milieu du jour. C'étoit un dimanche. Tout en chevauchant, je priai Dieu de m'accorder sa grâce & de me permettre, mes études finies, de regagner en bonne fanté mon pays & la maison paternelle.

Nous croifâmes dans la rue un impofant cortége de bourgeois, foit nobles, foit roturiers. Affublés de chemifes blanches, ils marchoient accompagnés de ménétriers & de porte-bannière; ils tenoient à la main des jattes d'argent remplies de fucreries, de dragées, & ils frap-

poient dedans avec une cuiller du même métal; celle-ci leur fervoit à offrir les friandifes à toutes les jolies filles qu'ils trouvoient fur leur paffage. Cette vue me ragaillardit quelque peu. Après m'avoir indiqué la maifon de M. Laurent Catalan, apothicaire, qui étoit fituée au coin de la place, maître Michel me quitta pour gagner fon domicile.

M. Laurent & fa femme regardoient le divertiffement devant leur officine, fermée puifque c'étoit dimanche. Laurent fut furpris de me voir arrêter court mon cheval, & encore plus de me voir mettre pied à terre. L'interpellant en latin, je lui préfentai la lettre de mon père qui contenoit toutes les explications néceflaires, & celle du D' Wolfius, ancien précepteur des fils de Catalan. Ce dernier pouffa un foupir, ordonna de conduire mon cheval à l'écurie de fon beaupère, qui étoit un Maran; & auffitôt arriva Jean Odratzheim, Strasbourgeois qui fervoit dans la pharmacie; il me fouhaita la bienvenue & me fit monter.

Mon voyage avoit duré vingt jours. Ma dépenfe s'élevoit à 10 livres, 12 fchellings, 10 deniers, y compris l'entretien du cheval, les pourboires, les droits de

> paffage fur les rivières.

# Séjour à Montpellier.



PEINE étois-je arrivé que M. Catalan m'apprit la mort toute récente de Jacob Meier, jeune Strafbourgeois qu'il hébergeoit par échange. Il étoit fort affligé de ce malheur; il craignoit que fon fils

ne trouvât plus un traitement convenable chez le père de Meier, ou que ce dernier ne demandât peut-être de l'argent pour les frais de nourriture. Immédiatement l'idée me vint de déterminer maître Laurent à placer fon fils à Bâle chez mon père, de forte que nous ferions échange.

A Montpellier je rencontrai plufieurs Allemands & je m'acclimatai bien vite. La faifon étoit encore très-belle. C'étoit le moment de la récolte des olives qu'on abat au moyen de longues perches; à ce travail on emploie les payfans. Ceux-ci flationnoient en foule fur la place. devant la pharmacie; ils faifoient fi grand bruit que je me levai &, regardant à travers les volets, je fus tout effrayé, car je crus voir des gens de guerre armés de lances; mon camarade de lit me raffura quand il m'apprit que c'étoient des ouvriers. Ce mois de décembre n'étoit pas froid

comme chez nous, il n'y avoit encore point de neige. On se chauffe tout simplement au foyer commun; les étudians ont auffi l'habitude d'allumer du bois de romarin qui donne une grande flamme très-odoriférante. Le romarin croît en plein champ; des ânes l'amènent en ville & on le brûle en hiver dans les cheminées; il eft fi commun qu'une charge fous laquelle l'âne difparoifsoit ne coûtoit guère plus d'un carolus, c'est-à-dire un kreutzer. On tient fermées les portes des chambres & l'on condamne les fenêtres; celles-ci, de fimples volets, font pour la plupart garnies de papier, en guise de vitres. Pour la cuifine on brûle furtout des brouffailles d'ilex, arbre fur lequel croiffent des glands; une espèce produit des baies dont on fait la couleur écarlate, la foie cramoisie tire son nom de ce fruit qui s'appelle chermes; il renferme de petits vers qui donnent la couleur, mais s'ils ne font recueillis à temps, des ailes leur pouffent & ils s'envolent.

Je me mis incontinent à fuivre les *lectiones*. Comme l'ufage veut que chaque *ftudiofus* fe choififfe un père auprès duquel il puiffe trouver confeil, je m'attachai au D<sup>r</sup> Saporta. Je me vouai férieufement à l'étude de la médecine; j'entendois deux ou trois cours le matin & autant l'après-midi. Les lettres & les exhortations preffantes de mon père me ftimuloient vivement; je travaillois avec zèle, ce qui plaifoit fort à mon vieil hôte Catalan. Toujours il me parloit latin

46

à fa façon, c'eft-à-dire mal, & quand je lui répondois d'une manière un peu plus correcte, il en étoit tout émerveillé.

Après souper nous nous chauffions devant l'âtre; Catalan me remettoit une antique Bible latine, où manquoit le Nouveau Testament; je la lifois, puis commentois quelques paffages. Il ne se lassoit pas d'entendre les condamnations que le prophète Baruch prononce contre les idoles. En fa qualité de Maran, il ne tenoit pas plus que les Juifs aux images, mais il n'avoit garde de le déclarer publiquement. Il s'écrioit à maintes reprises : Ergo nostri sacerdotes, c'està-dire : Pourquoi nos prêtres en ont-ils? Je lui répondois que les prêtres étoient dans l'erreur, que notre religion ne toléroit pas ces abus, & je lui donnois à examiner une foule de paffages par lesquels Dieu interdit ce culte. Catalan écoutoit avec plaifir, me demandant comment j'étois parvenu si jeune à comprendre toutes ces choses & à pouffer fi loin mes études. Je paffois à fes yeux pour un prodige de science. Je lui dis que mon père, gymnasiarcha, soit premier maître, m'avoit de bonne heure inculqué ces connoiffances ainfi qu'à beaucoup d'autres ; cela détermina Catalan à exécuter plus tôt le projet qu'il avoit formé de placer chez nous son fils Gilbert, auquel il écrivit de quitter Strasbourg à la première occafion. Je fus très-fatisfait d'avoir contribué pour ma part à mener cet échange à bonne fin.

47

Le train de maifon de mon maître étoit chétif, à la mode efpagnole. Il faut favoir que les Marans n'ufent pas des alimens dont les Juifs s'abftiennent. Les jours gras, à dîner, on avoit un potage de viande de mouton (rarement de bœuf) avec des *navraux*, des choux; il étoit bon, mais le bouillon n'étoit pas abondant. Chacun avoit fon affiette & mangeoit avec les doigts. Enfuite venoit le rôti. Le vin ne manquoit pas; il eft rouge foncé & fe mêle avec beaucoup d'eau. Vous vous faites verfer par la fervante la quantité d'eau qu'il vous plaît, puis le vin par-deffus; la fervante jette loin le vin que vous laiffez, car il ne fe garde pas plus d'un an & tourne vite au vinaigre.

Mon maître déménagea sa pharmacie. Je le fuivis dans fon nouveau logis, spacieux & plaifant. Une falle y fut affectée à mon ufage. Plus tard, avec des planches, je m'arrangeai dans la chambre haute un cabinet d'étude; je l'ornai de peintures, mon hôte y fit placer un fauteuil doré (car il prenoit grand foin de moi), fi bien qu'en y entrant chacun s'extafioit. Le colimaçon aboutifioit à une belle terrasse, d'où je dominois la ville entière; la vue alloit jusqu'à la mer, que j'entendois gronder par momens. C'eft là que je m'installois volontiers pour étudier; j'y cultivois le figuier d'Inde dont mon hôte avoit reçu d'Efpagne une bouture. Souvent je me plaçois à la fenêtre & jouois du luth; les personnes qui demeuroient vis-à-vis, chez M. Saint-George, en

particulier sa sœur, la demoiselle Marthe, m'écoutoient avec plaisir.

Avec la nouvelle année commencèrent une foule de divertiffemens, furtout les férénades galantes, la nuit, devant les maifons. Le même individu jouoit à la fois des cymbales, du tambourin & du fifre; on connoiffoit auffi le hautbois, qui étoit même très-répandu, la viole, la guitare dont la mode prenoit. Les bourgeois notables donnoient des bals où l'on conduifoit les demoifelles; après le fouper on danfoit aux flambeaux le branle, la gaillarde, la volte, la tire-chaîne. Ces affemblées fe prolongeoient jufqu'à l'aube. Les bals ne ceffoient qu'avec le dernier jour du carnaval.

Nous fêtâmes les Trois-Rois au Collegium entre nous autres Allemands; le vieux bedeau apprêta les mets; Andreas de Croatie eut la fève. Deux jours plus tard nous fîmes encore les Rois dans la maison de Rondeletius. Comme les Allemands reconduisoient avec des torches l'un des leurs, ils furent accostés par le capitaine du guet qui se mit à les défarmer; de là grand tumulte devant la pharmacie de mon hôte. Stephanus Contzenus refusoit obstinément de livrer sa dague; maître Catalan étant forti, le pria de lui remettre cette arme à lui-même; ainfi fut fait & tout rentra dans l'ordre. Dès le lendemain les Allemands portèrent plainte par-devant le baillif pour violation de leurs franchifes. Le capitaine

capitaine fut blâmé & l'on nous donna l'affurance que pareil abus ne se renouvelleroit pas. Le dimanche de la Quinquagéfime (notre Herrenfastnacht) il y eut des danses dans la ville entière; partout les accords de la musique, partout des mascarades de mille espèces. Ces réjouissances continuèrent le lundi & le jour suivant, qu'on nomme le Mardi gras. Ce jour-là les jeunes bourgeois formèrent un cortége : ils portoient au cou un fac rempli d'oranges (elles font à vil prix dans le pays, la douzaine coûte un pattard, favoir deux deniers) & une corbeille au bras en guife d'écu. Arrivés fur la place Notre-Dame, les voilà qui se jettent à la tête les oranges, dont les débris jonchent bientôt le pavé. Le même mardi, les docteurs en droit parcoururent déguifés les différens quartiers de la ville.

Avec le Mercredi des cendres commence le carême, pendant lequel il eff interdit, fous peine de la vie, de manger viande ni œufs. Il eft vrai que nous autres Allemands tranfgreffions en cachette l'ordonnance. C'eft alors que j'appris à mettre du beurre fur une feuille de papier, à caffer des œufs deffus & à faire cuire le tout fur les charbons; la prudence commandoit de n'employer aucun uftenfile. Durant tout un carême je jetai dans mon cabinet d'étude les coquilles des œufs que je faifois cuire à la chandelle fur du papier enduit de beurre; plus tard une fervante découvrit ce tas de coquilles; elle en parla à fa maîtreffe qui montra un vif déplaifir, mais d.

50

ne pouffa pas plus loin l'enquête. L'ufage eft de brifer les pots qui ont fervi à la cuiffon des viandes & d'en acheter de neufs pour apprêter le poiffon.

Un gentilhomme de nos voifins me pria certain jour à un concert nocturne en l'honneur d'une demoifelle; c'eft ce qu'on appelle une « aubade ». A minuit nous étions devant la maifon. Nous commençâmes par battre du tambourin, afin de réveiller les habitans du quartier; puis les trompettes fe firent entendre, enfuite le hautbois, après le hautbois les fifres, après les fifres les violes, enfin trois luths; le tout dura bien trois quarts d'heure. On nous conduifit chez un pâtiffier où nous fûmes largement traités; nous bûmes du mufcat, de l'hypocras, & la nuit fe paffa à feftoyer.

Mon père m'envoya deux belles peaux teintes en vert; j'en fis un vêtement brodé de foie verte dans lequel je me pavanois & excitois l'envie des gentilshommes aux affemblées de danfe (en ce temps les chauffes de cuir étoient inconnues). J'avois conclu avec un cordonnier boiteux, que nous appelions Vulcain, un arrangement en vertu duquel chaque dimanche il m'apportoit une nouvelle paire de fouliers; pour toute l'année cela ne me revenoit qu'à trois francs, c'eftà-dire à dix de nos batzen.

Un jour arrivèrent deux Bâlois, gardes du corps du roi de Navarre, portant rapière & hallebarde, & d'une tenue irréprochable dans leurs

habits à taillades. Ils rentroient au pays. Nous les promenâmes par la ville & leur fîmes bonne chère. A Bâle ils avoient été les ennemis des étudians, avec qui plus d'une fois ils s'étoient battus la nuit; mais enchantés de notre accueil, ils promirent de ne plus jamais fe mettre contre les étudians & de tenir en toute occafion leur parti. Nous les accompagnâmes julqu'au pont de Caftelnau; on y but le coup de l'étrier &, en l'honneur de l'engagement qu'ils venoient de prendre, les deux foldats furent baptifés avec un verre de vin qu'on leur verfa fur le chef.

Quoique plus d'un médecin ne se donne pas la peine d'approfondir son art, toujours je m'étois senti poussé à m'instruire dans tout ce qu'un docteur doit savoir. A chaque instant j'entendois répéter combien étoient nombreux à Bâle les médecins; il s'agiffoit donc à mon retour de faire mon chemin & même de primer mes collègues. D'autre part je n'ignorois point que mon père étoit chargé de dettes, que sa place rapportoit de faibles émolumens, que les penfionnaires formoient sa principale ressource, que par conséquent il ne lui seroit guère possible de me venir en aide. Lui-même m'écrivoit de ne point compter sur sa fortune, qu'il n'étoit pas un seigneur, mais un chétif maître d'école, un pauvre paysan; que je devois faire mes calculs comme si je n'avois à attendre qu'un patrimoine nul, misérable tout au plus. Comment prévoir alors qu'il fe remarieroit dans un âge très-avancé &

52

qu'il engendreroit une aussi nombreuse postérité?

Toutes ces circonftances m'engagèrent nonfeulement à étudier & à fuivre les cours avec affiduité, mais encore à regarder attentivement dans la pharmacie la manière dont se préparoient les médicamens. Mon maître possédoit une forte clientèle : auffi de mes féances en fon laboratoire j'ai retiré grand profit. De plus, je recueillois une foule de plantes que je fixois délicatement sur du papier. Mais avant tout je défirois connoître l'anatomie. Je ne manquois donc jamais d'être présent lorsqu'on pratiquoit en cachette l'ouverture d'un cadavre. Dans les commencemens l'opération me parut repouffante; néanmoins, avec quelques étudians welches, je courus plus d'un risque afin d'obtenir des sujets. De fréquentes diffections avoient lieu chez Gallotus, qui avoit époufé une femme de Montpellier & jouissoit d'une certaine fortune. Il nous convoquoit pour aller en armes hors de la ville déterrer fecrètement, dans les cimetières adjacens aux cloîtres, les morts inhumés le jour même; nous les portions chez lui, où nous procédions à l'autopfie. Certains individus avoient charge de prendre garde aux enterremens & de nous conduire à la fosse.

Ma première expédition de ce genre date du 11 décembre 1554. La nuit étoit déjà fombre quand Gallotus nous mena hors de la ville au monaftère des Augustins. Nous y trouvons un

moine aventureux qui s'étoit déguifé & nous prêta fon aide. Nous entrons furtivement dans le cloître, où nous restons à boire jusqu'à minuit. Puis, bien armés & observant le plus profond filence, nous nous rendons au cimetière du couvent de Saint-Denis. Myconius avoit son épée nue, comme les welches leurs rapières. Nous déterrons le mort en nous aidant des mains feulement, car la terre n'avoit pas eu le temps de s'affermir. Une fois le cadavre à découvert, nous lui paffons une corde &, tirant de toutes nos forces, nous l'amenons en haut; après l'avoir enveloppé de nos manteaux, nous le portons sur deux bâtons jusqu'à l'entrée de la ville. Il pouvoit être trois heures du matin. Nous déposons notre fardeau dans un coin & frappons au guichet. Un vieux portier se présente en chemise & ouvre; nous le prions de nous donner à boire, prétextant que nous mourons de foif. Pendant qu'il va chercher du vin, trois d'entre nous introduisent le cadavre & s'en vont le porter dans la maison de Gallotus qui n'étoit pas fort éloignée. Le portier ne se douta de rien. Quant aux moines de Saint-Denis, ils se virent obligés de garder le cimetière & de leur cloître ils décochoient des traits d'arbalète fur les étudians qui s'y présentoient.

Le theatrum fervoit fouvent aux diffections, qui étoient alors préfidées par un professeur; un barbier manioit le scalpel. Outre les étudians, l'affistance se composoit de seigneurs &

de bourgeois en grand nombre, de dames auffi, quand même on difféquoit un homme; beaucoup de moines y venoient également. Je m'exerçois un peu à distiller. Je prenois note d'une foule de recettes que les doctores me communiquoient ou que j'empruntois aux ouvrages de Falco; ces derniers, mon hôte les avoit hérités de Falco lui-même ; il les gardoit fous clef dans une chambre où je m'introduifois au moyen d'une échelle & non fans danger. Je dus la connoiffance d'excellens remedia, foit à Kirchmannus qui les tenoit du médecin Faber, de Cologne, foit à des étudians qui les rapportoient d'Italie & avec lesquels je parlois science. Je couchois par écrit des loci communes in totà medicinà; je réduifis in tabulas les livres les plus importans de Galenus; j'entendois Rondeletius exprimer ses étranges opiniones, dont je pris soigneusement note. Une fois nous passames toute la nuit à copier un livret: De componendis medicamentis, que Rondeletius nous avoit prêté; nous n'eûmes garde d'omettre une recette pour faire pousser les poils, car étant encore imberbes, nous penfions qu'une mouftache nous donneroit un air plus respectable : que de fois, le foir, avons-nous barbouillé nos lèvres, ce qui faliffoit les oreillers; nous nous faifions auffi ratiffer avec le rafoir le deffous du nez, mais tous ces beaux moyens ne se montroient guère efficaces.

Sur ces entrefaites, Humelius me manda que

sa pharmacie ne lui rapportoit guère, qu'on prescrivoit peu de remèdes, que les Bâlois ne tenoient pas à d'habiles médecins, que les ordonnances étoient plutôt allemandes que latines. La plupart des docteurs purgeoient avec du féné, de la régliffe & autres recettes absurdes. Le D' Ifaac lui-même fe conduifoit en charlatan de bas étage. Bref, mieux valoit à Bâle être mendiant qu'apothicaire. Tout ce que les médecins favoient faire, c'étoit de purger ; quant aux médicamens férieux, comme ceux de Montpellier, point n'en étoit question. Humelius comptoit donc fur moi pour réformer cet état de choses. Sa lettre me stimula; j'entrevis la possibilité de furpasser mes futurs collègues & d'introduire plusieurs nouveautés, le clistère, des topiques, enfin une foule de spécifiques excellens. Grâces à Dieu, c'est aussi ce qui est arrivé.

Mon père m'avertit de ne pas trop me laiffer aller à foigner mes camarades allemands, à caufe des peines qu'encourent à Montpellier ceux qui exercent l'art de guérir fans avoir de grade: on les met à cheval fur un âne, dont ils tiennent la queue en guife de bride; puis on les promène par les rues au milieu des rires de la populace, enfin ils font conduits hors de la ville, & durant tout le trajet les enfans s'amufent à les couvrir de boue.

Le 3 de mars 1555, Guilelmus Eduardus fut reçu docteur en médecine. La promotion, préfidée par Saporta, fut célébrée dans l'églife en

grande folennité & au fon des orgues. Le récipiendaire rendit grâces en cinq ou fix langues, parmi lefquelles l'allemand, quoiqu'il ne le fût pas du refte. On lui fit faire une belle promenade à travers la ville; un plumet de foie ornoit fon barret carré; les hautbois jouoient; on portoit dans le cortége des branches de fenouil & des figurines de fucre. Il y eut une magnifique collation; on lança plus d'un quintal de dragées; l'hypocras étoit excellent; enfuite vinrent les danfes.

Le 28 de mai 1556, je fus reçu bachelier en médecine; le D' Saporta fit la promotion au *Collegium regium.* Les *doctores medici* de l'univerfité difputèrent feuls contre moi; l'*actus* dura de 6 heures à 9 heures du matin. Après quoi je revêtis une robe rouge & remerciai par un *carmen* où les Allemands ne furent point oubliés. En commençant, j'avois récité par cœur une longue *oratio.* Enfin je payai 11 francs & 3 fols, contre lefquels on me remit un diplôme muni du fceau. Les Allemands me préfentèrent leurs félicitations; pour leur témoigner ma reconnoiffance, je leur donnai un banquet.

En ce temps s'éleva un tumulte. Les étudians reprochoient aux professeurs de ne pas donner leurs cours. Ils s'affemblèrent, firent en armes la tournée des *collegia* & ceux qu'ils y trouvoient écoutant une leçon, ils les invitoient à fortir pour se joindre à la troupe. C'est ainsi que Hœchstetter vint me quérir au cours de Saporta; je ne

je ne me fouciois guère d'offenfer ce professeur, mais Hœchstetter n'en voulut pas démordre & force me fut de m'acheminer, avec une foule énorme d'étudians de toutes les Nations, vers la maison du parlement. Là notre procurator se plaignit en notre nom de la négligence des doctores & demanda le rétablissement de l'ancien usage en vertu duquel deux procuratores, nommés par les étudians, étoient invessis du droit de retenir leurs stipendia aux professeurs qui ne donnoient pas leurs cours. Les doctores répliquèrent par la bouche d'un procurator; néanmoins, il fut fait droit à notre requête & le tumulte s'apaisa.

Le 16 d'octobre 1553, Guillaume Dalençon, de Montauban, fut dégradé. C'étoit un prêtre converti qui avoit apporté de Genève des livres & féjournoit depuis longtemps en prifon. Revêtu de fon coftume eccléfiaftique, il monta fur une eftrade où l'évêque étoit affis. Après mille cérémonies & la lecture de nombreux paffages en latin, fes ornemens facerdotaux lui furent enlevés & remplacés par des habits féculiers; on lui rafa la tonfure, on lui coupa deux doigts, puis il fut livré à la juftice civile qui l'appréhenda fur-lechamp & le ramena dans fon cachot. Le 16 de janvier 1554 il fut condamné à mort & l'aprèsmidi même il fut fupplicié.

Un homme porta Dalençon fur fes épaules hors de la ville, non loin d'un couvent, à la place des exécutions où étoit dreffé un monceau d. i.

58

de bois. A la fuite de Dalençon marchoient deux prisonniers: un tondeur de draps, en chemise avec une botte de paille liée derrière le dos; & un homme de condition, fort bien accoutré. Dans leur égarement, tous deux renioient publiquement la vraie foi. Pour Dalençon, il ne ceffoit de chanter des pfaumes. Arrivé devant le bûcher, il fe déshabilla lui-même jufqu'à la chemise, rangea ses vêtemens dans un coin avec autant d'ordre que s'il eût dû les remettre, & fe tournant vers les deux hommes qui vouloient abjurer, il leur adressa des paroles si férieuses, que fur le visage du tondeur de draps la fueur couloit en gouttes de la groffeur d'un pois. Ce que voyant, les chanoines qui faifoient cercle, montés fur des chevaux ou des mules, lui commandèrent de finir. Alors il s'élança d'un air allègre fur le bûcher & s'affit au milieu. Par un trou pratiqué dans l'escabeau passoit une corde: le bourreau la lui mit au cou, lui lia les bras au corps & alluma le bûcher, après avoir jeté deffus les livres rapportés de Genève. Le martyr reftoit paifible, les yeux tournés au ciel. Au moment où le feu atteignit les livres, le bourreau tira la corde & serra le cou du patient : la tête s'inclina fur la poitrine, dès lors Dalençon ne fit plus un seul mouvement & son corps fut réduit en cendres.

Placés au premier rang, les deux prifonniers ne perdirent rien de ce spectacle & durent avoir chaud. Ils furent ramenés à la maison de ville.

On avoit dreffé, à côté de l'églife Notre-Dame, une eftrade fur laquelle étoit placée la Vierge; c'étoit devant cette image que les captifs devoient fe rétracter. Après une longue attente, la foule n'en vit paroître qu'un feul : le tondeur de draps refufoit d'abjurer, réclamant de toutes fes forces qu'on le mît à mort fans rémiffion, parce qu'il avoit faibli. On le réintégra dans fa prifon. L'autre, qui paroiffoit être un perfonnage de qualité, monta fur l'eftrade & s'agenouilla devant la madone, un cierge allumé à la main. Un notaire lui lut quelque chofe & il y répondit. Il eut la vie fauve, mais fut envoyé aux galères.

Le mardi fuivant, on procéda contre le tondeur de draps, qui fut étranglé & brûlé de la même forte que Dalençon. Il montra une grande fermeté d'âme & un fingulier repentir d'avoir penfé un moment à fe rétracter. Ce jour-là il pleuvoit, lebois ne vouloit pas flamber, & comme le patient, étranglé à moitié feulement, enduroit d'atroces fouffrances, du couvent voifin les moines apportèrent de la paille; le bourreau la prit & fit chercher à la pharmacie de mon hôte de la térébenthine pour activer le feu. Je voulus reprocher aux domeftiques d'avoir livré cette térébenthine; ils me confeillèrent de me taire, vu qu'il pouvoit m'en arriver autant, puifque j'étois luthérien.

Un fait furprenant fignala ce martyre : le jour que Dalençon périt, le 6 de janvier, il tonna très-fort auffitôt après l'exécution. Les prêtres

60

en plaifantèrent & dirent que c'étoit l'effet de la fumée produite par le brûlement de l'hérétique. Peu de temps après, un commissarius arriva de Toulouse & visita la ville en compagnie du baillif pour rechercher les luthériens (ainfi nommoit-on les chrétiens réformés, les appellations de calviniste & de huguenot n'étoient pas encore en usage). Des cries furent faites à son de trompe, enjoignant sous des peines sévères de dénoncer tous les luthériens. On brûla aussi en place publique un grand nombre de Bibles & de livres théologiques imprimés par les nôtres & trouvés chez un libraire.

Mon père m'écrivit combien il étoit heureux de penfer que nous autres Allemands n'étions pas inquiétés pour cause de religion. Comme il lui étoit revenu aux oreilles que j'étois non moins bon joueur de luth que bon danfeur, il terminoit en me conjurant de ne pas m'amouracher d'une welche, car il travailloit à me donner, dès ma rentrée au pays, une femme qui m'agréeroit fans nul doute. Il me révéloit les négociations qu'il avoit entamées avec maître Franz Jeckelmann. Celui-ci ne disoit pas non, mais il vouloit attendre mon retour avant de rien décider. Mon père me faisoit l'éloge de la jeune fille, de ses vertus, de son jugement, de sa docilité. Il se doutoit depuis longtemps, & mon camarade Hummel l'avoit récemment confirmé dans cette idée, que la personne me plaisoit; c'est ce qui l'engageoit à me faire ces ouvertures, plus tôt qu'il

ne convenoit peut-être, afin que j'eufle d'autant plus hâte d'achever mon cursus studiorum & de revenir à Bâle. Il me recommandoit de pourfuivre avec ardeur mes études & de ne pas négliger la chirurgica.

«Grande, disoit-il, est notre pénurie de chirurgi; la plupart font des enfans auxquels manquent & le favoir & l'expérience. Un cas difficile fe préfente-t-il? ils tremblent comme des pouilles mouillées, se grattent la tête en secret, mais devant le monde promittunt salutem. Qu'en réfulte-t-il? Les patiens demeurent eftropiés, s'ils ne trépassent. Il faut qu'en pareilles conjonctures le medicus fache fournir confeil & affiftance, prendre même le couteau en main; le profit en vaut la peine. Mon fils, le défir de ton père est de donner en toi à la patrie un honnête homme, diftingué & utile. A Bâle la quantité des médecins eft effrayante & si l'on n'eft pas capable de furpasser ses confrères, on est fûr de rester toute fa vie une façon de mendiant, à moins de devenir un aulicus, de s'engager à l'étranger. Or, pardeffus tout je voudrois te garder chez nous. -Celui qui aura le plus de talent, celui-là époufera la femme de fon choix.»

J'écrivis à la maison, avouant que la jeune fille m'étoit chère d'ancienne date; je ne demandois que le temps d'être reçu docteur & de rentrer au pays, car l'espoir d'obtenir sa main m'ôtoit la pensée de me fixer autre part qu'à Bâle. J'ajoutois que la volonté de son père ne

62

fuffifoit pas, il falloit fon confentement à elle, & je priois mon père de fonder à l'occafion fes fentimens. Une nuit je rêvai que j'avois mal à la main & que j'allois confulter le barbier Jeckelmann, lorfque fa fille appliqua quelque chofe fur la partie fouffrante & je me fentis guéri. A mon réveil je tins ce fonge pour un pronoftic de notre union.

Quelque temps après, plusieurs de mes compatriotes & camarades d'école arrivèrent à Montpellier. Ils portoient de longues épées suiffes, leur costume étoit tout à l'allemande. On les eût pris pour des lanfquenets, leurs manières étoient groffières. Par eux je reçus une quantité de lettres. Mon père me racontoit comment il s'étoit acquitté de ma commission, favoir de preffentir celle que je recherchois: entreprise peu aisée, car la jeune fille ne sortoit que pour aller à l'églife, sans compter que le bruit couroit d'une entente entre elle & moi. A la fin mon père étoit parvenu à lui parler seul à seule : il lui avoit annoncé que je défirois favoir fi elle prenoit plaisir à ma personne & si, Dieu aidant, elle m'accepteroit à mon retour quand je demanderois sa main. Rougissante, elle avoit répondu que ce qui plairoit à son père, lui plairoit aussi; toujours elle avoit entendu parler de moi favorablement & toujours elle m'avoit eu en estime. Du reste, que depuis longtemps je lui fusse agréable, c'eft ce qu'elle avoit laissé entrevoir à la marraine de son père, la vieille schultheifs

Fren, car elle lui avoit avoué ne reffentir pour perfonne autant d'inclination que pour moi. Donc elle m'attendroit. Elle avoit le projet d'aller, un dimanche, fe promener en famille du côté de Gundeldingen, & mon père fe propofoit de lui donner collation. On comprend que cette lettre me remplit de joie & de courage. J'envoyai à maître Jeckelmann & à fa fille deux beaux couffinets brodés, de l'excellent vin de Chypre & deux groffes branches de corail.

Le 25 d'août 1556, je reçus des missives de Bâle, parmi lesquelles cinq feuilles de papier pliées comme un livret in-octavo & toutes couvertes de l'écriture de mon père. Il se montroit fatisfait de favoir que je travaillois bravement pour arriver ad gradum; il espéroit que l'an prochain me verroit rentrer au pays, car maître Jeckelmann commençoit à s'impatienter: de nombreux prétendans, dont plufieurs de trèsbonne famille, ne lui laiffoient aucun repos. Mon père s'apercevoit auffi que, par l'effet de la bonne volonté dont elle étoit portée à mon égard, ma future falueroit avec plaifir mon retour & qu'elle soupiroit après ce moment. « Et ceux qui ont été éconduits répètent : Nous voulons voir quel beau docteur il fera, celui qui nous fupplante auprès du barbier Franz! Qu'ai-je befoin de t'en dire plus long fur ce chapitre? La ville entière est remplie de la nouvelle qu'affurément maître Jeckelmann t'a promis sa fille & que déformais il est inutile de se présenter. Si tu pou-

64

vois entendre tous les propos qui se tiennent, ils t'exciteroient à confondre un jour ceux qui te reprochent ton bonheur. Mais si tu te préoccupes avant tout de rendre gloire à Dieu, de me combler de fatisfaction & d'être utile à la patrie, voilà plus qu'il n'en faut pour t'encourager au travail. » Mon père me disoit encore que je retirerois grande louange en prenant mon grade de docteur à Bâle plutôt qu'ailleurs : le magistrat & la bourgeoisie verroient cela de meilleur œil que si j'imitois ceux qui sont leur promotion à l'étranger & qui sont réputés trop incapables pour postuler à notre université; car on connoît le dicton : Accipimus pecuniam & mittimus stultos in Germaniam.

En novembre 1556, je réfolus de regagner le toit paternel au printemps fuivant, par Toulouse, Paris & la France. Mon hôte m'acheta un cheval & me pourvut pour la route; mon père me fit tenir à Paris quelque argent. Je devois avoir un compagnon, Theodorus Birckmannus, de Cologne, jeune homme érudit qui favoit jouer nonfeulement des inftrumens à corde, mais encore du fifre, en sorte qu'il nous étoit facile de nous divertir en route à la moindre occafion. Un voifin vendit le cheval & je me défis de mon bon luth, non sans regret. Le 24 de février, nous traitâmes à l'hôtellerie nos camarades & leur dîmes adieu. Je fis vifite à mes professeurs & autres connoiffances, pareillement à quelques demoifelles. Le 27 de février, je pris congé de M. Catalanus qui pleuroit,

pleuroit, de fa femme & de fes gens. Birckmann arriva devant la pharmacie avec les Allemands, qui vouloient nous faire la conduite. J'enfourchai ma monture &, Dieu aidant, mais le cœur bien gros de quitter cette bonne ville que j'avois fi longtemps habitée, je me mis en route efcorté d'une affez nombreufe fuite à cheval. Alors je fus faifi d'effroi en fongeant aux dangers qui pouvoient m'affaillir durant ce long voyage, & à la penfée que je ne reverrois plus Montpellier, mon cœur s'attendrit, mes yeux fe mouillèrent de larmes.

# Retour à Bâle.



OVS chevauchâmes du côté de Bâle. J'eus du plaifir quand, après tant d'années, je revis les deux tours de la cathédrale. Je déchargeai contre la porte d'un jardin mon arquebufe qui contenoit deux

e.

65

balles, puis je fis mon entrée par la Spalenthor. Riedi s'arrêta à la maifon de *l'Oie*; Jean, le mercenaire, m'accompagna jufqu'à *la Chaffe*, le logis paternel, à travers la Ruelle des Tanneurs & la Place des Francifcains. Devant notre demeure je rencontrai un homme en quête d'un médecin, auquel il vouloit montrer de l'urine; peut-être

étoit-ce un préfage de mon avenir. Nous fonnâmes : perfonne à la maison. C'étoit dimanche, la fervante étoit au prêche de l'après-midi, mon père à fa terre de Gundeldingen. Ma mère fe trouvoit en vifite dans le voifinage; elle accourut & m'accueillit en fondant en larmes. Sèche & maigre, elle portoit, felon la mode d'alors, un tablier vert montant jusqu'aux épaules & des fouliers blancs. Je congédiai le foldat à qui je fis préfent de mon manteau. Bientôt arriva mon père avec Caftaleo; tous deux me fouhaitèrent la bienvenue & admirèrent combien j'avois grandi; en effet, depuis mon départ je m'étois presque allongé de la tête & du cou. Les voifins vinrent me faire accueil, ce fut fête dans tout le quartier. Plus tard je fus que la fervante de Dorly Becherer, la sage-femme, avoit couru chez maître Franz pour être la première à communiquer la nouvelle à ma future, qui fut faisie d'effroi, cette fille ayant crié trop haut. On apprêta le fouper auquel affiftèrent mes anciens camarades; à l'annonce de mon arrivée, ils s'étoient empressés de me rendre vifite. Après le repas nous les accompagnâmes à la Couronne, en descendant la Fryenstrasse où Madeleine Jeckelmann me vit paffer encore revêtu de la cape espagnole & s'enfuit. L'hôtelier avoit lui-même demandé la main de ma future; il me plaifanta, d'où je conclus que toute l'affaire étoit passablement ébruitée. Puis je rentrai chez nous.

Le lendemain, Humel vint me prendre pour me conduire ici & là. Nous traversâmes d'abord la Place de la Cathédrale où M. Louis de Rifchach m'aperçut; me voyant coiffé d'un barret de velours & ceint d'une épée, il se demandoit qui j'étois, quand je me donnai à connoître. Après quoi j'allai faluer le D'Sulzer, pasteur de la Cathédrale, puis le D' Jean Huber, qui me fit un amical accueil & ses offres de service. Je le priai d'accepter un Clément Marot avec une jolie reliure de Paris. Enfuite nous descendimes vers l'abattoir par la ruelle Saint-Martin. Devant l'étal étoit ma future; je n'y pris garde, mais elle me vit : elle entra d'abord dans la boucherie, puis se fauva au logis & elle ne retourna plus acheter la viande parce que les bouchers la plaifantoient. Après dîner, mon père me conquifit à fa terre de Gundeldingen. Nous causâmes en chemin: il me confeilla de ne pas parler vite, felon l'habitude welche; il m'entretint auffi de fes affaires, du doctorat, de mon mariage. Je m'amufai à mettre en état un luth en bois de cyprès & une grande harpe que mon père poffédoit d'ancienne date; j'arrangeai mes livres, mes *fcripta*; ainfi s'écoula la première femaine.

De fon côté, mon père penfoit à me procurer une entrevue avec ma future. En conféquence, il invita maître Franz & fa fille à venir paffer à Gundeldingen l'après-mididu dimanche fuivant. C'étoit le 16 de mai, un vrai, un joyeux jour de printemps. Après dîner, je partis avec Thie-

bold Schœnauer; nous avions envoyé d'avance nos luths à la campagne. A notre arrivée, nous trouvâmes dans la cour deux jeunes filles: l'une étoit la coufine de la Schenk, promise à Daniel, fils de maître Franz; l'autre étoit Madeleine que je faluai amicalement; elle me rendit la pareille, non fans changer de couleur. La conversation s'engagea; bientôt Daniel nous rejoignit; nous nous promenâmes dans tout le domaine en parlant de chofes & d'autres; ma future fe comportoit en perfonne rangée & modefte. A 3 heures nous montâmes dans la maison; je jouai du luth avec Thiebold; puis, fuivant ma coutume, je danfai la gaillarde. A ce moment entra maître Franz qui me souhaita la bienvenue. Nous nous mîmes à table & fîmes honneur à un goûter qui valoit bien un fouper. La nuit s'approchoit, nous eûmes juste le temps de regagner la ville. En chemin, mon père & M. Jeckelmann prirent les devans; Daniel & moi fuivions à diftance avec les jeunes filles & nous caufions agréablement. Dorothée avoit la parole un peu plus hardie que ma future ; elle dit tout à coup: « Quand deux jeunes gens se voient de bon œil, il ne faut pas laisser les choses traîner en longueur, parce qu'un malheur eft bien vite arrivé.» Sur les glacis nous nous féparâmes, maître Franz & fa compagnie rentrant par la Steinenthor, & mon père par la porte d'Eschamar. Agités par mille penfées fur mon avenir, nous gagnâmes notre lit.

J'infiftois pour que notre mariage fût définitivement conclu, car je commençois à m'attacher beaucoup à ma future; je ne lui déplaifois pas non plus, comme j'étois parvenu à le lui faire avouer à demi, un jour que la coufine de fa mère, la bouchère Bulach, nous avoit invités à venir manger des cerifes dans fon pré devant la Spalenthor. Voyant donc notre mutuel défir, maître Franz & mon père décidèrent que la demande feroit faite par le D' Jean Huber. Mon père alla le prier de se charger de cette démarche, il y confentit volontiers. Un matin il manda maître Franz à la cathédrale, s'acquitta de fa commission & obtint une réponse favorable. Vers le foir il vint m'annoncer ce réfultat avec fa gaîté habituelle & force félicitations; cependant mon futur beau-père défiroit ne pas divulguer l'arrangement avant que j'eusse passé mon examen de docteur; mais alors on termineroit.

Ce meffage me remplit de joie. M. Jeckelmann auffi parut bien aife d'avoir enfin donné fon confentement. Sa longue réferve s'expliquoit par la crainte que mon père ne fût accablé de dettes ; ce qui lui déplaifoit encore, c'étoit de voir notre maifon remplie de penfionnaires: « Je ne veux, difoit-il, jeter ma fille ni dans les dettes, ni dans le vacarme.» Mon père l'affura que fes dettes étoient faibles comparées à fon avoir qui fe compofoit de maifons & de la terre de Gundeldingen ; il ajouta que lui-même ne demandoit pas mieux que de ne plus tenir de

penfionnaires. Ces explications satisfirent maître Franz, d'autant plus que M. Gaspard Krug, qui devint bourgmestre & qui m'avoit vu, lui confeilla de m'accepter, & le fils de M. Krug, Louis, lui dit de remercier Dieu, parce que je promettois d'être un jour un médecin diffingué; il estimoit que j'avois déjà fait mes preuves en foignant sa femme : celle-ci, ayant accouché de deux jumeaux, fouffroit d'une faiblesse exceffive & je lui avois ordonné du massepain, qui dans ce temps-là n'étoit pas encore en usage. Auffi mon beau-père finit-il par être content & il ne fe fâchoit pas lorfque j'allois dans fa boutique de barbier parler à fa fille. Toutefois ces entrevues avoient plutôt lieu en fon absence & à la dérobée : je me gliffois par la porte de derrière ouvrant sur la ruelle & nous restions en bas à babiller en tout bien, tout honneur. Maître Franz ferma les yeux fur ce manége. S'il traîna les choses en longueur autant qu'il le put, c'est qu'un veuf comme lui ne fe fépare pas volontiers d'une fille qui, disoit-il, lui tenoit son ménage d'une manière exemplaire.

En ce temps Elifabeth du Faucon fut promife à Thomas Guérin. Le fiancé, qui venoit fouvent me voir avec Bembelfort, me pria d'organifer une aubade en l'honneur de fa bien-aimée. J'y confentis à la condition que les muficiens fe tranfporteroient également dans l'endroit qu'il me plairoit d'indiquer. Donc, nous étant apprêtés, tard dans la foirée, après le fouper, nous

nous rendîmes devant le logis de ma future. Thiebold Schœnauer & moi jouâmes enfemble du luth, puis je pris la harpe; Bembelfort avoit une viole & comme il la posoit fur un tonneau, celui-ci tomba avec grand bruit. L'orfèvre Hagenbach accompagnoit du fifflet, ce qui formoit un charmant orcheftre. Nous n'obtinmes pas le moindre figne de vie, car mon futur beau-père fe trouvoit chez lui. De là nous allâmes au Faucon; après la férénade, nous fûmes introduits; on servit du vin en quantité & des confitures de toutes fortes. Puis nous regagnâmes notre gîte; les guets nous ayant accostés près de l'Anneau vert, nous leur donnâmes une réponse fatisfaifante & ils nous laissernt passer. Dès lors mes vifites à ma future furent fréquentes, mais toujours fecrètes le plus possible; je faisois & difois toutes les folies qui vous traversent la cervelle quand on eft auprès de fon amante; Madeleine gardoit une modeste contenance. J'adoptai la mife à la mode; on ne portoit alors que des étoffes de couleur, le noir étant réfervé pour le deuil. Plufieurs s'avis èrent de m'épier & comme un foir, après fouper, je fortois de chez ma future, deux individus se mirent à mes trouffes dans l'intention de me roffer; mais je parvins à m'esquiver & rien de fâcheux ne m'arriva.

# Le doctorat.



E moment étoit venu de prendre mongrade. Voulant fournir une preuve préliminaire de mon favoir avant de faire la demande officielle, je follicitai de la Faculté de médecine la permiffion

Le

de professer au Collegium pendant la canicule, ce qui me fut accordé fur-le-champ. Auffitôt je m'y préparai. Je vendis mon cheval pour la moitié de ce qu'il m'avoit coûté; mon père encaissa la fomme, en forte que j'étois à court d'argent. Grande fut mon ardeur au travail. Le 21 de juillet, après avoir, le dimanche précédent, fait afficher aux portes de l'églife que j'ouvrois un cours, je donnai ma première leçon au Collegium dans l'aula medicorum. Je débutai par une longue peroratio. Puis j'entrepris l'explication du liber Galeni de causis morborum. Au commencement presque tous les medici & la plupart des professons figuroient dans l'affistance, mais à la fin je n'eus plus que deux Hollandais. A la fortie de la féance ils m'accompagnoient au logis, grimpoient fur les mûriers du jardin de mon père & se régaloient des fruits. Je leur montrois quelques curiofités pour les encourager à fuivre affidûment mes leçons.

Le 14 d'août, je me rendis chez le D' Ofwaldus Berus, doyen de la Faculté, & dans une oratio je postulai le gradus medicus. Là-desfus je fus affigné au lendemain, dimanche après midi, chez le même D' Ofwaldus, derrière la cathédrale, où se rencontrèrent les trois professeurs qui composoient le collegium medicum. Après avoir entendu ma harangue pour demander le grade, ils en vinrent à la cenfure : je prouvai que j'avois étudié tant d'années, puis j'exhibai mes diplômes de maître & de bachelier en médecine obtenus à Montpellier. Les professeurs paroiffoient fatisfaits; mais quand ils fe furent enquis de mon âge & que j'eus répondu : « 21 ans au mois d'octobre prochain, » le decanus se lança dans un discours pour déclarer que le candidat devoit avoir au moins 24 ans. Ils me renvoyèrent donc. Je rentrai chez nous tout contrit, persuadé que ma jeunesse alloit être un obstacle à ma promotion. Le soir même je fis mes doléances à mon futur beau-père ; il fe fâcha : «S'ils mettent des empêchemens, s'écria-t-il, je vous donne mon cheval & vous irez chercher votre grade à Montpellier.» Pourtant je me tourmentois bien gratuitement, car les professeurs n'avoient pas pris au férieux leur objection & ils regrettoient que je fusse forti fi vite.

Le lendemain 16 d'août, le bedeau vint me convier au *tentamen*, qui eut lieu dans la maifon du D'Ofwaldus par-devant les trois mêmes perfonnages. Ils m'interrogèrent longuement & e.i.

me firent furtout des quæstiones medicæ; je leur répondis de grand cœur, ce n'étoit point auffi difficile que je me l'étois imaginé. L'épreuve dura trois heures entières, après quoi l'on me donna les deux puncta à expliquer le lendemain, favoir, un aphorifme d'Hippocrate: Mutationes temporum pariunt morbos, & la Definitio medicinæ Gal. in Arte parva: Medicina est fcientia falubrium,&c. A la fin de cette séance, la fille du D'Oswald, Marguerite, nous servit des gâteaux & du vin; alors les professeurs se montrèrent avec moi pleins de gaîté; d'ailleurs c'étoit moi qui payois.

Je paffai l'examen le lendemain 17 d'acût dans le même local. J'eus à differter *memoriter*, l'efpace d'environ une heure, fur les *themata* qui m'avoient été remis, abfolument comme fi j'euffe profeffé. Puis les trois *doctores* prirent la parole pour me combattre, cela dura bien trois heures; le D' Ofwald furtout, qui fe piquoit d'être un grand *philofophus*, me houfpilla longtemps. Enfuite on me fit fortir; quand je fus rappelé, on m'informa, felon l'ufage, que dans un bref délai j'aurois à foutenir une difcuffion publique. Enfin nous prîmes une collation dont je remis le coût, avec une douceur, à la fille du D' Ofwald.

Je me préparai pour la difpute. Je reçus du doyen deux *themata*; ils n'étoient pas trop de mon goût, & fi le candidat avoit eu, comme aujourd'hui, le droit de choifir, j'eusse préféré quelque sujet plus ample. Je fis imprimer ces

themata avec quelques mots de commentaires, & le dimanche 29 d'août ils furent affichés aux quatre églifes paroiffiales; le bedeau les alla porter à tous les docteurs & professeurs, qu'il convia en même temps à la dispute. Celle-ci étoit fixée au jeudi suivant. Or, le lundi, la fièvre me prit, accompagnée d'un catarrhe: c'étoit une maladie, dite le croup, qui couroit alors. J'étois donc bien mal à mon aife. L'épidémie féviffoit au près & au loin ; j'appris plus tard qu'elle s'étoit également montrée à Montpellier, où elle fe nomme la coqueluche. Néanmoins, le jeudi 2 de septembre, je me présentai pour la soutenance qui eut lieu dans l'aula medicorum; commencée à 7 heures, elle dura jusqu'à midi. Etoient préfens presque tous les academici, car depuis longtemps il n'y avoit eu de difpute. Les doctores medici prirent seuls la parole (on ne comptoit alors pas plus d'un ou de deux studiosi medicinæ; les professeurs Huberus & Isaacus leur donnoient des cours), mais des magistri philosophi se mélèrent à la discussion. Dieu aidant, je m'en tirai non fans honneur. La féance terminée, j'eus à régaler à la Couronne une table entière de convives. Après le repas, j'allai au rendezvous habituel raconter ma joie à Madeleine.

Le 6 de feptembre, les membres de la Faculté me mandèrent pour m'annoncer que j'étois admis au doctorat & me félicitèrent. Dès qu'ils m'eurent fait prévenir à domicile du jour & de l'heure de la promotion, je pris les arrange-

76

mens néceffaires. On m'avoit affigné deux promotores: le D' Ifaac, qui me donna les themata de mon difcours, & le D' Ofwald Ber, qui étoit chargé de me remettre les infignia. Je fis imprimer l'intimation &, le famedi fuivant, accompagné du D' Ifaac & du bedeau, j'allai inviter ad actum les bourgmestres, les fcolarques, les academici & un grand nombre de mes bons amis, parmi lesquels mon futur beau-père.

Le lundi 26 de septembre, je fus conduit au logis du doyen Ber. On y but de la malvoisie, puis le cortége se rendit au Collegium. Je portois un habit de camelot noir, garni sur toutes les coutures d'une bande de velours large d'une main; j'avois des chausses rouges & un pourpoint de soie de la même couleur. Devant la demeure du D' Huber, le D' Ofwald fe rappela tout à coup que je devois auffi differter sans préparation sur un fujet donné au moment même, & comme il avoit oublié de se munir d'un livre, il en fit prendre un dans le cabinet du D' Huber. Nous arrivâmes à l'aula medicorum. Elle étoit ornée de riches tapifferies & remplie de monde, car depuis longtemps aucune promotion de docteur n'avoit eu lieu. Je me plaçai dans la cathedra inférieure, le D' Ifaac dans la fupérieure. Les trompettes fonnèrent, & le D'Ifaac ayant prononcé un difcours, me propofa les themata. Auffitôt je récitai mon oratio par cœur, bien qu'elle fût longue; puis le D' Ifaac m'adreffa au doyen & quitta la chaire. Le D' Ofwald m'accueillit par une courte allo-

cution, & précédés du bedeau portant le sceptre, nous montâmes dans la chaire supérieure. Là, avec la folennité accoutumée, le doyen pofa fur ma tête un barret de velours, puis une belle couronne par-deffus; bref, il accomplit toutes les cérémonies d'usage, sans oublier l'anneau qu'il me paffa au doigt. Après m'avoir proclamé docteur, il me fomma de donner un échantillon de mon favoir en traitant d'emblée la première matière venue. Il feuilleta fon livre & me défigna un endroit; je lus comme fi le texte de ma thèse s'y trouvoit imprimé, & je me mis à differter. Au bout d'un moment, le doyen ferma le livre, difant que cela fuffisoit; puis il m'accorda la parole pour formuler mes remercîmens, ce que je fis dans une longue harangue apprise par cœur. Ce fut le dernier acte de la cérémonie; elle avoit duré plus de quatre heures. Les 4 trompettes sonnèrent de nouveau & nous sortîmes en cortége pour aller à la Couronne, où le banquet étoit préparé. Le recteur, Wolfgang Wiffenburg, marchoit à mes côtés; puis venoient le vénérable D' Amerbach & les autres academici en affez grand nombre: devant moi le bedeau & les quatre muficiens qui jouèrent tout le long du trajet. Au repas, il y avoit sept tables dreffées; nous fûmes très-bien traités & il ne m'en coûta que 4 batzen par tête. Le dîner finit à 3 heures, car les banquets ne se prolongeoient point alors auffi longtemps qu'aujourd'hui. Suivant l'ufage, les convives précédés du sceptre

78 MEMOIRES DE FELIX PLATTER furent congédiés par le D' Ifaac. Celui-ci me mena en fa demeure où nous fîmes collation. Puis on me reconduifit au logis paternel.

# Fiançailles & mariage.



VSSITOT après ma réception, mon père preffa la conclusion de mon mariage & dès la fin de feptembre il infista de plus belle auprès du père de Madeleine. Comme j'avois fubi toutes les épreu-

ves avec honneur, & que notre liaiton commençoit à s'ébruiter, il falloit que maître Franz fe décidât à boucler l'affaire. Il fit une réponfe honnête & continua néanmoins à gagner du temps, car, ainfi que je l'ai dit, il avoit de la peine à fe féparer de fa fille. En attendant, j'obtins la permiffion de fréquenter ouvertement fa maifon, ce qui eut lieu de m'étonner puifque, rien n'étant arrêté, la prudence auroit autorifé certaines précautions. Mes vifites, il eft vrai, fe paffoient en tout bien, tout honneur; nous caufions tranquillement de chofes & d'autres, prenant plaifir à badiner; fouvent j'aidois Madeleine à préparer des confitures de coins. Ainfi s'écouloit le temps.

Je me fouviens d'une joyeuse plaifanterie : à la Saint-Simon & Jude, je voulus gagner à

ma future l'étrenne de la foire. Dès que fon père fut dehors, je me glissai dans la maison, à 9 heures du matin, par la porte de derrière qui reftoit toujours ouverte. N'ayant rencontré perfonne, car Madeleine étoit feule en bas dans la boutique, je grimpai furtivement au grenier; là, je me postai près de la lucarne afin d'entendre les cloches annoncer à midi l'ouverture de la foire. J'attendis trois heures, m'ennuyant & grelottant. Enfin les cloches se mirent en branle; auffitôt je descendis en tapinois, j'ouvris la porte de la chambre & criai de toutes mes forces : «A moi l'étrenne!» J'espérois surprendre ma fiancée, mais je ne trouvai que la servante, & celleci répétant sa leçon, me dit que sa maîtresse étoit fortie. Or Madeleine s'étoit cachée fous l'efcalier & bientôt elle entra en s'écriant qu'elle avoit gagné l'étrenne. Je m'exécutai largement, elle auffi me fit un cadeau. Je voulus lui donner une chaînette que j'avois apportée de Paris; mais elle me pria de la garder, de crainte des propos: «Mieux vaut attendre à plus tard, » dit-elle. En revanche, elle accepta un Testament très-bien relié que j'avois également acheté à son intention. Tel fut durant quelques femaines notre agréable manége, felon la mode des jouvenceaux.

Paffé la foire, mon futur beau-père à bout de prétextes fut obligé de fixer les fiançailles au huitième jour après la Saint-Martin. A 4 heures nous nous préfentâmes chez lui. De fon côté figuroient comme témoins fes amis M. Gaf-

pard Krug, plus tard bourgmeftre, Martin Fickler, Gorius Schielin, Batt Hug, & fon fils Franz Jeckelmann; de notre côté, le D' Jean Huber, Matth. Bornhart, Heinrich Petri. On traita des apports : maître Franz déclara pour fa fille plus de 300 livres, dont 100 florins en argent & le reste en trousseau. Quand vint son tour, mon père dit ne pouvoir rien précifer; seulement, j'étois fils unique & toute sa fortune m'appartenoit. On lui représenta qu'il devoit pourtant stipuler une fomme certaine, vu que des changemens pouvoient furvenir (comme en effet la suite l'a montré); il répondit qu'il étoit pris à l'improviste, mais enfin qu'il accordoit 400 florins; toutefois il n'étoit pas en état de les donner comptant, parce qu'il avoit pour l'heure beaucoup de dettes; en compensation, il nous offroit la table & le logement fous fon toit. Ces propofitions foulevèrent quelques difficultés. M. Jeckelmann s'écria qu'il ne lui convenoit point de lancer fa fille au milieu de penfionnaires tapageurs, qu'il préféroit nous avoir chez lui. Mon père auffi s'affecta fort de ce que maître Franz lui reprochoit ses dettes, & si d'honnêtes gens ne s'étoient trouvés là pour intervenir, on se seroit peut-être séparé fans rien conclure. Ce fut la première pierre d'achoppement sur ma route & mon premier souci. Ma future en fut également très-chagrinée; elle se tenoit en grande angoisse dans la cuifine, d'où elle entendit tout le débat. L'affaire finit par s'arranger, fur la déclaration de

de mon père qu'il renonçoit volontiers à fes penfionnaires, mais qu'il ne pouvoit cependant les renvoyer du jour au lendemain. De ce moment mon père montra néanmoins quelque peu d'humeur, ce qui me gâta toutes les joies de la fête. Enfin on nous fiança l'un à l'autre: je fis cadeau à Madeleine de la chaînette d'or que j'avois rapportée de Paris. Mon beau-père nous donna un fuperbe repas où l'on tint belle converfation; il n'y manquoit que la mufique, jufte ce dont j'étois le plus friand.

Franz Jeckelmann, mon futur beau-frère, avoit époufé la fille de Schœlin qui lui avoit apporté affez de bien. Jamais il n'avoit pu s'entendre avec sa sœur: il vouloit toujours commander en maître & tout bouleverser dans le ménage. Madeleine lui réfiftoit & alloit se plaindre à leur père, qui ne manquoit pas de donner raison à fa fille. Après le souper je souhaitai une bonne nuit à la compagnie & regagnai notre demeure. A ce moment Franz, un peu étourdi par le vin (en temps ordinaire déjà son humeur étoit bizarre), m'accosta dans la rue & me dit qu'il me plaignoit d'épouser sa sœur, sur le compte de laquelle il se mit à déblatérer; ses discours prouvoient bien quel étoit son état, mais ils ne laiffèrent pas que de me faire réfléchir. Et ce fut le deuxième ennui qui troubla mes espérances de bonheur.

La noce étoit fixée au lundi fuivant. Les préparatifs furent pouffés avec activité; les empletf.

tes allèrent grand train, les viandes furent apprêtées. Mon père tenoit à montrer que j'étois fon unique enfant: or, bien que nous n'euffions ni parens, ni intimes, maintes perfonnes nous portoient intérêt; en outre, mon père réfolut de faire à maître Jeckelmann la gracieufeté d'inviter tous fes amis jufqu'au dernier. Donc, le famedi venu, nous conviâmes les parens, les voifins, nos protecteurs, les maître & confeillers de l'abbaye de l'Ours, quelques membres de l'univerfité, de la nobleffe, du Confeil, les maîtres d'école & nos ouvriers avec femmes & enfans.

Le dimanche 21 d'octobre, nous fûmes annoncés conformément à l'usage. Dans les deux maisons de mon père, on prépara les tables & tout ce qu'il falloit pour la noce; beaucoup de gens vinrent nous aider; Batt Oefy, hôtelier de l'Ange, fit la cuifine. A la tombée de la nuit, je me rendis chez maître Jeckelmann; on y étoit occupé à confectionner des bouquets; je reftai à fouper avec eux. En rentrant à la maison, j'y trouvai M. le greffier Ruft, une vieille connoiffance de mon père, qui arrivoit de Berthoud pour affister à mes noces & nous apportoit un beau fromage de l'Emmenthal. Il étoit encore à table avec mon père, qui se montroit fort soucieux d'avoir à traiter la foule de nos convives : il fe difoit qu'il n'étoit pas capable de s'en tirer avec honneur & que tout tourneroit à sa honte. A mon entrée, il me reçut mal, me reprochant d'aller voir ma fiancée & de le laisser dans l'em-

barras, fans prendre ma part de la befogne. Il étoit fi fâché contre moi que M. Ruft eut grand' peine à le calmer & à le raffurer. Cette fcène, la troifième qui vînt empoifonner ma joie, me fut très-pénible: je n'étois point habitué à être tancé de la forte, mais plutôt à recevoir des complimens & à jouir de ma liberté. Je prévis comment les chofes iroient s'il nous falloit vivre deux aux dépens de mon père. Je me couchai bien trifte, & à mainte reprife le fol regret me faifit de ne plus avoir la moindre porte de fortie.

Le lendemain 22 d'octobre, jour de la Sainte-Cécile, je me trouvai tout abattu, car je n'avois guère dormi. Je paffai la chemife de marié qu'on m'avoit envoyée; elle étoit ornée d'une collerette d'or & de nombreufes agrafes de même métal ajuftées à une courte chemifette, fuivant la mode du temps; je mis un pourpoint de foie rouge & des chauffes couleur chair. Je defcendis de ma chambre; mon père n'étoit plus d'auffi méchante humeur; il avoit bien effayé de recommencer fes lamentations, quoiqu'il y eût de tout en abondance, mais dame Dorothée Schenck, une maîtreffe femme qui nous fut d'un grand fecours dans nos préparatifs, le rabroua de la belle façon.

Les gens de la noce s'étant raffemblés chez nous, le cortége défila fous les fenêtres de mon beau-père. Le D<sup>r</sup> Ofwaldus Berus marchoit à mes côtés; malgré fon âge avancé, il n'en étoit pas moins vêtu de rouge, avec un pourpoint de

84

foie tailladé par le haut & un habit de camelot femblable au mien. Devant la maifon de la mariée on me plaça fur la tête un barret de velours orné de perles & de fleurs. A 9 heures, nous entrâmes dans la cathédrale. Bientôt l'époufée, revêtue d'un tablier à corfage couleur chair, arriva conduite par M. Heinrich Petri. Après le fermon nous fûmes unis l'un à l'autre & je paffai au doigt de ma femme une alliance valant 8 couronnes. Nous retournâmes à notre maifon de *la Chaffe*, où l'on nous fervit à boire; j'introduifis dans la chambre haute la mariée qui reçut force cadeaux.

Il y avoit quinze tables, bien garnies, en tout plus de 150 perfonnes, fans compter celles qui fervoient & dont bon nombre prirent part au deffert.Le repas eut quatre entrées. En voici l'ordre : hâchis de filet, potage, viande, poulets, brochet bouilli, rôti, pigeons, coqs, oies, bouillie de riz, gelée de foie, fromage, fruits. On verfa toute efpèce de bons vins, en particulier du vin de Rangen qui fut très-apprécié. Chrifteli le trompette fit de la mufique avec fa viole; les écoliers remplirent l'office de *cantores* & chantèrent, entre autres, la chanfon de la cuiller.

Après le repas qu'on ne prolongea point autant qu'on a coutume de le faire aujourd'hui, M. Jacob Meier, confeiller de l'abbaye de l'Ours, prononça le difcours final. Puis le D<sup>r</sup> Myconius mena la mariée chez le D<sup>r</sup> Ofwaldus Berus, où l'on danfa dans la falle baffe. Il y avoit là grande

foule & beaucoup de notables. Maître Laurent jouoit du luth & Chrifteli du violon, car alors la viole étoit moins en vogue que de nos jours. Je voulus être galant avec ma femme & imiter ce que j'avois vu pratiquer dans les bals de France; Madeleine, toute confufe, me fit un refus amical; je n'infiftai point &, à l'inftigation de Myconius, je danfai une gaillarde, mais feul.

On retourna souper chez nous. Il étoit déjà tard quand les invités commencèrent à se retirer. Afin d'éviter le vacarme & les plaisanteries, je me réfugiai dans la chambre de mon père; bientôt on y conduisit en secret Madeleine. Maître Franz ne la quitta qu'en pleurant & je crus qu'elle-même alloit littéralement fondre en larmes. Quelques femmes vinrent la confoler dans le cabinet de mon père : je leur fervis d'un excellent clairet préparé par moi-même & que je tenois en un tonneau derrière le poêle. Après leur départ arrive ma mère, qui étoit toujours d'humeur allègre; elle m'annonce que les jeunes compagnons me cherchent, qu'il faut nous cacher & gagner le lit. Elle nous fait donc monter furtivement à ma chambre par l'escalier dérobé. Après être reftés un moment affis, comme nous commencions à sentir vivement le froid, nous nous couchâmes à la garde de Dieu, & perfonne ne fut ce que nous étions devenus. Plus tard nous entendîmes ma mère se rendre aux privés; elle chantoit là-dedans à tue-tête, ainfi qu'une jouvencelle, bien qu'elle fût d'un âge très-avancé. Ma femme en rit de grand cœur,

Le lendemain mardi, la Catherine, fervante de Madeleine, lui apporta d'autres habits. Nous la laiflàmes entrer : c'étoit une créature enjouée qui ne manqua pas l'occafion & fe permit les plus bizarres drôleries. Les gens de la noce fe raffemblèrent de nouveau pour le dîner ; il commençoit à 11 heures : on n'avoit pas comme aujourd'hui la mauvaife habitude des heures indues. Le nombre des tables étoit le même que la veille, & le menu tout aufii abondant, fans compter la bouillie des mariés qui remplaçoit alors déjà le vin chaud. Enfuite on danfa jufqu'à la nuit ; au fouper il y eut encore une belle quantité de monde, entre autres toutes les jeunes filles ; mais chacun fe retira de bonne heure.

## Le jeune ménage.



ES préfens de noce avoient été nombreux. Moi-même ne gardai qu'un gobelet & deux ducats : mon père prit tout le refte afin de rentrer autant que poffible dans fes frais. Ma garde-

robe me coûta paffablement & mes premiers gains furent confacrés à la payer. Mon père retint auffi, pour fe rembourfer de fes dépenfes, les 100 florins dot de ma femme. Maître

Jeckelmann ne me donna rien : plus tard il me rappela qu'au repas de mon doctorat il m'avoit fait cadeau de 5 florins, & il avoit trouvé que cela devoit fuffire. Madeleine apporta quelques mauvais objets de ménage, une vieille poêle à frire où fa bouillie d'enfant avoit cuit, une large affiette de bois dans laquelle fa mère prenoit fon manger lorfqu'elle étoit en couches, & deux ou trois autres méchans uftenfiles qu'elle plaça au râtelier dans notre chambre.

Ma femme dut songer à s'occuper de la maifon. Ce fut alors que les pierres d'achoppement fe multiplièrent. Le logis paternel étoit rempli de penfionnaires & abondoit en désagrémens : de là mille ennuis pour les deux nouveaux mariés. Combien nous euffions préféré demeurer feuls! Mais nos moyens ne nous le permettoient pas, & nous fûmes obligés de refter près de trois années à la table de mon père. Je dus me contenter de ma chambre & recevoir mes malades dans la falle baffe, où il ne faifoit guère chaud en hiver. De temps à autre des altercations s'élevoient entre mon père & moi, parce que je ne donnois rien pour alimenter la marmite : le peu que j'amaffois étoit employé à payer nos vêtemens; en effet, je m'exposois à des reproches fi j'avois des dettes chez le tailleur.

Donc nous nous difputions quelquefois, ainfi qu'il arrive lorfque vieillards & jeunes gens vivent enfemble. Ma femme n'avoit d'autre défir que d'être à fon ménage, quitte à fe contenter

de moins; mais il falloit que mon père reftituât nos deux apports, avec lesquels nous pensions nous tirer d'affaire; or pour le quart d'heure il ne possibilità ni argent comptant ni valeurs, & comme je ne voulois pas non plus l'irriter, force nous étoit de prendre patience jusqu'à ce que ma clientèle se fût améliorée. Cette situation m'étoit pénible : aimant ma femme, j'aurois voulu la voir dans l'état qui fied à l'épouse d'un docteur; aussi pendant longtemps ne l'ai-je pas tutoyée & la traitois-je avec déférence, de quoi mon père s'offusquoit. Pour moi les débuts de la vie conjugale ne furent donc point exemps de contrariétés.

Juíqu'au printemps fuivant je ne fus guère occupé; mais je ne manquois jamais l'occafion, dans les repas, par exemple, de difcourir fur les maladies & leurs remèdes; au logis je faifois de même, lorfque nous avions à notre table mon beau-père. C'étoit un bon *chirurgus*, d'une grande expérience: il m'entreprenoit, m'interrogeoit & ne fe gênoit nullement pour me dire qu'il me reftoit encore beaucoup à apprendre, que chez nous les chofes ne fe paffoient pas comme je me l'imaginois. J'étois jeune, ces propos me déplaifoient & je répliquois quelquefois; mais mon défaut de pratique me condamnoit à une feinte foumiffion. Pourtant ma clientèle finit par s'augmenter.

A Bâle, lors de ma rentrée, grand étoit le nombre de ceux qui exerçoient la médecine. Voici

Voici la lifte des gradués : le Dr Ofwald Ber, médecin de la ville, le D' Jean Huber, le D' Ifaac Keller, le D' Adam de Bodenstein, dit Carlstadt, le D' Henri Pantaléon, le D' Gaspard Petri, dit Mellinger, le D' Guilelmus Gratarolus de Bergame, le D' Jacob Huggelin, le D' Jacob Wecker, le Licencié Philippus Bechius, Joh. Bauhinus. Je ne compte pas Jacobus Myconius ni le D' Jacobus Zonion, qui partirent au bout de peu de temps. En fait d'empiriques il y avoit : le Ziliochs, de Saint-Alban, qu'on alloit confulter comme un docteur, & la veuve d'Othon Brunfels qui jouifoit d'une grande vogue. A tout ce monde vinrent s'ajouter ma propre perfonne &, une année après, le D' Theodorus Zwingerus. Ainfi en 1557, 1558, Bâle possédoit près de dix-sept médecins. Il falloit donc m'évertuer fi je voulois gagner ma vie; à cet égard Dieu m'a comblé de bénédictions. En ce temps on vantoit fort l'Ammann : c'étoit un paysan d'Utzensdorf vers lequel accouroit une foule extraordinaire; l'urine lui indiquoit la maladie; pendant bien des années il exerça des pratiques curieuses qui lui valurent une fortune importante. Après cet individu, le Juif d'Alfswiler fut longtemps trèscouru. Dans la Ruelle des Tanneurs une vieille femme, la Lülbürenen, donnoit auffi force confultations, de même que les deux bourreaux, Wolf Kæse & George Kæse; leur frère ainé s'étoit acquis à Schaffhouse un grand renom f.i.

90

de médecin, à l'exemple de fon père Wolf, le bourreau de Tubingue.

Des cliens de la bourgeoisie & de la noblesse commencèrent à m'arriver. Ils foumirent mon favoir à une fingulière épreuve : ils m'envoyoient de l'urine & je devois deviner la maladie. Je sus fi bien faire que plusieurs furent émerveillés de mes réponfes & prirent l'habitude de me confulter. Chaque jour ma clientèle s'accrut, nonfeulement dans la ville, mais au dehors auffi : on venoit exprès pour moi séjourner à Bâle; d'autres repartoient tout de suite, emportant mes prescriptions; ou bien encore, les étrangers me mandoient en leurs maisons & leurs châteaux; je m'y rendois prestement, ne m'y arrêtois guères & regagnois mon domicile auffi vite que j'en étois parti. De cette façon il me fut poffible de traiter une foule de malades, au près & au loin.

En avril 1559, un voleur devoit être jugé : entre autres méfaits, il avoit, à *la Colombe blanche*, fouftrait avec effraction un baquet à laver. Je priai mon beau-père, puifqu'il étoit du Confeil, de faire mettre le cadavre à ma difpofition. Maître Franz eut l'air de croire que ma demande feroit repouffée, parce que l'Univerfité réclameroit le corps; peut-être auffi s'imaginoit-il que je ne faurois me tirer d'une diffection. Je me gardai de l'importuner davantage & j'allai préfenter ma requête au bourgmeftre Franz Oberrieth. Quoique étonné d'abord que je vouluffe entreprendre feul un tel

labeur, il protefta de fa bonne volonté à mon égard & promit de foumettre au Confeil ma demande dès le lendemain. Le 5 d'avril, le criminel comparut par-devant le tribunal & fut condamné à la décollation. A l'iffue de la féance du Confeil, mon beau-père vint m'annoncer qu'on m'abandonnoit le cadavre, qui devoit être apporté après l'exécution dans l'églife de Sainte-Elifabeth, où j'aurois licence de le difléquer; j'étois feulement tenu de prévenir les docteurs & les barbiers, afin qu'ils puffent affifter à l'opération, s'ils le défiroient.

Ainfi fut fait. Des gens de toute condition formèrent une nombreuse affistance, & j'en retirai grand honneur, car dès longtemps en çà, depuis Vésale, nulle diffection publique n'avoit eu lieu à Bâle. Cet ouvrage me prit trois jours. Je fis enfuite bouillir les membres dégarnis de la chair, je les remontai, & j'eus un squelette que je poffède encore après 53 ans. La mère du voleur étoit furveillante des femmes à l'églife de l'hôpital : bien des années s'étoient écoulées lorfqu'un jour elle vint me confulter. Elle avoit appris que le squelette de son fils se trouvoit chez moi; en effet, je lui avois fait faire une belle montre qui étoit dans ma chambre. Cette femme donc s'affit fur un banc tout près, regarda gravement le squelette sans prononcer une parole; mais quand elle fut fortie, elle dit aux gens: «Hélas! ne veut-on pas lui accorder la fépulture? »

# Voyage en Valais.



Njuin 1562, après Pentecôte, mon père réfolut d'aller revoir fon pays natal. Il foupa une dernière fois avec nous & maître Franz; il vouloit fe rendre le même foir encore à Dornach pour y

coucher. Pendant le repas il dit à ma femme : «Madeleine, je défirerois t'emmener, car tu n'as point d'enfant & tu ferois une cure aux bains du Valais, dont la vertu est excellente contre la stérilité.» Mon beau-père possédoit un cheval, il étoit en bonne humeur & s'écria : «J'y vais auffi!» Je consentis bien vite à ce voyage, vu que j'avois également mon cheval. Mon père avoit ramené du Valais un mulet, il l'offrit à ma femme. Incontinent nous fimes nos préparatifs, le lendemain nous partions. Nous prîmes par la Wafferfalle, Berthoud & le Siebenthal. A travers des chemins malaifés, pierreux, dangereux, nous arrivâmes enfin à Sion, le famedi. Dès le premier foir bonne compagnie nous fut députée & l'on nous honora de trente mesures de vin; nous étions tous très-gais. Nous restâmes plusieurs jours à Sion; l'évêque hébergea nos montures dans son manége, de forte qu'elles ne

nous coûtèrent rien. Le capitaine Marx Wolf ne nous permit presque jamais de manger à l'hôtellerie; en outre, il donna de beaux habits à ma femme & à moi. Les chanoines nous présentèrent le vin dans de grands gobelets qu'avoit fabriqués Exuperantius, orfèvre de Zurich. Le mardi 15 de juin nous gagnâmes Louëche-les-Bains. Les auberges y sont fort nombreuses; mon beau-père & ma femme firent prix avec un hôtelier: la chambre & les eaux leur revinrent par tête à trois couronnes pour quatre se

Mon père défiroit me conduire dans fon pays. Laiffant donc M. Jeckelmann & Madeleine prendre tranquillement les bains, nous rebroussames du côté de Louëche-la-Ville. Je portois un bel accoutrement: un pourpoint de soie rouge, un haut-de-chausses de la même couleur, & un couvre-chef de velours non tondu. Après avoir remonté la vallée le long du Rhône, nous arrivâmes à Viége, joli endroit où nous passâmes la nuit. Quelques Platter y demeuroient & vinrent à l'auberge nous tenir compagnie. Le lendemain, de bonne heure, nous nous engageâmes dans la vallée d'où fort la Viége. A Saas commence une seconde vallée, nous prîmes à droite. Le chemin étoit fort étroit: pendant presque tout le trajet je dus me retenir d'une main au flanc de la montagne, tandis que mes regards plongeoient de l'autre côté dans un abîme effrayant. Mon père me montra la place où il avoit demandé à son grand-père, Jean Summermatter,

94

s'il ne défiroit point mourir : « Oui, avoit répondu le vieillard, fi j'étois fûr que là-bas on me fît de la cuifine. »

Sur ces entrefaites le sentier devint exceffivement roide; paffant au travers des mélèzes, il fe dirigeoit vers le mont sauvage qui avoifine Grenchen. Enfin nous atteignîmes une clairière, belle & unie, qu'entouroient de sombres forêts de pins, séjour d'ours nombreux. Devant une maifon nous accostâmes un aveugle centenaire; fes enfans avoient presque tous les cheveux blancs; la famille entière demeuroit dans une seule chaumière. Le vieillard nous dit qu'il avoit bien connu le grand-père de mon père, & que le même dizain avoit pu compter dix hommes de son âge. La cabane étoit faite de troncs de mélèzes juxtapofés, tout comme une vulgaire baraque. Une coufine de mon père, une Platter, nous prépara une soupe au lait; ses cheveux n'étoient point raffemblés, mais épars. Très-fatigué, je me couchai sur la paille & dormis un moment. Mon père s'informa d'une fille avec qui jadis il avoit gardé les chèvres. Jean nous mena chez elle; nous vîmes une femme laide, décrépite, qui étoit occupée à caffer des pommes de pin; de part ni d'autre on ne se reconnut; à la fin elle me fauta au cou en s'écriant : « Sois le bienvenu, mon cher coufin !» (C'eft là-bas un terme d'amitié.) Enfuite Jean nous conduisit à sa maison qui s'appelle In der Bünde; sa méchante femme lui dit: « Je crois que tu m'amènes des hôtes? Eh

bien! foit, au nom du diable!» Elle nous fervit un peu de lait affaifonné de poivre & nous bûmes de l'excellent vin de la vallée d'Aofte. Après le repas on étendit dans la chambre de la paille, nous nous couchâmes deffus. A ce moment mon père me dit : « Vois, Félix, comme ici l'on me reçoit bien!»

Le lendemain matin nous arrivâmes à la maifon qui avoit vu naître mon père : c'étoit une fimple cabane faite, ainfi que je l'ai dit, de pièces de mélèze qui s'entrecroisoient, & contiguë à un rocher élevé, dit Platte, d'où notre nom de famille. Cette «maison de la plate-forme» étoit, du refte, inhabitée. A la fin d'un goûter durant lequel les nombreux convives ne ménagèrent pas le vin, nous bûmes fur le rocher & je payai une couronne pour qu'on y taillât mon nom & mes armoiries. Après le coup du foir nous redescendimes en toute hâte la montagne, nullement défireux de séjourner plus longtemps en ces parages. A Mühlebach, avant Gafen, rencontre d'une fille qui avoit autrefois connu mon père : pour l'heure elle portoit deux énormes goîtres; cette difformité n'exifte qu'au-dessous de Saint-Léonard, dans le bas pays; en haut, à Grenchen, c'eft chofe inconnue.

De Viége nous remontâmes encore julqu'à Brigg. Les habitans fe rendoient à l'églife, mais au lieu de prendre, comme nous, le fentier des piétons au travers d'une belle prairie, la foule fuivoit la route à chars qui étoit fort boueufe.

96

Je voulus favoir pourquoi; on me répondit : « Plus le chemin est mauvais, plus il y a de mérite.» Un mardi nous regagnâmes les Bains. Il étoit affez tard quand nous atteignîmes Louëchela-Ville; Aleth & Pierre Ochier vinrent nous trouver: nous bûmes enfemble le coup du foir, puis ils nous accompagnèrent un bout de chemin avec les brocs. Alors mon père prit congé du pays valaifan. A nuit close nous entrâmes dans la vallée qui conduit aux Bains. J'avois un ver-luifant & m'amufois à le faire passer d'une main dans l'autre. Non loin de là eft un village nommé Albenen, près d'un cours d'eau; il y existe un glacier & l'on attache les poules afin qu'elles puissent marcher dessus fans tomber dans les crevaffes, d'où le dicton que le pays est à ce point fauvage qu'il faut y ferrer les poules. Nous arrivâmes très-tard à Louëche-les-Bains; tout dormoit. Nous frappâmes de la bonne manière à la porte de la chambrette de ma femme: Madeleine ouvrit, mais M. Jeckelmann ne fut guère fatisfait de nous voir rentrer à pareille heure.

David

## David Joris.



E 13 de mars 1559, furent mandés à comparoir pardevant le Confeil les fils, filles, gendres & autres parens du Hollandois qui avoit demeuré à Binningen & fe faifoit appeler Jean de Bruck, quoique

g.

fon vrai nom fût David Joris. Cet homme avoit inftitué dans les Pays-Bas une fecte effroyable. En même temps le Confeil commit plusieurs de fes membres, accompagnés de serruriers & de charpentiers, aux fins d'aller vifiter les maisons des sufdits individus, fituées hors des murs, forcer les bahuts & faifir les livres & écrits, lefquels ils dépofèrent à l'hôtel de ville avec deux portraits de Jean de Bruck. Tous fes adhérens furent incarcérés. Quelle rumeur quand éclata au grand jour ce qui étoit refté fi longtemps caché! La mèche fut éventée par un ébénifte, Henri, qui étoit venu des Pays-Bas avec Jean de Bruck; je l'avois fouvent entendu converser fecrètement avec mon père de ces choses, avant qu'elles fuffent divulguées. On procéda rigoureusement : les prévenus furent interrogés dans leur prifon; les théologiens reçurent charge de lire les livres & d'en fignaler les fausses doc-

trines. Ils firent rapport à la Régence, où je fiégeois; elle déclara le tout entaché d'héréfie. Le bruit ayant couru que David Joris n'avoit pas été enterré, mais embaumé & envoyé dans les Pays-Bas, fa tombe à Saint-Léonard fut ouverte : on y trouva le cadavre & mon beau-père coupa, comme pièce de conviction, une boucle de sa barbe rouge; puis le corps fut replacé dans la fosse. Le 11 de mai on relaxa les captifs après leur avoir fait jurer, felon l'ufage, de ne point garder rancune du traitement qu'ils avoient subi. Puis, le 13, à favoir le samedi précédant Pentecôte, dans la cour de l'hôtel de ville, eut lieu le procès en maléfice contre David Joris; fon corps n'étoit pas là; on avoit seulement placé devant un poteau une caisse avec ses livres & fon effigie; la fentence prononça la peine du feu. Les objets furent livrés au bourreau, qui les emmena hors des murs, de la même manière qu'il y conduit les criminels. Sur la Place des Francifcains on apporta dans une bière le cadavre qu'on avoit exhumé. Devant la Steinenthor, lieu ordinaire des exécutions, un bûcher étoit préparé; le bourreau y posa le cercueil, l'effondra, & le mort parut au jour: il étoit revêtu d'un habit de camelot & coiffé d'un bonnet pointu de velours garni d'écarlate. L'exécuteur dreffa le cadavre, reconnoiffable encore & affez bien confervé; les orbites étoient vides & les paupières fermées. A côté l'on plaça les livres, l'effigie fut appliquée contre le poteau, puis le feu réduifit tout en

cendres. L'affiftance étoit énorme. Je vis cette exécution en compagnie de Sebaftianus Caftaleo.

Quelques jours plus tard, le mardi, après le fermon de repentance du matin, les Davidiftes qui avoient été incarcérés parurent à la cathédrale devant la table du Seigneur. Le D'Simon Sultzer prononça une févère remontrance; tous renièrent leur fecte, confeffant qu'elle étoit fondée fur des doctrines diaboliques; ils fe réconcilièrent avec l'Eglife, & le D'Sultzer invita les fidèles à les confidérer de nouveau comme membres de la communauté.

## Le tribunal du Kohlenberg.



N 1559, le 18 de mars, fiégea le tribunal du Kohlenberg, qui n'avoit pas été tenu depuis longtemps. Il s'affemble au Kohlenberg dans l'enceinte marquée autour du tilleul qui croît devant la demeure

du bourreau. Il eft formé des Francs Compagnons, c'eft-à-dire des portefaix. Celui qui remplit les fonctions de juge eft défigné par le nom de Lamprecht. Chacun des jurés tient un pied nu dans un feau d'eau. Par-devant eux comparut maître Pauli, le bourreau, portant plainte pour injures contre un de fes collègues de l'é-

tranger. Les deux parties ont leur avocat qui appartient au tribunal de la ville & ufe du tutoiement quand il prend la parole, difant, par exemple: «Toi Lamprecht, juge,» &c. Les membres du tribunal fe retirent pour délibérer dans une chambre voifine où des perfonnes honorables, commifes à cet effet, les affiftent de leurs confeils. Enfin la fentence eft prononcée publiquement; s'il y a condamnation, le juge renverfe du pied le baquet d'eau. Telle eft la juridiction de la ville de Bâle : tout différend entre bourreaux doit fe vider légalement devant ce tribunal.

## Entrée de l'empereur Ferdinand.



PRES fon couronnement, en 1562, l'empereur Ferdinand ferendit de Francfort à Strasbourg, puis à Fribourg où il arriva la veille de Noël. Les Etats de la Haute-Autriche tenoient en ce moment une

diète à Fribourg au fujet de l'impôt nommé « le méchant denier », qui fut accordé. Le confeiller intime de S. M. I., Blafius Heroldt, l'hiftoricus, qui demeuroit à Bâle, ayant annoncé que l'empereur avoit envie de voir notre ville, Meffeigneurs lui envoyèrent des députés, parmi

les quels M. Heinrich Petri, imprimeur, qui porta la parole. S. M. promit de venir. Les préparatifs furent pouffés avec activité; les fourriers répartirent les logemens non-feulement dans les hôtelleries, mais encore dans les maifons les plus riches, les mieux aménagées, pourvues d'appartemens ainfi que d'écuries; les propriétaires durent tout arranger avec le plus grand foin. On ordonna d'être amplement approvisionné de viande & de poisson, comme auffi de nettoyer les rues. Il fut défendu fous des peines févères de fe montrer fur la voie publique pendant l'entrée. On mit en bataille les gens armés, l'artillerie & le refte.

L'empereur partit de Fribourg & coucha à Neuenburg. Le lendemain matin il continua fa route du côté de Bâle; dans l'après-midi les bourgmestres chevauchèrent à fa rencontre. Les mercenaires revêtus de leur cafaque noire & blanche les précédoient à cheval ainfi qu'un certain nombre de trompettes. Puis venoient les jeunes gens de la ville richement accoutrés & bien montés; tous portoient un chapeau orné d'une blanche plume d'autruche &, par-deffus une belle cotte de mailles, une cafaque à manches ouvertes & pendantes; parmi ceux qui figuroient aux premiers rangs, plufieurs avoient au cou des chaînes d'or. Leur nombre approchoit de la centaine; leurs montures se distinguoient par leur harnachement.

On reçut S. M. au pont de la Wiefe; M. le

102

bourgmeftre Gaspard Krug mit pied à terre & prononça le difcours de bienvenue. A la porte Saint-Blaife une troupe de bourgeois cuiraffés & armés attendoient avec MM. Heinrich Petri, Falckner, Brandt & Merian l'orfèvre, qui, revêtus de leur costume de confeillers & tête nue, portoient un dais de damas noir & blanc, foutenu de quatre colonnes aux mêmes couleurs; l'empereur à cheval se plaça dessous & gagna fon logis. A côté de S. M. I. marchoit à pied M. le bourgmeftre Krug, tenant à la main fon barret fuisse. Pendant le trajet l'empereur lui adressa maintes questions; sa première remarque fut : « La cité de Bâle n'eft guère fortifiée. » A quoi le bourgmestre répondit : « Nous avons de bons voifins, » ce qui pouvoit s'entendre foit des Autrichiens & des habitans des contrées limitrophes avec lefquels nous vivions en bonne intelligence, foit de la Confédération qui nous couvroit de sa protection.

Cette entrée eut lieu à 5 heures. D'abord venoient les bourgmeîtres qui étoient reftés à cheval, avec leurs bourgeois, mercenaires & trompettes; puis les autorités d'Enfisheim devant lefquelles chevauchoient de jeunes nobles armés de javelines; enfuite les comtes de l'Empire, les feigneurs de la nobleffe & les prélats; après eux S. M. I. fous le dais, précédée de la bannière impériale, d'une quantité de trompettes & de timbaliers, & entourée d'une foule de trabans à pied. Suivoient à cheval une cinquantaine d'ar-

chers couverts d'armures & portant des étendards noirs, enfin d'autres cavaliers en grand nombre. Le cortége déboucha du Petit-Bâle, paffa le pont, remontal'Ifengaffe, traverfa le Marchéaux Grains & la Fryenftraffe jufqu'à *l'Arbriffeau*, pour s'arrêter devant l'Utenheimerhof & le Rechburgerhof où l'empereur defcendit. Sur tout le parcours la haie étoit formée par les bourgeois équipés, armés & accoutrés de la plus gente façon. La fuite impériale fut logée le mieux poffible chez les particuliers & dans les hôtelleries.

Avant le fouper, les bourgmestres & les principaux confeillers descendirent de la maison de ville à l'Utenheimerhof. Introduits dans l'appartement de S. M., ils lui présentèrent le cadeau de bienvenue, favoir: une grande coupe d'argent renfermant 1000 florins d'or, un char chargé de 40 muids de vin avec les armes de la cité peintes sur le tonneau, 100 facs d'avoine marqués de la crosse bâloise, & quelques cerfs.

La nuit venue, chacun s'évertua pour amufer les étrangers. Je foupai chez Ambrofius Froben, & fus placé à côté du héraut de l'empereur, un gai compagnon. Toute la nuit on monta la garde avec vigilance. Le lendemain matin, S. M. I. fe rendit dans la maifon de M. Rechburger où l'on avoit dreffé un autel fur lequel fut dite la meffe. Après dîner l'empereur fe remit en route; un cortége pareil à celui de la veille l'accompagna depuis fon logis jufqu'à la porte Saint-Alban; feulement c'étoient d'autres bourgeois qui che-

vauchoient autour de S. M. & qui formoient la haie. S. M. coucha à Rheinfelden; de là elle fe rendit à Schaffhoufe, & le propos courut que Strasbourg avoit fait la réception la plus riche, Bâle la plus jolie, Schaffhoufe la plus guerrière.

## Les sept mortalités de Bâle.



104

L me fouvient que la première pefte févit en 1539, 1540, 1541, tantôt décroiffant, tantôt redoublant d'intenfité. Elle dura trois ans, julqu'à la fin de 1541.

La deuxième pefte eut lieu pendant les années 1550, 1551, 1552, 1553. Elle commença vers la fin de 1550, fut trèsviolente & emporta beaucoup de monde. L'hiver fuivant & même le printemps de 1552 furent paffables; cependant le fléau n'avoit pas tout à fait difparu & l'automne fut fignalé par une forte recrudefcence dans le Grand comme dans le Petit-Bâle, ce qui dura jufqu'en avril 1553.

La troifième pefle, de 1563 à 1564, eff appelée la grande mortalité. Elle fut très-meurtrière, fans durer auffi longtemps que les autres. J'eus l'occafion d'être utile à bien des gens. L'épidémie apparut dans l'hiver de 1563; elle remontoit le Rhin & s'avançoit fur le pays des Suifles; elle ceffa

105

ceffa vers la fin de 1564, mais elle avoit eu le temps d'enlever un nombre extraordinaire d'individus, jeunes & vieux. L'enfance furtout fut atteinte, puis les fervantes & les compagnons ouvriers. Presque tous ceux qui, à la Saint-Jean, revinrent du service étranger, succombèrent. Les hôpitaux & les refuges étoient remplis de malades; parmi les bourgeois nombreuses furent les victimes, marchands & artifans, confeillers, favans, étudians, écoliers, prédicans. Les femmes enceintes & accouchées mouroient pour la plupart, les pérsonnes âgées aussi. Par momens (je l'ai vu), on enterroit à la fois dans la même fosse plus de vingt cadavres. On transportoit sans interruption de l'hôpital à Sainte-Elifabeth les morts, qui étoient jetés dans une grande fosse; celle-ci reftoit ouverte plusieurs jours jusqu'à ce qu'elle fût bien remplie, & les corps n'étoient recouverts que d'une très-mince couche de terre. Les rues se trouvoient complétement défertes; dans les affemblées, à l'églife & ailleurs, on remarquoit des vides confidérables & une quantité de gens veufs. Cependant les cas de guérison après longue maladie ne furent point rares.

Quoique grand, le nombre des victimes eff incertain, car les décès ne furent pas enregiftrés comme quelques années plus tard. On parle communément de milliers & de milliers : l'exagération eft évidente. Le D'Sultzerus, alors premier pafteur, & moi qui eus à foigner une foule

g.i.

106

de malades & qui prenois note des décès, nous avons, en calculant chacun de notre côté, évalué le chiffre des morts à tout près de 4000: pour Bâle ce n'eft pas rien. A l'hôpital, d'après les frais d'inhumation portés au regiftre du 28 février 1564 au 24 mars 1565, j'ai fupputé que durant cette période le nombre des décès avoit dû être jufte de 200.

Dès que la mortalité fut fur fon déclin, & même pendant qu'elle féviffoit dans toute fa force, enlevant des familles entières, les mariages allèrent bon train. On fe remarioit quelques femaines après être devenu veuf; les femmes enceintes, même près de leur terme, convoloient en fecondes noces, & l'autorité dut les empêcher de fe repourvoir d'un conjoint avant un certain nombre de mois; il fut auffi défendu aux veuves & aux filles d'époufer un étranger non bourgeois, fous peine d'être expulfées de la ville.

La quatrième mortalité eut lieu en 1576, 1577 & 1578. Elle éclata en 1576, à Augft, dans la Rue blanche, chez un meffager qui l'avoit rapportée on ne fait d'où & qui en fut la première victime avec fa femme, fans compter que huit jours après fon beau-frère & fon frère en étoient atteints à leur tour. La pefte fe répandit de maifon en maifon, de rue en rue, & bientôt elle eut envahi Augft & Bâle. Elle dura toute l'année 1577, féviffant plus ou moins fort, tantôt ici, tantôt là, jufqu'au printemps de 1578;

alors elle ceffa. Pendant ces deux années le nombre des victimes fut affez grand.

La cinquième mortalité eut lieu de 1582 à 1583. Elle commença vers le mois de juillet 1582 & dura jufqu'en mars 1583 environ. Dans ce court efpace de temps elle enleva beaucoup de monde, 1095 individus à peu près. Le registre de l'hôpital m'apprend que de juillet 1582 à mars 1583 il est mort 103 perfonnes, la plupart de la peste; il indique aussi le chiffre des guérisons, 115. A Saint-Pierre on enterra 11 perfonnes en juillet, 25 en août, 28 en septembre, 39 en octobre, 30 en novembre, 31 en décembre, 22 en janvier & sévrier 1583.

La fixième mortalité éclata en 1593 & fe prolongea juíqu'à la fin de 1594. Combien de gens l'épidémie atteignit-elle? c'eft ce qui n'eft pas fixé, quoiqu'on eût juftement cette année-là commencé à tenir un registre des naissances & des décès, registre qui fe lisoit au nouvel-an après le fermon du soir. Il est mort 524 personnes en 1593 & 902 en 1594. Si de ces nombres on déduit la moyenne des décès dans les années normales, favoir 250, on peut supposer qu'en 1593 l'épidémie a emporté 274 personnes & 652 en 1594; total: 926 individus, tant jeunes que vieux.

La feptième mortalité (1609, 1610, 1611) commença en octobre 1609. La peste sévissoit déjà dans le Margraviat, particulièrement à Lœrrach, comme en plusieurs localités de l'Alface;

il paroît que l'apprenti du boulanger Altenbourg la prit à Schopfen, où tout le monde mouroit, & l'apporta chez fon maître qui demeuroit au Petit-Bâle. D'abord le fléau, non plus que le mal de tête, ne se fit pas beaucoup sentir, de forte qu'on ne s'en préoccupa guère, quoique dans le Grand & dans le Petit-Bâle le chiffre des maladies & des décès fût de temps à autre plus fort que d'habitude. On doutoit même que ce fût la peste, malgré des symptômes caractériftiques qui s'étoient montrés çà & là; mais en juillet l'épidémie se déclara tout à fait & avec une violence croissante. A partir du 12 d'octobre 1610, on enterra 250 & même 288 perfonnes par semaine; enfin en décembre le fléau décrut de moitié & plus.

Il y eut :

108

				Malades.	Décès.	Guérifons.
Dans les cinq faubourgs				1720	1146	574
Dans le refte de la ville				2990	1913	1077
Dans le Petit-Bâle				1039	724	315
A l'hôpital				659	185	474
and and a second se	Т	Tota	1.	6408	2068	2440

En complétant cette récapitulation au moyen des regiftres de Saint-Théodore & de l'hôpital, je trouve que le nombre total des décès s'eft élevé à 4049; il y eut 165 ménages où le mari & la femme moururent tous les deux.

## Baptême d'Auguste, fils du duc de Wurtemberg, l'an 1596.



VR une hauteur non loin de Stuttgard, le fils aîné du duc, ayant fait halte avec 150 chevaux, accueillit le margrave George-Frédéric de Baden & Hochburg & fon époufe. Le cortége compofé d'environ 300 ca-

valiers entra dans Stuttgard; il avoit bien un huitième de mille de long. Au palais étoient poftés une trentaine de trabans armés de hallebardes, avec des habits de damas rouge tout neufs & galonnés d'argent, & des barrets de velours ornés de plumes blanches. Ils avoient des fanfares & des fifres : le brouhaha étoit affourdiffant.

Le lendemain matin, 7 de mars, les princes & feigneurs fe rendirent à l'églife de la cour; le D' Lucas Ofiander prêcha revêtu de damas. Au milieu de l'office, les princes & leurs époufes s'avancèrent fur une magnifique eftrade dreffée au centre de l'églife; grand nombre de nobles les précédoient; la fille aînée du duc portoit le jeune feigneur fur un couffin qu'à droite & à gauche deux comtes foutenoient. Après la prédication, il fut procédé au baptême: une coupe dorée contenoit l'eau; les deux Ofiander, le père

IIO

& le fils, élevèrent cette coupe, puis le fils ayant versé l'eau d'un vase dans l'autre, le père baptisa l'enfant & le nomma Auguste. Durant la cérémonie, les accords de la musique se firent entendre; il y avoit 30 chanteurs, des trompettes, des fanfares; on joua aussi de l'orgue.

On se rendit au banquet. Voici l'ordre qu'on observa tout le temps de notre séjour : les timbaliers entroient les premiers & alloient fe placer fur la galerie; là jouoient 12 trompettes, tour à tour, 6 à la fois. Les timbaliers & les musiciens arrivoient avec l'étendard de damas sur lequel étoient peintes les armes du duc. Dans la falle des chevaliers le duc & fon épouse prenoient place au haut d'une longue table; à une autre les comtes & feigneurs ; à une troisième le maréchal de la cour, le maître d'hôtel & les principaux officiers; à une quatrième les dames nobles. La falle des chevaliers étoit tapiffée d'or & d'argent; la vaisselle étoit d'argent, artistement travaillée & curieuse à voir. Le chant, l'épinette, les harpes, les fifres ne cessoient de fe faire entendre, tout cela fans trop de bruit, mais avec d'autant plus de charme. La falle des eccléfiastiques contenoit vingt tables pour la nobleffe, les docteurs, les fonctionnaires, les prédicans. Dans la falle dite Tirnitz toutes fortes de gens étoient affis autour de 80 à 90 tables; au deffert il y avoit 12 tables & 10 perfonnes par table; les fervantes, les nains, &c., occupcient 7 à 8 tables. Après le repas, furtout le foir, il y

avoit bal &, tandis que les princes danfoient, on portoit des flambeaux devant eux. Les trompettes jouoient d'abord, puis les hautbois. C'étoient le maréchal de la cour & l'intendant qui indiquoient les danfes; fur le tout il y auroit long à conter.

Les dix partis ou compagnies arrivèrent : d'abord le duc, puis les autres champions, quelques-uns même quand on couroit déjà. Tous étoient mafqués, impoffible de les reconnoître. Leurs travefliffemens, riches & finguliers, ne fauroient fe décrire; je vais néanmoins effayer d'en donner une idée.

La première compagnie étoit celle du duc. En avant chevauchoit un trompette; fuivoient deux cuiraffiers, l'un tout revêtu d'une armure blanche complète, à l'ancienne mode, recouverte d'un corfage; avec un large chapeau bordé de blanc

III

& garni de plumes noires ou jaunes, son courfier bardé également; l'autre, à la nouvelle mode, avoit ainfi que fon cheval une armure noire damasquinée d'or. Venoit un chameau paré d'un tapis de foie rouge & portant un globe de la terre aussi grand que joliment peint; il étoit conduit par deux Turcs en habits de foie rouge richement galonnés d'or & d'argent. De temps en temps le globe s'ouvroit; deux fous y étoient cachés, qui jouoient du violon. Un deuxième chameau, caparaçonné de jaune, étoit mené par des Turcs pareillement habillés de jaune; il portoit un joueur de luth & une femme affise sur une haute felle. Il y avoit encore trois chameaux, conduits chacun par deux Turcs vêtus les uns de blanc, les autres de bleu & les troisièmes de vert; fur l'animal étoient un homme & une femme masqués & travestis. On eût dit que les femmes avoient la poitrine & les bras nus; ces perfonnages tenoient à la main une corne d'abondance ou quelque autre objet curieux. Partout la foie, le velours, l'or & les pierreries. Venoit le duc, costumé à la païenne; des peintres avoient merveilleusement rehaussé d'or fon armure; quantité de plumes multicolores surmontoient fon cafque; le corfage étoit d'une nuance agréable à l'œil; une jupe de drap couleur chair & parfemée d'or pendoit jusqu'à terre; dans la course elle flottoit en arrière ainfi que les longues manches; les jambes & les bras fembloient nus, étant couverts de drap de couleur. Seul le duc portoit

portoit de belles bottes qui montoient à mi-cuiffe & des éperons d'or d'une forme étrange. Une lance dorée dans la droite, il tenoit au bras gauche un bouclier décoré de précieufes peintures. Son cheval, élégamment cuiraffé, portoit des touffes de plumes fur la tête & à la queue. Les deux compagnons du duc avoient le même accoutrement que lui, mais moins riche. Ils firent d'abord le tour de la carrière, & paffant devant les dames, ils les faluèrent d'une révérence, tandis que les chameaux fe couchoient fur les genoux. Après le défilé les chameaux furent emmenés hors des barrières pour qu'ils n'effrayaffent pas les chevaux ; le duc & fa fuite firent halte au haut bout de l'enceinte.

Le comte de Holach conduifoit la deuxième compagnie. Six moines marchoient à côté de fix nonnes en chantant des répons, un livre d'heures à la main. Six autres couples étoient à cheval, vêtus de longs frocs gris. Les moines portoient des capuchons noirs & les nonnes des coiffes de la même couleur fous lefquelles paffoit un voile blanc. Ils avoient tous des bottes courtes & noires; les moines tenoient le goupillon. Les chevaux étoient parés d'étoffes grifes & noires. Après avoir défilé, cette troupe alla fe ranger derrière la compagnie du duc.

La troifième entrée fut celle du margrave Georges-Frédéric. En avant, cinq muficiens avec cymbales, fanfares & hautbois. Puis trois lanciers, une flamme au bout de la lance. Enfuite

h.

114

trois cavaliers de front, le margrave au milieu, le Rhingrave à fa droite, le feigneur de Rappenstein à fa gauche; tous trois l'écu au bras, & escortés par deux hommes de pied. Trois suivans conduisoient chacun par la bride un cheval non monté. Tous portoient des cottes de mailles, des jupes & des chapeaux pointus ornés de longs rubans; ils sembloient nus, comme les peintres représentent les héros antiques, car vêtus de foie couleur chair, ils étoient couverts d'armures de la même couleur avec des lis d'argent & des flammes de feu. Pour les chevaux auffi, la couverture, la selle, les rênes, tout étoit de foie couleur chair. Sur les écus des trois feigneurs, des artiftes habiles avoient peint des traits de l'histoire romaine & des devises en latin. On admira furtout les neuf chevaux, tous blanc & de taille égale.

La quatrième entrée repréfentoit Janus. On vit d'abord deux chevaliers noirs, porteurs de lances, dont l'un étoit armé de toutes pièces. Puis deux pages, le premier vert, le fecond griscendré, dos à dos, finiulant un homme double; ils jouoient du violon. Enfuite Janus à cheval, c'eft-à-dire deux hommes, l'un vert, l'autre gris, qui fembloient n'en former qu'un feul. Celui de derrière portoit une boule de neige; il avoit deux vifages & une fontaine fur la tête. Le harnachement des chevaux étoit gris & vert. Venoit encore un autre homme à deux vifages également.

La cinquième entrée figuroit les trois déeffes. Trois ménétriers habillés de rouge ouvroient la marche; fuivoient trois lanciers; les lances & leurs flammes étoient de couleur bleue. Puis Cupidon, qu'on auroit dit nu; c'étoit un enfant de fix ans armé de l'arc. Enfin, à cheval, les trois déeffes : Junon, Minerve & Vénus, vêtues de taffetas bleu; leurs longues robes à manches flottantes étoient richement rehauffées d'or; elles avoient de longs cheveux blonds. Vénus conduifoit Cupidon par un ruban. Les chevaux étoient caparaçonnés de bleu.

La fixième entrée. Deux joueurs de cornemufe, habillés de bleu & coiffés de chapeaux pointus; trois lanciers avec flammes rouges; trois cavaliers en manteaux d'écarlate garnis d'une bordure d'or large d'une palme, les manches flottantes, de larges chapeaux ornés d'un épais galon rouge & bleu. Les chevaux étoient harnachés de rouge & or, avec de jolis écus dorés & peints fur la tête & à la queue.

La feptième entrée. Quatre joueurs de viole, deux en rouge, deux en bleu. Un joueur de luth, trois lanciers avec flammes rouges & bleues. Trois chevaliers en cafaque bleue, manches rouges & ornemens magnifiques. Derrière la tête ils avoient des fignes d'or : l'un un foleil, l'autre une lune, le troifième une étoile. Chaque courfier, harnaché de rouge & de bleu, portoit fur le front & à la queue le même figne que fon cavalier.

La huitième entrée repréfentoit les fept planètes. D'abord quatre joueurs de trompe, vêtus de bleu. Puis fept cavaliers à la file : fix étoient, ainfi que leurs montures, parés d'une brillante foie bleue parfemée de flammes d'argent. Le premier étoit un comte d'Eberftein; en guife de mafque, il portoit fur la figure un foleil d'or. Le deuxième, le comte de Tubingen, repréfentoit la lune; fon mafque étoit une lune d'argent. Les autres tenoient les attributs des planètes. Tout à la fin s'avançoit Saturne, habillé de jaune, coiffé d'un chapeau pointu, une faux fur l'épaule, à la main un enfant.

Les gentilshommes du margrave formoient la neuvième entrée, en entier compofée de Mores. D'abord quatre joueurs de cornemufe & un More qui frappoit fur deux cymbales de cuivre comme dans le corps des timbaliers; puis deux Mores à cheval avec des étendards; enfin neuf Mores, trois par trois, armés de longues flèches blanches & noires. Tous fembloient être nus & avoir la peau noire; de blancs turbans entouroient leurs têtes garnies de cheveux crépus. Leurs fabres étoient tous de même forme & de même couleur.

La dixième entrée fe composoit de huit Turcs en habits d'un beau rouge, chapeaux pointus, longues écharpes, le fabre au côté, des croffes dorées à la main. Des joueurs de viole les précédoient.

Pendant qu'il défiloit, chaque parti étoit ac-

compagné d'un trompette & de deux cuiraffiers ducaux. Puis il alloit prendre place à la fuite des précédens cortéges. Au foleil c'étoit un spectacle éblouissant; tous les instrumens jouoient à la fois.

Le défilé terminé, la course de bague commença. Le duc exécuta tous les exercices & lutta contre tous les champions qui se présentèrent, fournissant trois carrières avec chacun. En cas d'égalité, il falloit recommencer une ou deux fois, jusqu'à ce que l'avantage fût manifeste. Un trompette donnoit le signal du départ, & lorsque la bague étoit enlevée, les douze trompettes fonnoient. Le duc gagna 31 coups, sans compter celui contre le margrave. A chaque fois le vainqueur étoit amené au son des fanfares devant les juges qui décidoient du haut de leur estrade & diffribuoient les coupes, dorées pour la plupart & dont quelques-unes pesoient de 40 à 50 loths. Le duc remporta 32 coupes; une fut gagnée par un moine, une par l'un des manteaux rouges, une par le Soleil, une par la Lune, une par le comte d'Eberstein, une par le comte de Tubingen, une par un More. Toutes les autres, comme je l'ai dit, furent attribuées au duc qui s'en montra fort joyeux; il brandifioit sa lance & changeoit fouvent de cheval.

On fe retira en grande folennité, les dix compagnies faifant les faluts d'ufage devant les princeffes & les dames; chaque parti regagna fes quartiers. Après le banquet les danfes fe pro-

118

longèrent très-tard & voici comment elles furent conduites. Le timbalier donna le fignal: auffitôt, les juges choifirent les jeunes filles, d'abord une princesse, puis les plus confidérables de la nobleffe, remettant à chacune une fuperbe couronne à laquelle étoit attaché un anneau ou quelque autre bijou précieux. A un fecond coup de timbale, ils appeloient trois fois par son nom & fes titres celui qui avoit mérité un prix; le vainqueur s'avançoit, les juges lui adreffoient quelques paroles & mettoient fa main dans celle de la demoifelle. Celle-ci lui plaçoit sur la tête la couronne & danfoit avec lui; la danfe terminée, le feigneur faifoit une révérence & offroit à fa dame la couronne. Le duc avoit mérité la récompense comme s'étant distingué entre tous; le margrave, parce que, fuivant la déclaration du juge, il s'étoit fignalé non-feulement par ses prouesses, mais encore par l'extrême élégance de son cortége; le comte de Tubingen, parce qu'il avoit gagné une coupe, ainfi que le maître d'hôtel du comte de Holach qui faifoit partie de la bande des Turcs & qui dans trois carrières avoit enlevé chaque fois la bague. Après cette cérémonie on dansa encore un peu; à une heure chacun gagna fon lit.

Mercredi 10 de mars, fe tint le tournoi des baquets. Après le repas, vingt chevaliers, dix Wurtembergeois & dix du Margraviat, fe préfentèrent en champ clos. Au lieu de cafques, ils étoient coiffés de grands feillots peints & foli-

dement attachés à la cuiraffe; ces feillots étoient enduits de poix & soigneusement rembourrés à l'intérieur, de manière que la tête ne fût pas gênée. Ils portoient des robes de coutil noir piqué, par-deffus leur armure, & de vastes hautde-chausses bien garnis de paille; ils montoient des haridelles fur de méchantes petites felles, fans bride, ventrière, trouffe-queue, ni étriers; ils tenoient à la main de longues lances de bois dont le bout étoit émouffé comme celui d'un échalas de vigne. Equipés de la forte, un Wurtembergeois & un Margravien fe couroient fus en pleine carrière, la lance en avant, & parfois l'un d'eux mordoit la pouffière, lâchant son arme. Beaucoup de gens étoient apostés pour les relever & empêcher les chevaux de les fouler aux pieds, ce qui arrivoit néanmoins. Il y avoit un montoir & le champion défarçonné se remettoit en selle. Après avoir combattu un contre un, ils coururent cinq contre cinq, & quand ils tomboient de cheval, on rioit fort, quoique ce jeu ne fût pas fans danger ; cependant il n'y eut pas d'accident grave, mais tous y reçurent de bonnes contufions dont ils fe plaignoient encore les jours fuivans. Les juges distribuèrent quelques prix, de 6 à 1 florin.

Le jeudi 11 de mars, tournoi à pied. Le duc fe préfenta le premier, efcorté de fa compagnie; tout leur accoutrement étoit blanc, jusqu'aux fouliers & au fourreau de l'épée; feul le chapeau étoit gris; au bras gauche ils portoient un

120

braffard de foie blanche. En tête du cortége marchoient le capitaine & trois gentilshommes munis de croffes d'argent, & fuivis de fanfares & de fifres; venoit le duc ayant à fa droite le comte d'Eberftein, à fa gauche le comte de Tubingen; ils tenoient des épieux peints en noir & blanc. Trois pages armés de longues piques portoient trois cafques ornés de belles écharpes. Puis deux gentilshommes que fuivoient également trois pages vêtus de blanc. Après le défilé & trois révérences, ils fe retirèrent dans une tente magnifique.

Alors parut avec fa compagnie le fils aîné du duc. Deux trabans armés de maffes noires & rouges ouvroient la marche; fuivoient les fifres & les timbaliers, puis le fils du duc, feul, en cuiraffe blanche, le cafque ouvert, de forte qu'on voyoit fon vifage, un vêtement jaune devant & rouge derrière, des bas noirs, des bottes dont le haut étoit noir, & un braffard jaune. Après lui 24 hommes marchoient trois par trois, tous de même taille, équipés comme le jeune duc, munis de longues lances; fur le heaume quantité de plumes rouges, noires, blanches ou quelque autre figne. Après avoir défilé, ils fe rendirent à la tente qui leur étoit réfervée.

La troifième entrée fut celle du margrave & de fa troupe. Deux trabans avec des mafles; deux fifres; deux timbaliers habillés de rouge & de blanc, avec des plumes de même couleur; le margrave; à fon côté le Rhingrave en cuiraffe blanche,

121

blanche, le casque ouvert, paré d'une belle écharpe rouge rayée de blanc, du reste habillé de blanc comme le margrave; outre un panache blanc, de longs rubans de foie blanche, attachés au cou, flottoient derrière lui. Venoient deux gentilshommes, des fifres & des tambours habillés de la même façon que les précédens, puis vingt-quatre hommes marchant trois par trois & au premier rang trois gentilshommes en cuirasse noire; ils portoient, ainsi que les trabans, des hauts-de-chausses de velours noir, une casaque rouge & jaune, des plumes de même couleur, un braffard, des bas l'un d'une couleur, l'autre de l'autre, des demi-bottes brunes, divers ornemens aux pieds. Tous, même le margrave & le Rhingrave, étoient armés de longues lances. Ils étoient fuivis de deux hommes qui tenoient des glaives de tournoi. Ayant défilé, ils entrèrent fous la tente du jeune duc.

En quatrième lieu fe préfentèrent trois feigneurs, deux comtes de Holach & le fire de Rappoltzstein, dans de belles armures noires & blanches, un vêtement couleur olive & parsemé d'étoiles d'or, des hauts-de-chausses gris cendré, bas verts, bottes blanches, de grands panaches; ils étoient munis de longues lances; leurs trabans, leurs tambours, leurs fifres étoient vêtus de rouge; leurs valets les fuivoient portant des glaives de tournoi.

Après le défilé le jeu commença. Deux combattans se couroient sus le casque fermé & la

## MEMOIRES DE FELIX PLATTER

lance de tournoi au poing. Cette lance, longue, mince, se termine par un morceau de fer arrondi. Les champions s'avançoient devant l'effrade des dames jusqu'à la barre faite de pièces de bois croisées, & après une révérence, ils s'attaquoient bravement, visant furtout au casque & au col, cherchant à toucher l'adversaire de façon à le faire reculer, & cela par trois fois. Celui qui brife le plus de lances fur le corps de fon antagoniste remporte l'honneur du combat. On remplace auffitôt les lances rompues. Puis les combattans tiroient les glaives de tournoi, épais & émoussés à la pointe comme au tranchant; ils s'en affénoient des coups furieux, faisant cinq passes & cherchant à frapper droit fur le casque, même aussi de côté. Le vainqueur eft celui qui caffe le plus de glaives fur fon adverfaire; les épées brifées se remplacent immédiatement. Chaque joûteur a deux témoins qui mettent la paix lorfque les parties s'échauffent & ne veulent plus s'arrêter; le duc étoit coutumier du fait.

De cette manière combattirent d'abord le jeune duc & le jeune feigneur de Lunenbourg; puis le duc de Wurtemberg & fes deux acolytes, les comtes d'Eberftein & de Tubingen. Tous luttèrent du premier au dernier; dès qu'un champion quittoit la lice, un autre s'y préfentoit. A la fin la troupe fe partagea en deux camps & deux par deux ils fe coururent fus contre la barrière. Quand ils eurent brifé leurs

## MEMOIRES DE FELIX PLATTER

lances, ils s'efcrimèrent presque une demi-heure avec les épées; ils s'en cassient une bonne quantité fur le corps, si bien que la place étoit jonchée de débris. Ils ne s'arrêtèrent que lorfqu'ils furent rendus de fatigue; ce fut un grand tumulte. Durant la mêlée les instrumens ne cessièrent de retentir. Les combattans étoient pourvus à mesure d'armes nouvelles. Enfin le signal de la retraite donné & la paix proclamée, chacun regagna sa tente, puis tous se retirèrent dans le même ordre qu'à l'arrivée. Après le souper & la danse on distribua les récompenses, en usant du même cérémonial que pour celles de la course de bague.

Vendredi 12 de mars, dans la cour du château, douze Marxbrüder & douze Federfechter venus de divers pays, entre autres de Strasbourg, fe livrèrent un affaut. Le duc leur fignifia que c'étoit à rouge, c'est-à-dire que le sang devoit couler, finon rien ne comptoit. On fe battit à toute espèce d'armes; le combat fut particulièrement acharné avec les épées dites Dusacke & avec les javelines. Il y eut bien dix bleflés; à l'un d'eux un coup d'épée fit fauter l'œil. Celui qui tiroit du fang à fon adverfaire recevoit des juges un cadeau, favoir des pièces de monnoie, telles que têtes de moines, chenapans, & même des écus. Après le repas, à 9 heures, feu d'artifice. Telles furent les magnificences qui se virent à Stuttgard.



ARMOIRIES DE FÉLIX PLATTER d'après une peinture sur verre conservée au Musée de Bâle.



AGE XII, ligne 21. — La maison de Félix Platter étoit située auf dem Graben & s'étendoit depuis le Nouveau Faubourg jusqu'au n° 1 des Spahlen. Les Epigrammata de Théodore de Bèze renferment une pièce de seize vers portant pour sufcription : « In cl. v. Felicis Plateri, Basiliens poliatri, domum

tanto domino digniffimam. »

L'élan que de Thou vit chez F. Platter avoit été envoyé de Berlin par l'alchimiste bâlois Thurneisen. Le pauvre quadrupède ne survécut pas longtemps à cette visite : les superstitieux le regardèrent de mauvais œil comme venant d'un magicien, & une vieille femme lui donna pour le faire périr une pomme remplie d'aiguilles.

Page 2, ligne 8. — Erafme mourut le 11 juillet 1536. La Saint-Simon & Jude tombe fur le 28 octobre & coïncide avec la foire de Bâle. Quant à la fameuse édition de l'*Institution* chrétienne fortie des presses de Thomas Platter & de Balthasar Lasius, l'impression en sut achevée au mois de mars 1536; Félix Platter commet donc une erreur de plusieurs mois.

En même temps que la Christianæ religionis Institutio, Th. Platter & B. Lasius firent paroître J. OEcolampadii & H. Zainglii Epistolarum libri IV (mense Martio, anno 1536; la grande marque de Minerve entourée de trois devises, en latin, en grec & en hébreu). Ce volume contient deux longues listes d'errata, ce dont les imprimeurs s'excusent en alléguant l'écriture difficile du manuscrit & l'approche de la foire de Francfort qui les forçoit à presser le travail. Cependant ils n'ont pas remarqué un mot qui se lit à la première page de la présace, dans un compliment à l'adresse du landgrave Philippe de Hesse, du duc Ulrich de Wurtemberg & de Georges, comte de Wurtemberg & de Montbéliard : « ..... Tum mihi tum aliis viris bonis eam æstimationem vestri celeberrimi nominis im-

preffiftis, ut habeamini fingulares facrofanctæ religionis fautores, æquitatis exempla, justiciæ præsidia, veritatis assertores, violentiæ apertum afylum. ». A violentiæ J. Oporinus, le célèbre affocié de Th. Platter, a substitué innocentia dans l'exemplaire donné par lui à Guillaume Farel & que possible la Bibliothèque publique de Genève. Le malheur veut encore qu'à la même ligne commence l'éloge des deux typographes, « honefti cives Bafilienfes, & perinde typographi diligentes. » C'eft une de ces mésaventures sur lesquelles un imprimeur auroit mauvaise grâce d'infister, quoiqu'il puisse prouver, d'autre part, à la décharge de ses confrères comme à la fienne propre, qu'une faute d'impression a fauvé de l'oubli plus d'un livre. Celui dont nous parlons est rare déjà; qui fait si la remarque que nous venons de nous permettre ne le fera pas rechercher des bibliophiles? Le favant zurichois Jofias Simler accorde néanmoins aux éditions de son ami Platter le mérite de l'élégance & de la correction : « Complures bonos auctores eleganter & emendate in publicum edidit, » dit-il dans sa Vallesiæ descriptio (p. 17 b; Zurich, 1574).

Pendant son affociation avec Balthasar Lasius, Th. Platter eut pour marque typographique une Minerve, avec la devise : *« Tu nihil invita faciesve dicesve Minerva. »* Celle qu'il prit ensuite paroît avoir été deffinée par Holbein le jeune : sous un portique, deux anges soutiennent un écusson placé au pied d'un arbre dépouillé de ses feuilles; dans l'écusson un W surmonté de la croix de Lorraine & ayant entre les jambages un I & une S; pour devise : *« Durum pacientia frango. »* Le même bois se trouve dans le Nouveau Testament grec que Bebelius édita en 1524 avec l'assistance pécuniaire de Jean Wattenschnee, & comme ce dernier occupoit les presses de Platter, il est vraisemblable que cette marque étoit la senne.

Outre l'Institution chrétienne & les Lettres d'OEcolampade & de Zwingli, nous connoissons de Th. Platter les impressions suivantes :

Julii Pollucis Onomasticon, hoc est instructissimum rerum ac fynonymorum dictionarium decem libris constans, summo studio & cura emendatum inque studiosorum gratiam tribus nunc demum locupletissimis indicibus auctum. Cum præfatione Simonis Grynæi ad ludimagistros. Ex inclyta Germaniæ Basilea per Balthasarem Lasium & Thomam Platterum, mense Martio 1536.

Medicorum fchola, hoc eft Claudii Galeni Ifagoge, five Medicus. Ejufdem defini-

tionum medicinalium liber. Uterque græce & latine fummo ftudio ac diligentia in artis medicæ tyronum gratiam excufus, adjecto duplici, græco nempe & latino, rerum ac verborum in utroque memorabilium locupletiffimo Indice. Bafileæ, per Thomam Platterum & Balthafarem Lafium, menfe Martio, anno 1537. 8°. (Pour marque : Minerve.)

THΣ KAINHΣ ΔΙΑΘΗΚΗΣ ΑΠΑΝΤΑ. Novi Teflamenti omnia. Bafileæ, per Thomam Platterum, anno 1538, menfe Martio. 8º. (Marque de Wattenschnee.)

ΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΠΕΡΙ ΑΙΜΟΡΡΟΙΔΩΝ. — ΓΑΛΗΝΟΥ ΠΕΡΙ ΠΕΠΟΝ-ΘΟΤΩΝ ΤΟΠΩΝ ΒΙΒΛΙΑ VI. Bableæ, per Thomam Platterum, anno 1540, menfe Septembr.  $8^{\circ}$ .

THΣ KAINHΣ ΔΙΑΘΗΚΗΣ ΑΠΑΝΤΑ. Novi Testamenti omnia. Basileæ, per Thoman Platterum, anno 1540, mense Septemb. 8°. (Marque de Wattenschnee.)

THΣ KAINHΣ ΔΙΑΘΗΚΗΣ ΑΠΑΝΤΑ. Novi Testamenti omnia. Cum scholiis ex Patribus & historiis in loca obscuriora in marginibus adjectis. Basileæ, per Thoman Platerum, impensis Reinhardi Beck. Anno 1543, mense Martio. 8°. (Marque de Wattenschnee.)

Page 2, ligne 18. — La maison de l'Ours noir est aujourd'hui le n° 13 de la Petersgasse & porte le nom de : Zum Frieden (la Paix). Au XIV<sup>e</sup> fiècle elle étoit habitée par des Béguines, willige Arme, Sorores sponte pauperes, corporation affiliée à la fecte des Amis de Dieu.

Me.

Page 2, ligne 23. — Sur Ofwald Myconius, l'ami de Zwingli & le fucceffeur d'OEcolampade à Bâle, voir la Vie de Thomas Platter, pages X, 42, 98, 100.

Page 2, dernière ligne. — Simon Grynæus, philologue & théologien, né à Vehringen (principauté de Hohenzollern-Sigmaringen), mort de la pefte à Bâle le 1<sup>er</sup> août 1541, à l'âge de 48 ans. Dans le cloître de la cathédrale de Bâle, une même pierre fépulcrale rappelle le fouvenir de trois hommes dévoués au bien & à.la fcience : Jacob Meier, le bourgmeftre, OEcolampade, le réformateur, & Simon Grynæus. Les épitaphes latines font fuivies de ces deux vers compofés par O. Myconius :

> So Ehr, Gut, Kunst hülfend in Noth, Wär keiner won diesen dreien todt.

Page 3, ligne 5. — Ces vers de Charles Utenhove (originaire de Gand, mort à Cologne en 1600) fe trouvent probablement dans fes Anagrammatismi & allusiones ad illustrium aliquot hominum nomina.

Le diftique suivant, que Joannes Posthius adresse à Félix Platter, exprime la même idée :

#### Cum felix animo, felix fis divite cenfu, Felicis nomen convenienter habes.

Page 3, ligne 13. — Paul-Conftantin Phrygion, natif de Schlettstadt, avoit été nommé, en 1529, pasteur de la paroisse de Saint-Pierre, & en 1532 professeur d'Ancien Testament. C'est en 1535 déjà que les biographies lui font quitter Bâle pour Tubingen.

\*

Page 3, ligne 16. — Simon Steiner (Lithonius), né à Grenchen en Valais comme fon coufin Thomas Platter, qui lui apprit à lire, enfeigna le grec & le latin au gymnafe de Strasbourg, dirigé par le célèbre pédagogue Jean Sturm. Dans fa defcription du Valais, J. Simler ne manque pas de fignaler le lieu de naiffance de Th. Platter & de S. Steiner : « Grenchianus etiam fuit Simon Lithonius patruelis Platteri, qui in Argentinenfi fchola dicendi artes una cum utraque lingua græca & latina magna cum laude docuit, & juvenis adhuc magno omnium ejus fcholæ profefforum mærore obiit, anno 1543. » Pour avoir aidé Lithonius dans fes premières études, Thomas Platter eut l'honneur de recevoir une députation de onze docteurs envoyée par la ville de Strasbourg.

Page 4, ligne 19. — La maison de Thomas Platter s'appelle toujours *Gejegt* (la Chasse). Elle est située au haut de la *Freienstrasse* (rue Franche), nº 90. On voyoit encore, au commencement de notre siècle, une chasse peinte sur la façade.

Page 6, ligne 7<sup>.</sup> — La coutume étoit que les Bâlois fe rendiffent en grand appareil guerrier à la fête patronale de Lieftal, à 3 lieues de Bâle. Le Confeil allouoit pour la circonftance une folde aux capitaines, porte-bannières, fifres & tambours.

Peut-être les fouvenirs de F. Platter se rapportent-ils à l'an 1540, qui fut fignalé par les démonstrations auxquelles donna lieu le bruit d'une alliance conclue entre le pape, l'empereur Charles-Quint & le roi de France pour attaquer les Etats réformés.

réformés. Au mois de février il y eut revue générale des forces dont Bâle pouvoit difpofer. Mais le fentiment patriotique diffipoit l'appréhension du péril : le carnaval fut brillant, &, fi nous en croyons les chroniques, jamais Liestal ne célébra plus belle fête patronale que celle de 1540.

.

Page 6, ligne 9. — La famille Petri étoit originaire de Franconie, comme les Froben. Jean Petri, typographe, fut reçu bourgeois de Bâle en 1488; Jean Froben l'appelle fon patron. Heinrich Petri, petit neveu de Jean, revêtit la charge de bourgmestre. Charles-Quint le créa chevalier, ce qui engagea se des des autres branches. Cette famille exerça la typographie jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, & son établissement est resté jusqu'à nos jours en activité, possédé successioner par les imprimeurs bâlois les plus connus dans ces deux cents dernières années, les König, les Decker, les Thurneisen, les Schweighauser.

(Voir : J. Stockmeyer & B. Reber, Beiträge zur Baster Buchdruckergeschichte, Bâle, 1840; p. 134-152.)

Page 6, ligne 11. — On lit dans le journal du théologien Jean Gaft : « 16 juin 1546. lohannes Leo (Löw), pafteur de Riehen, a été fortement admonesté, car au lieu de remplir avec conscience ses fonctions ecclésiastiques, il chevauche par le pays, exerçant la médecine. Depuis plusieurs semaines absent de sa paroisse & sommé d'opter entre les deux carrières, il a demandé son congé pour se vouer tout entier à l'art de guérir. Stultus qui ex pastore factus est theologo medicus impostor ! »

Le village de Riehen eft à une lieue de Bâle.

Page 6, ligne 15. — En 1542 André Véfale, féjournant à Bâle pendant qu'Oporinus imprimoit une édition de la *Corporis humani fabrica* qui parut l'année fuivante, fe fit immatriculer dans les registres universitaires (folio 172) & donna des leçons d'anatomie. Le premier à Bâle il opéra publiquement la diffection d'un corps humain. Jusqu'à une époque très-récente, le squelette d'homme qu'il laissa en partant à la Faculté de médecine a composé, avec un squelette de femme préparé

par Félix Platter, tout le musée anatomique de Bâle; ces deux pièces existent encore, bien détériorées, il est vrai.

Page 11, ligne 1re. - Valentin Boltz, prédicateur que fon franc parler avoit rendu populaire, publia en 1544 la traduction de fix comédies de Térence; il ne craignit pas en cette occafion d'avouer que les voluptueux païens, fans le convertir à leurs croyances ni à leur frivolité, lui avoient cependant appris à mieux comprendre l'Evangile. « Dieu, dit-il, nous a transmis le bel art de la comédie par l'intermédiaire des païens favans, & celui qui méprife cet art, méprife Dieu lui-même.» La Conversion de Paul fut jouée en 1546, avec une grande mise en scène. Une estrade étoit réservée aux magistrats & aux perfonnes de distinction ; la foule avoit pris place sur trois échafauds construits en planches sur un plan incliné. Selon la coutume, la pièce finie, les acteurs parcoururent, à la tombée de la nuit, les principales rues de la ville; mais la pluie vint interrompre leur promenade qu'ils reprirent le lendemain & qui dura presque tout le jour.

En 1550 Valentin Boltz fit représenter le Miroir du monde; le spectacle dura deux jours, les acteurs étoient au nombre de 158.

L'histoire de l'art dramatique à Bâle a été esquissée par L.-A. Burckhardt, dans le tome premier des Beiträge qur Geschichte Basels. (Voir aussi W. Wackernagel, Geschichte der deutschen Litteratur, p. 455 & suiv.)

朱

Page 11, ligne 14.—L'auteur de Sufanne, Sixt Birk (Xyftus Betuleius), d'Augsbourg, maître d'école de la paroiffe de Saint-Théodore, avoit remis en honneur à Bâle les jeux fcéniques. Sufanne fut repréfentée pour la première fois en 1532. Imprimée la même année, elle parut en latin en 1537. On y voit fe dérouler la procédure que fuivoient les tribunaux criminels de l'époque. Sixt Birk a publié auffi une Lucrèce & une Judith. Il quitta Bâle pour retourner à Augsbourg remplir les fonctions de recteur d'école.

Ulricus Coccius (Kœchlin), né en 1525, mort en 1585, fut pasteur de Saint-Pierre & depuis 1564 professeur de théologie.

Page 12, ligne 8. — Théodore Zwinger, foit Speifer (1533-1588), penfionnaire de Thomas Platter & neveu par fa mère du favant imprimeur Jean Oporin, occupa fucceffivement à Bâle les chaires de grec, d'éthique & de médecine théorique. On dit que fa maifon n'avoit pour toute tapifferie que des infcriptions en hébreu, en grec, en allemand. Zwinger traduifit, en y ajoutant des commentaires, plufieurs ouvrages d'Hippocrate & de Galien, & compofa, entre autres, un *Theatrum vitæ humanæ*, une *Methodus apodemica* & une *Phyfiologia medica*. Sa vie fe trouve écrite par F. Platter en tête du *Theatrum*, édition de Bâle 1604. Le témoignage que rend ici Félix Platter à Théodore Zwinger honore également ces deux médecins.

Page 12, ligne 12. — L'ancien cloître des Augustins, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui le Musée, servoit aux réunions académiques & avoit pris le nom de Collége supérieur. La Bibliothèque publique occupe encore l'église du couvent.

Page 12, ligne 25. - Henri Pantaléon, né à Bâle en 1522, changea souvent de séjour & de profession avant d'être nommé, en 1544, professeur de langue latine au Pædagogium, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses études de théologie & de médecine. Diacre de Saint-Pierre, il obtint la licence en théologie, mais la carrière eccléfiastique ne paroît pas avoir convenu à fon caractère ennemi de la contrainte. Les fermons lui plaisoient moins que les tirs, au grand scandale de plusieurs. Auffi Gast qualifie-t-il Pantaléon d'asinus superbus & de sot esclave de l'amour-propre. Ces épithètes malsonnantes s'adreffent pourtant à un homme qui fut chargé d'enseigner les lettres latines, la dialectique, la rhétorique, la théologie & la phyfique. Quand il eut déposé ses fonctions de diacre, Pantaléon s'en alla étudier la médecine à Valence, Avignon & Montpellier. En 1558 le Confilium medicum de Bâle le reçut dans fon fein. Pantaléon mourut le 3 mars 1595. Parmi ses nombreux écrits on peut citer son Diarium historicum & le Heldenbuch deut-Scher Nation. Le titre de poëta laureatus & celui de comte palatin lui avoient été décernés par l'empereur Maximilien II.

## Page 12, ligne 26. - Lepusculus étoit pasteur & professeur.

Page 13, ligne 14. — En 1554 Thomas Platter écrit à fon fils : « J'ai fait jouer ma comédie devant le bourgmeftre, le grand-maître des abbayes, plufieurs confeillers & M. de Binningen. Si l'on avoit fu que la pièce étoit en allemand, l'affiftance eût été bien plus nombreufe. Les Hollandois (David Joris, foit Jean de Binningen, & fa famille) m'ont donné un florin d'or, l'Univerfité auffi, mais les autres perfonnes rien. Nous avons foupé dans le jardin de l'école avec cinq docteurs. Je prépare une autre comédie que je ferai repréfenter en latin & en allemand. » Le rôle principal fut rempli par Gilbert Catalan, penfionnaire de Thomas Platter.

\*

Page 13, ligne 17. — La maison de la Mücke (moucheron), près de la place de la Cathédrale, est à chaque instant mentionnée dans les chroniques bâloises. Ce sur d'abord le lieu de réunion (*Trinkstube*) de la noblesse. Ce sur d'abord le lieu de réunion (*Trinkstube*) de la noblesse, en particulier de la fraction des *Psitticher*. Le Conseil y festoyoit l'empereur & les rois. Là se tint le conclave qui élut Félix V. Reconstruit en 1545, cet édifice a renfermé, de 1661 à 1849, la Bibliothèque publique & les collections Amerbach.

Page 14, ligne 27. — Neuenburg, sur la rive droite du Rhin, à fix lieues plus bas que Bâle.

\*

Page 16, ligne 6. — Le docteur Martinus Borrhaus, foit Cellarius, de Stuttgard, étoit un ancien anabaptiste : il avoit subi la prison pour sa croyance, & exercé quelque temps le métier de vitrier. Versé dans l'étude des langues orientales, il sub nommé professeur de théologie à Bâle; il y mourut de la peste en 1564.

Page 16, dernière ligne. — A sa mort F. Platter laissa une collection de 42 instruments de musique, entre autres : 4 épinettes, 1 jeu d'orgues à 2 soufflets, 7 violes, 6 luths, 10 flûtes, 2 mandolines, 1 guitare, 1 tambourin, &c.

Page 18, ligne 16. - La peine de la noyade comportoit

divers degrés. Ou bien le condamné étoit jeté dans le Rhin; un lien le retenoit à une nacelle que montoient quatre pêcheurs & deux bateliers & qui descendoit jusqu'à la tour Saint-Thomas, fituée à l'extrémité de la ville; là attendoient les fossoyeurs qui avoient l'ordre exprès de ne rien épargner pour rappeler le patient à la vie. Ou bien, du haut du pont du Rhin, côté d'amont, le coupable étoit dévalé au bout d'une corde & dès qu'il avoit passé l'arche, on le retiroit de l'eau. Dans certains cas néanmoins cette peine équivaloit à une condamnation à mort : les forcières, par exemple, étoient noyées sans rémission.

Page 20, ligne 10. - On lit dans le journal de Gaft, à la date du 16 janvier 1546 : « L'infortuné Nicolas, mis trois fois à la question, a confessé des choses qui probablement ne lui étoient jamais venues à l'esprit. On devroit bien se montrer plus humain dans l'emploi de la torture, du moment que le coupable est convaincu. J'ai visité le pauvre pécheur dans son cachot. Profondément abattu il gardoit le filence; je le preffai de parler, il dit ces feules paroles : « Oui, certes, je fuis prêt " à souffrir la mort; mon unique regret c'est de ne pouvoir, « étant François, parler au peuple dans une langue que j'ignore " malheureusement. » Le 20 janvier, Nicolas comparut devant le tribunal criminel. La sentence porta que le coupable seroit tenaillé aux quatre coins de la ville, puis roué. Nicolas fe mit à gémir & à crier d'une façon lamentable, implorant miféricorde; remise lui ayant été faite de la peine des tenailles, il fut traîné sur une claie au lieu des exécutions.

Page 23, ligne 24. — Profeffeur de médecine théorique en 1534, Sébastien Sinkeler occupa, depuis 1545, la chaire de médecine pratique. Il se distinguoit par sa connoissance des langues. Dans son préavis : De medica facultate restauranda (1535), il demande qu'on institue des courses de botanique & qu'une dissection ait lieu tous les ans ou au moins une fois tous les deux ans. Ce vœu ne sur pas écouté. Voici les livres que Sinkeler recommande pour l'enseignement & l'ordre dans lequel, suivant lui, ils doivent être lus :

Galeni Medicus. Hippocratis de genitali semine; de natura hominis. Galeni de elementis; de temperamentis; de facultatibus naturalibus; de anatomia, de usu par-

tium; de tuenda fanitate; de viribus alimentorum. Hippocratis de aêre & regionibus. Galeni de locis adfectis; de differentiis morborum. Hippocratis de prognosticis. Galeni de fimplicibus. Dioscorides. Galeni de compositione medicinarum; de curatione morborum. Paulus Aegineta. Hippocratis aphorismi. Galeni de cristibus. Hippocratis de morbis acutis. Galeni ars parva.

Page 23, ligne 25. — Eucharius Holtzach, d'une famille patricienne de Bâle, avoit étudié à Montpellier & étoit entré en 1524 dans le *Confilium medicum*. Il mourut en 1558 à l'âge de 72 ans.

Page 23, ligne 27. — Albanus Thorinus (Thorer), né à Winterthur en 1489, d'abord directeur de l'école de Saint-Pierre à Bâle, puis profeffeur de rhétorique, fe démit de fes fonctions afin d'aller en France étudier la médecine. A fon retour, il remplaça Sinkeler dans la chaire de médecine théorique & s'acquit une grande réputation, foit comme profeffeur, foit comme praticien. Trois princes allemands l'attachèrent à leur perfonne. Il mourut le 23 février 1550. L'année fuivante parut à Nuremberg fa traduction allemande du traité d'anatomie de Véfale.

Page 23, ligne 29. — Jean Huber, Bâlois (1507-1571), élève de J. Sapidus, de Schlettstadt, étudia furtout à Montpellier & à Toulouse. Il exerça la médecine avec succès, sur nommé en 1544 professeur de physique, un peu plus tard professeur de médecine théorique, & professeur de médecine pratique en 1567, à la mort d'Oswald Ber qu'il suppléoit depuis longtemps à l'université.

Page 27, ligne 11. — Rœteln, actuellement dans le grand duché de Baden, à trois lieues environ de Bâle.

Page 29, ligne 21. — Sur la bizarre cérémonie de la dépofition, voir la Vie de Thomas Platter, p. XXIV.

Page 31, ligne 27. — Le Pædagogium servoit d'intermédiaire entre les écoles & l'université. Thomas Platter estimoit qu'en sortant de ses mains, ses élèves étoient assez instruits pour être dispensés de ce stage, & l'université eut beau récla-

mer contre cette prétention, il ne se laissa point intimider. C'est ce qui explique pourquoi son fils ne suivit qu'un seul cours au Pædagogium. De cet établissement les jeunes gens passoient dans la secunda, soit insima classie de la Faculté de philosophie.

\*

Page 31, avant-dernière ligne. — Léonard Fuchs, d'origine fuiffe, né à Wembdingen en Bavière (1501), médecin & botaniste célèbre. Le livre dont Félix Platter fait ici mention est fans doute celui qui est intitulé : *Medendi Methodus*, seu ratio compendiaria perveniendi ad veram solidamque medicinam : ad Hippocratis & Galeni scripta recte intelligenda mire utilis. Item de usitata hujus temporis componendorum miscendorumque medicamentorum ratione libri tres.

\*

Page 36, ligne 7. — Mézières, à 3 lieues au N.-E. de Laufanne, fur la route qui conduit de cette ville à Moudon & à Romont.

\*

Page 43, ligne 19. — On appeloit Marans les defcendans des Maures que Ferdinand le Catholique avoit expulsés d'Espagne. Les fugitifs s'étoient établis en grand nombre à Montpellier, trouvant dans les environs de cette ville une abondance de plantes médicinales très-propice à la pharmacie, leur profession favorite. Le kermès & la confection alkermès formoient deux branches importantes de leur commerce.

\*

Page 45, ligne 29. — Thomas Platter écrivoit à Félix : " Hélas! il ne me refte que toi, mon fils; auffi quel fouci continuel! Tu es mon unique joie en ce monde. Tu me dédommageras, je l'espère, de la perte de mes autres enfans & tu continueras ma race. Surtout se pieux, car autrement je ne donnerois pas un denier de toutes tes études. »

Page 48, ligne 20. — Guillaume Rondelet (1507-1566), nommé professeur en 1545, fut avec Saporta celui qui, à cette époque, contribua le plus à la renommée de la Faculté de Montpellier. C'étoit aussi un naturaliste distingué : dans son *Histoire des poiss*, qui est encore citée, il a décrit pour la première fois beaucoup d'espèces de la Méditerranée.

Henri II fit conftruire à Montpellier un amphithéâtre d'anatomie, fur la porte duquel fut gravée cette infcription : « Curantibus Ioanne Schyronio, Antonio Sapporta, Guillelmo Rondeletio, & J. Bocatio, 1556. »

Antoine Saporta, que Rabelais mentionne comme fon camarade d'études, étoit fils & petit-fils de profeffeurs de médecine. Jean, fon fils, enfeigna auffi la médecine à Montpellier.

\*

Page 54, ligne 12. — Hubertus Faber, après avoir professé à Paris, pratiqua la médecine à Cologne. Le Sénat de cette ville le chargea d'élaborer, avec l'aide de Bernard Cronenberg, Jean Echt & Théodore Birkmann (dont parle F. Platter à la page 64), le Dispensatorium usuale coloniense, à l'usage des pharmaciens.

\*

Page 57, ligne 15. — On lit dans l'Histoire des Martyrs : « Entre ceux qui ont tâché d'aider les fidèles qui font sous l'oppression de la tyrannie papale, par communication & port de livres de la Sainte-Ecriture, & qui n'ont pour ce faire épargné leur vie, Guillaume d'Alençon, natif de Montauban, ne doit être oublié. Car après avoir fait plusieurs voyages en divers lieux, il sut finalement constitué prisonnier à Montpellier, ayant été trahi & livré par faux frères. Il sut donc prisonnier entre les mains de ceux de la justice, lesquels après l'avoir interrogé de sa foi, voyant qu'il persévéroit constamment en la consession de l'Evangile, le condamnèrent à la mort, le famedi septième de janvier 1554.

« Or il y avoit un autre prifonnier auffi détenu pour la caufe de la vérité, qui étoit tondeur de draps de fon métier, lequel par infirmité s'étant détourné de la pure confession du Fils de Dieu, fut condamné à faire amende honorable & être présent à la mort dudit d'Alençon. Le jour même ordonné pour exécuter les fusdites sentences, le Seigneur fit grâce à G. d'Alençon de tellement fortifier ledit personnage par ses exhortations & par son exemple, qu'icelui ayant reçu nouveau courage, demanda aux juges ou d'être ramené en prison, ou d'être brûlé avec ledit d'Alençon, & qu'autre amende honorable il ne feroit sinon par sa mort, confessiont une même doctrine comme ledit d'Alençon. En cette fermeté & constance moururent

rurent ces deux martyrs de Jésus-Christ, ledit d'Alençon le 7 de janvier, & l'autre le mardi ensuivant, 10 du même mois audit an 1554. »

Page 66, ligne 11. — Sébaftien Caftalion, le fameux adverfaire de Calvin, avoit été nommé professeur de grec à l'univerfité de Bâle en 1553. Plus loin (page 99) nous le voyons affister à l'exécution posthume de David Joris : quelles durent être fes réflexions à ce spectacle?

Page 66, ligne 19. — L'ufage ordonnoit de récompenfer la perfonne qui venoit la première vous annoncer une bonne nouvelle. Le préfent s'appeloit *Botenbrod*.

#### \*

Page 73, ligne 2. — Ofwald Ber, reçu docteur en médecine à Bâle en 1512, nommé professeur en 1513, resta doyen de la Faculté de médecine depuis 1520 jusqu'à 1567, année de sa mort. Il étoit recteur en 1529, quand l'université sut fermée, & ce sut lui qui la rouvrit comme recteur en 1532.

\*

Page 79, ligne 13. — On fait quelle obligation réfulte du partage d'une amande jumelle. D'après une coutume analogue, la perfonne qui en furprenoit une autre par ce mot : *Kromet !* au moment où les cloches annonçoient l'ouverture de la foire, avoit droit à un cadeau. Ce jeu plaifoit encore à F. Platter fur la fin de fa vie, comme le prouvent les épîtres en vers qui font citées, avec d'autres pièces de fa façon, dans le *Basler Taschenbuch* de 1850 (Karl Buxtorf, *Blicke in das Privatleben Dr Felix Platters*).

. Page 84, ligne 22. — Rangen, village d'Alface, à 4 lieues de Saverne.

Page 90, ligne 18. — Les notes de F. Platter contiennent le compte de fes revenus de 1558 à 1612; il fe monte à 120,020 livres bâloifes (à 12 batz) & 15 fous. Voici quelques-unes des rubriques :

-										L.			
Pratique des	bourgeois									5031.	5.	- 4-	
<b>y</b> D	étrangers		•	•	•	•	•		•	23057.	17.	10.	
										i. i.			

<sup>\*</sup> 

,-	L.	5.	d.
Voyages hors de ville	15050.	2.	9.
Salaire comme médecin de la ville	1660.		
» effayeur de la monnoie			11. *
» » professeur	11139.	6.	8.
» » recteur			
Des diffections			
Des livres que j'ai fait imprimer			
Examens & promotions de docteurs en médecine, décanat			
Pour avoir montré mon cabinet & mon jardin			
Rente de mon bien de campagne			
Orangers & citronniers			
Limons & citrons			
Romarin			
Plantes de mon jardin, fans l'aqua ex foliis			9.
Loyer de ma maison & autres appartenances			
Dot de ma femme			
Héritages			
Penfionnaires		1.	4-
Vers à foie en 1595			
Graine de vers à foie			
Canaris	7.	15.	
*			

Page 92, ligne 20. — Wafferfalle (les Cascades), montagne & passage du Jura, entre les cantons de Bâle-Campagne & de Soleure.

Page 97, ligne 1. — Les circonftances relatives à la condamnation de David Joris font exposées dans un mémoire que l'Université fit imprimer à la demande du Conseil, en septembre 1559, sous le titre de : David Georgen aus Holland des Errekärgers warhafftige Histori, &c. L'analyse de cet écrit officiel complétera le récit de F. Platter :

David Joris naquit à Delft. Après avoir réfidé en Hollande juíqu'à paffé l'âge de 40 ans, il vint à Bâle au commencement d'avril 1544, avec des parens & d'autres compagnons. S'étant minutieulement informé de l'état des choles à Bâle, il s'en montra fatisfait & fe mit à parler de fes malheurs : il étoit fans afile, chaffé, difoit-il, de fa patrie pour la caufe de l'Evangile. Il fupplia donc le Confeil, au nom de Dieu, de Jéfus-Chrift & de fa divine Parole, de lui accorder la bourgeoifie. Comment les magiftrats euffent-ils pu rejeter cette requête, eux qui n'ont jamais repouffé quiconque est perfécuté pour la vraie religion ? D'ailleurs l'étranger étoit d'apparence honnête,

de figure ouverte, ainfi qu'il fied à un homme pieux : bien fait de corps, il avoit une barbe blonde & des yeux gris pleins de feu ; l'onction tempéroit le férieux de fa parole. Tout prévenoit en fa faveur, mais l'on ignoroit fa patrie & fon paffé. Il amenoit une maifon nombreufe, fa femme, fes enfans, fes valets, fes fervantes & d'autres individus encore. Il fe fit appeler Jean de Bruck. Le 25 août de la même année il fut reçu bourgeois, lui & les fiens, & prêta le ferment d'ufage. Il acheta par la fuite une maifon en ville & un châtelet hors des murs, outre d'autres bonnes propriétés.

Or, ces gens marièrent leurs enfans, vécurent en joie & paix, fe conciliant l'amitié des magiftrats & des citoyens. Perfonne ne doutoit qu'ils ne fuffent de bons chrétiens : fcrupuleux obfervateurs des lois de la religion, ils fréquentoient les affemblées, fecouroient les pauvres, affiftoient les malades. Grâces à fes menées, David Joris parvint à fes fins & acquit fur beaucoup de gens la même autorité qu'il avoit fur les fiens; la chofe lui fut d'autant plus facile qu'il étoit riche & poffédoit une quantité de bijoux; il en avoit apporté une partie & il en recevoit chaque jour des Pays-Bas. En outre, fon train de maifon étoit fomptueux, mais fi bien réglé cependant que tout s'y paffoit avec ordre & tranquillité : à chacun fes attributions fagement déterminées, perfonne qui ne fût ce qu'il avoit à faire; nulle contrainte, nulle exigence injufte.

Ils vivoient de la sorte en communauté, cherchant à dissimuler leur secte pernicieuse. Il y avoit trois points auxquels ils attachoient une importance capitale. C'étoit d'abord de ne jamais prononcer le nom de David Joris. Puis de céler la pofition qu'il avoit occupée dans sa patrie ; aussi le croyoientils de haute naissance, d'autres le soupconnoient d'être un riche marchand qui faisoit encore le commerce sur terre & sur mer par l'intermédiaire d'agens; bref, les suppositions abondoient sans qu'il en réfultât rien de certain. En troisième lieu, enfin, ces gens se gardoient d'attirer à eux qui que ce fût de la cité de Bâle, ni même de la Confédération, imitant les martres & les belettes qui épargnent la basse-cour de la ferme où elles ont pris gîte, mais qui n'en continuent pas moins leurs déprédations. Ainfi David Joris, quoiqu'il inondât de lettres, de livres, de messages la Basse-Allemagne & d'autres contrées, paroît n'avoir fait aucune tentative dans la Confédération.

Quelques-uns de ses parens & serviteurs commencerent pourtant à douter de sa doctrine. Auffitôt il fit appeler son gendre, de tous ses compagnons celui qu'il aimoit le plus : " Ne favez-vous pas, lui demanda-t-il d'un ton ému, que je fuis le vrai David envoyé par Dieu afin de rétablir le royaume d'Ifraël & le tabernacle de Jacob? » L'autre, en homme difert & courageux, répliqua que Jésus-Christ a tout accompli. Irrité de cette réponse, David Joris renvoya son gendre avec menaces. A cette défection s'ajoutèrent de sinistres présages : la foudre frappa l'une des maisons qu'il possédoit en ville, un incendie confuma sa ferme tout nouvellement construite avec luxe, & dans fa demeure même un bloc de pierre fe détacha inopinément. Mais ce qui, dit-on, lui caula le plus d'inquiétude, ce fut l'arrivée à Bâle d'un Hollandois digne de foi, lequel fit une peinture si exacte de David Joris que celui-ci, très-perspicace de sa nature, ne put espérer de rester longtemps encore sans être démasqué. Au reste, lui qui se donnoit pour immortel mourut quelques jours après sa femme, le 26 août 1556. D'abord étonnés de ce trépas, ses partifans se consolèrent par la ferme espérance que leur chef ressussitieroit au bout de trois ans & parachèveroit alors fa mission.

Enfin la rumeur courut que Jean de Bruck, foit Jean de Binningen (nom qu'il avoit pris de son château situé aux portes de Bâle), n'étoit autre que le trop fameux David Joris. En une conjoncture aussi grave, les magistrats refuserent de s'en rapporter à la voix publique & décidèrent une enquête. Le 13 mars 1559, comparurent à l'hôtel de ville tous les fils, gendres, serviteurs & autres aboutisfans mâles de David Joris. Le Confeil leur fit des repréfentations paternelles, les affurant de fon indulgence en cas d'aveu. Mais ayant nié obstinément, même interrogés chacun à part, ils furent tous les onze envoyés en prison. L'enquête continua. On faisit à Binningen un portrait imprimé que David Joris avoit fait faire de sa personne, plus une quantité de livres & de manuscrits qu'on foumit à l'examen des théologiens & des jurisconfultes de l'université. Les membres du tribunal criminel allèrent adreffer aux captifs de férieux avertiffemens. Quelques-uns, ébranlés, déclarèrent que Jean de Bruck ou de Binningen étoit bien David Joris, celui qui avoit excité des troubles aux Pays-Bas, mais qu'ils ne favoient mot de la doctrine & qu'ils étoient prêts à faire amende honorable. Des théologiens les interrogèrent fur leur foi en préfence de deux magistrats, les prisonniers renièrent les erreurs de David Joris ; même réfultat auprès des femmes : elles affurèrent n'avoir jamais entendu David Joris, ni personne exprimer rien de semblable aux opinions incriminées. Ainfi répondirent-elles, se lamentant & implorant miséricorde pour leurs maris & leurs frères.

Sur ces entrefaites, le bruit fe répandit qu'au lieu d'enterrer leur chef, ces gens avoient placé dans le cercueil un veau, un bouc, foit quelque autre animal, & qu'ayant embaumé le cadavre, ils le gardoient caché & l'adoroient comme un dieu. La fuite prouva la fauffeté de cette rumeur.

Le 26 avril, les professeurs de l'université & les pasteurs, lecture leur ayant été donnée des articles, les condamnèrent à l'unanimité. Après quoi, vu qu'une partie des prévenus déclaroient ignorer les héréfies de David Joris & que les autres s'étoient convertis, le Confeil relaxa les prifonniers fous certaines conditions, favoir : de ne plus acheter de biens aux environs de Bâle; de ne plus héberger les parens ou amis qui arriveroient des Pays-Bas, mais de les envoyer aux hôtelleries; de déposer à la maison de ville tous livres & manuscrits davidiftes, tout ouvrage rédigé en hollandois & traitant de matières religieuses; de ne dire, de n'écrire rien de contraire à la vraie religion; de confier leurs enfans, soit aux écoles publiques, soit à des personnes pieuses; de ne point se marier entre eux, ni de laisser conclure mariage entre leurs domestiques; d'engager des ferviteurs du pays & non plus des Hollandois; de fe foumettre aux peines pécuniaires que le Confeil jugeroit bon de leur infliger; de faire amende honorable à la cathédrale, eux & tous leurs gens. Ce qu'ayant promis, ils retournèrent dans leurs familles après avoir exprimé leur reconnoiffance.

Le 13 mai, par-devant le tribunal criminel, l'accufateur expofa que David Joris avoit fomenté dans les Pays-Bas des troubles qui avoient coûté beaucoup de vies & conduit fa propre mère au dernier fupplice; qu'enfuite, réfugié à Bâle & cachant fon véritable nom, il avoit continué à encourager fes fectateurs par fes écrits. Lecture donnée des articles incriminés, le tribunal les reconnut hérétiques & ordonna de livrer au bourreau les ouvrages qui les contenoient.

Puis l'accufateur réclama une décifion touchant le portrait & le corps de David Joris, les reftes d'un ennemi de la religion ne pouvant demeurer dans un lieu confacré à la fépulture des chrétiens. Les juges prononcèrent que fon cadavre feroit brûlé, comme fi le coupable étoit encore en vie. Quant à fes biens, ils furent déclarés confifqués. Enfin, fur la demande de l'accufateur, le tribunal proclama qu'il avoit jugé en toute juftice, felon les lois de la ville de Bâle.

Au lieu ordinaire des exécutions, le bourreau brifa le cercueil & chacun put reconnoître David Joris. Il étoit coiffé d'une cape de velours noir doublée d'écarlate; une couronne de romarin ceignoit fa tête, qui repofoit fur un beau couffin; le corps, revêtu d'un habit de camelot, étoit enfeveli dans de la fine toile de lin, comme c'eft l'habitude aux Pays-Bas pour les nobles. Ainfi fut brûlé l'hérétique, en préfence d'une foule immenfe. David Joris avoit été doué d'une intelligence peu commune, malgré fa baffe extraction; fils d'un ménétrier, dit-on, lui-même avoit exercé la profeffion de peintre fur verre. Il ne connoiffoit d'autre langue que fa langue maternelle.

Les Davidistes, hommes & femmes, une trentaine environ, fe préfentèrent à la cathédrale le mardi 6 juin, car dans l'Eglife de Bâle le mardi est jour de prière & de prédication. L'affiftance étoit d'autant plus nombreuse, que la cérémonie avoit été annoncée du haut des chaires le dimanche précédent; en outre, les pasteurs de la ville & de la campagne étoient précifément réunis en synode. Après un excellent fermon qui rouloit fur le Bon Berger & le chant du plaume CXXX, le premier pasteur ayant à ses côtés un délégué du Confeil, se plaça devant la table de la communion & appela par fon nom chaque Davidiste. S'étant affuré que tous étoient préfens, à l'exception d'une femme qui étoit à cette heure en mal d'enfant, il prononça d'une voix forte une émouvante exhortation, leur remettant en mémoire les principales erreurs qui les avoient féduits, entre autres : Que la doctrine de David Joris, supérieure à celle de Moïfe, des prophètes & même de Jésus-Chrift, étoit seule capable de procurer le salut; que Jésus-Christ avoit été envoyé par le Père afin de préparer l'avénement de David Joris; que le règne de Dieu ne devoit pas s'établir par des voies humaines, comme au temps de Jésus-Christ, mais par l'esprit

& par des voies qui demeureroient cachées à quiconque ne croiroit à David Joris; qu'en effet, fi la miffion des Apôtres avoit été définitive, la papauté ne l'eût pas réduite à néant; que la naiffance de David Joris procédoit directement du Saint-Esprit, tandis que Jésus est né d'une femme; que l'état de mariage étoit libre & n'ordonnoit à l'homme de ne s'attacher qu'à une seule femme; que les enfans étoient communs à tous ceux qui possédoient la foi en David Joris, &c.

Le pasteur exhorta les Davidistes à s'examiner avec scrupule & à ne rien déclarer contre leur conscience ; que si quelquesuns confervoient des doutes, il étoit prêt, ainsi que ses collègues, à conférer avec eux. Mais tous répudièrent ces doctrines détestables & firent profession de la vraie foi chrétienne. Ils tombèrent à genoux & l'un d'eux, les mains levées au ciel, prit en leur nom la parole, demandant pardon à Dieu & à son Eglise. Alors le pasteur les réintégra dans la communauté & leur recommanda de ramener ceux qu'ils fauroient être encore abulés par David Joris, comme auffi d'anéantir fes livres partout où ils les trouveroient. En outre, puisqu'auparavant ils se distinguoient déjà par leur amour de la paix, leur bonté envers les pauvres, leur tempérance, leur aversion pour les propos impies, il leur enjoignit de continuer à vivre dans les mêmes fentimens, en vrais enfans de Chrift. Enfin il exhorta l'affemblée entière à la charité & à la piété. La cérémonie fe termina par le chant du Symbole des Apôtres.

\*

Page 100, ligne 14. — L'entrée à Bâle de l'empereur Ferdinand ler eut lieu le 8 janvier 1563.

\*

Page 99, ligne 13. — Le Kohlenberg (mont des charbonniers) étoit au moyen âge un lieu d'afile pour toutes les claffes de vagabonds, grâces à un privilége impérial que Bâle partageoit avec trois autres villes libres, Augsbourg, Hambourg & une troifième dont le nom est inconnu. Là demeuroient aussi ceux qui exerçoient les métiers infamans. Quand le grenier public eut été construit en 1438, la ville de Bâle employa une partie des habitans du Kohlenberg au transport des facs de blé.

Tous ces individus s'appeloient les Francs Compagnons, à

caufe de certaines immunités dont ils jouiffoient : ils étoient exempts du fervice de garde, ils ne pouvoient êcre emprifonnés pour dettes, ils n'étoient pas recherchables à l'occafion d'une rixe, pourvu qu'ils n'euffent pas tiré le couteau, &c. Placés fous la juridiction immédiate du bailli criminel de l'Empire, ils avoient leur propre tribunal, en vertu du principe germanique : « Nul ne doit être jugé que par fes pairs. » On renvoyoit encore devant le tribunal du Kohlenberg les gens notés d'infamie, maîtres des hautes & des baffes œuvres, femmes de mauvaife vie, mendians, foffoyeurs.

Les juges, au nombre de fept, étoient dans les derniers temps toujours choifis parmi les portefaix de la ville, qui, fous peine de perdre leurs priviléges, devoient obtempérer à la citation & venir fiéger « fans culottes ni couteau. » Le plus âgé des fept, le juge proprement dit, avoit en main une croffe & tenoit durant l'audience entière, quelle que fût la faifon, fa jambe droite dans un baquet tout neuf rempli d'eau. Ses compagnons, le genou droit à découvert, prenoient place fur deux bancs, trois à droite, trois à gauche. En dedans de l'enceinte, le bailli affifté de quatre magiftrats judiciaires dirigeoit les débats felon les formes ufuelles ; le greffier du tribunal de la ville dreffoit procès-verbal. La folennité fe terminoit par un banquet, pour lequel le bailli accordoit aux juges une certaine quantité de vin.

La Réformation, qui combattoit la mendicité, fupprima le droit d'afile pour les vagabonds, & les féances du tribunal du Kohlenberg devinrent toujours plus rares dans la feconde moitié du XVI<sup>e</sup> fiècle. Après celle que mentionne F. Platter, il y en eut une le 28 novembre 1573, puis en janvier 1586 une autre qui dura cinq jours, employés à vider un différend entre le bourreau d'Altkirch & le maître des baffes œuvres de Schopfheim; enfin une troifième, la dernière dont il refte trace, eft de 1597. (Fechter, *Bafel im XIV. Jahrh.*, p. 111; L.-A. Burckhardt, *Bafler Tafchenbuch*, 1851.)

Page 123, ligne 16. — Le moyen âge germanique avoit hérité des Romains les gladiateurs. Parmi la gent décriée & fi nombreuse des vagabonds figuroient des spadasfins qui, moyennant salaire, se livroient des affauts où le sang couloit. Au

Au XVe fiècle, les individus voués à ce dangereux métier arrivèrent à conftituer deux corporations rivales, possédant leurs lois & leurs priviléges : les Federfechter & les Marxbrüder. Les premiers tiroient leur nom de l'une de leurs armes, le javelot empenné. Leur cri de guerre étoit : « Allons, plume, prends plaifir à écrire avec de l'encre qui ressemble à du sang. » Ils avoient pour armoiries un griffon aux ailes éployées ; leur chef les convoquoit à Prague. Les Marxbruder, qui se réunifioient à Francfort sur le Main, à la foire d'automne, avoient pris saint Marc pour patron & son lion pour emblème : « O noble lion, s'écrioient-ils au moment du combat, hérisse ta rude crinière ; voici le griffon, à toi de l'abattre & de lui déchirer le plumage. » Après la guerre de Trente ans, cette profession disparut peu à peu. Une des principales armes dont ses adeptes se fervoient (Disack, Dusack, Tosack) confiftoit en une large épée, de bois ordinairement & fans garde.

en 1656 Marie de Morlet, de Blois A 2. Marie-Madeleine + 1658. 3. Marie-Hêlene, mariée au Cap-Lieut. Rochet. 3. Anne-Marie, mariée à JR. Faich, J. U. L. & Secrétaire de la ville.	1. Hölbne.	1. Felix. 2. Madeleine.	1. Marguerite. 2. Marguerite. 3. Urfule. 1557 1 1557 1	époufe en 1529 Anna Dietfchi
en 1685 Henriette- Madeleine de Condé, par divorce. 1. 1 3. 2 5. 8 5. 8 n	2. FELIX (1632-1705) 1650 Doct. Phil. 1657 Doct. Med. époufe :	3. FELIX (1605-1671) Doct. Phil. & Med. 1630 Prof. Logicae. 1631 Prof. Phylicae. 1651 Poliater. 1664 Senator. 1629 époufe Hélène Bichoff	FELIX 36-1614) Doct. Med. Prof. Praxeos & Archiater. Archiater. Jeckelmann † 1613.	Diet/chi
en 1689 Madeleine Viggin, De 4 1 de Bienne parm 1. Une fille morte avant le baptême. (16 3. Anne-Marguerite. (16 5. Salomé. Virène, Clau 5. Sulonne-Virène, Doct. Mu mariée à Jean Gyfin. François Pallavant 1. U. D. & Scholarch.	3. Chrifchona. 4. Madeleine. 5. Nicolas. 6. Yudith. 7. Thomas. 8. Madeleine. 9. Effher.	4. Thomas. d. :. e. e.	<ol> <li>Madéléine, née en 1573, mariée à Fréd. Ryhiner, J. U. D., Secrétaire de la ville.</li> </ol>	époule e
De 4 fils & 9 filles il ne conferva que 3 filles, parmi lefquelles <i>Hilène</i> (1683-1761) 1707 mariée à Claude Paflavant Doct. Med., Archiater & Senator † 1743.	ro. FRANÇOIS (1645-1711) 1663 Doct. Phil. 1669 Doct. Med. 1677 époufe Salomé Konig	5. FRANÇOIS Phil. Doct. & J.U.L. † célibataire.	2. THOMAS (1574-1628) 1600 Doct. Med. 1614 Prof. Anat. & Botan. 1625 Prof. Praxeos. 1606 époufe Chrifchona Jeçkelmann.	époufe en 1572 Efther Groffmann
and line	11. Elifabeth. 12. ? 13. ? 14. ?	6. Madeleine mariée à JJ Bischoff.	3. Urfule (1575-1582). 4. Nicolat, në en 1577. 5. Anne (1579-1582). 6. Elifabeth (1580-1582).	

•

LA FAMILLE PLATTER (D'APRÈS LE TABLEAU DRESSÉ PAR M. LE PROFESSEUR FRÉDÉRIC MIESCHER).

.

•

## Table.

	1 ages
PREFACE du traducteur	III
MEMOIRES de Félix Platter	I
Naiffance, famille	I
Souvenirs d'enfance	4
Projets & réfolutions	22
Voyage à Montpellier	32
Séjour à Montpellier	44
Retour à Bâle	65
Le doctorat	72
Fiançailles & mariage	78
Le jeune ménage	86
Voyage en Valais	92
David Joris	97
Le tribunal du Kohlenberg	99
Entrée de l'empereur Ferdinand	100
Les sept mortalités de Bâle	104
Baptême d'Auguste, fils du duc de Wurtemberg .	109
NOTES	125

